

Le roman de Grenouille

Le roman de Grenouille.....	1
Prologue.....	2
Partie 1.....	4
Partie 2.....	17
Partie 3.....	51
Partie 4.....	77
Partie 5.....	104
Partie 6.....	121
Epilogue.....	143

Prologue

La lumière était encore douce en ce début de matinée. La clarté délicate déposée par le soleil effaçait déjà la fraîcheur matinale que le vent de la nuit avait déversée sur la vallée. On entendait le chant des bergeronnettes. Du côté du gros caillou, avec un peu de chance, Marco aurait pu même apercevoir un des ces oiseaux s'il n'avait pas été aussi pressé. Ce qui le faisait aimer ce type de piafs, comme il disait, était son chant roulé suivi d'un tii ype tireu yipe. Il était bien le seul à entendre une pareille ritournelle. A quelques mètres de là, une alouette Lulu perchée sur un vieux tronc attendait le passage des mouches. Mais il n'y prêta guère attention. Un peu plus loin, se trouvait une toute petite clairière, si petite qu'il la rata de peu. Trop bas par le devers, il s'était laissé glisser dans la pente au milieu des genêts et des roseaux. Il aurait pu encore se douter. « Merde ! » avait été le seul mot lâché par Marco. Un merde de dépit, une idée générale résumée à sa plus simple expression. Lui qui connaissait si bien l'étang, lui qui avait si souvent mis en garde les gamins de Conte. « N'allez pas traîner au bord de l'eau, les berges sont mauvaises. » Et pour les plus jeunes qui n'avaient que faire des mises en garde, il y avait l'histoire du Gueux. Un récit qui tenait à la fois du conte et du fait divers datant de jadis que les vieux relataient à la veillée. Que lui se fasse avoir comme un débutant justifiait ce « merde » adressé à personne d'autre qu'à lui-même. « Merde » qu'aurait pu entendre Gautier s'il avait été encore de ce monde. Mais qui vient pêcher la carpe dans ce marais que l'eau a commencé de désertier ? « Enlève tes bottes si vous allez barboter ! » Combien de fois avait-il entendu sa mère sur le pas de porte, les mains sur les hanches, crier cet ordre impératif. « Saloperie de bottes », voilà ce qu'il pensait en l'instant présent. La même erreur qui se perpétue depuis l'invention du caoutchouc et sa mise en forme pour la fabrication des chausses. « Quand tu es pris dans les marais, rien ne sert de se débattre, la première chose à faire, ôter tes chausses et ensuite t'allonger au mieux pour offrir la plus grande surface à la vase. Ainsi la gueule du Gueux est bien eue ! » Il entendait encore la voix de l'ancêtre nommé l'Espingoin par les habitants de Conte. Et lui, son premier réflexe, se débattre ! Tout ça pour atteindre un malheureux branchage à portée de bras. A portée de bras, voici une expression trompeuse. Tout est dans la nuance, « à portée de » très proche d'une autre « hors de portée ». Et dans les marais, il faut savoir que tout devient très vite hors de portée ! Au premier mouvement, le corps, sous l'impulsion des muscles qui se contractent, recule imperceptiblement. Au deuxième, s'ajoute l'énervement, au troisième le dépit, et à la fin, la résignation. Le bout de bois, lui n'a pas bougé, il est indifférent, il pourrait prendre un air narquois, non, il sait la tristesse de l'homme. Lorsque Marco réalisa son erreur, il tenta de retirer ses pieds emprisonnés dans les bottes. Trop tard, maintenant la boue faisait ventouse et l'air ne pouvait plus s'introduire entre les parois de caoutchouc, ni la peau faire son bruit de succion et libérer les orteils coincés au fond de la botte.

Le soleil avait passé au-dessus des petites montagnes jurassiennes qui entourent Conte. La chaleur humide provoquait un début de transpiration. Ou bien était-ce la pression exercée sur les jambes qui s'engourdissaient. La douleur naissante devint très vite insupportable. Le sang circulait plus difficilement dans les veines et le cœur s'emballait. Marco connaissait les étapes par lesquelles il allait passer. L'étouffement viendrait plus tard, quand la terre marécageuse enserrerait la cage thoracique.

Les moustiques avaient commencé leurs attaques, les sangsues viendraient bientôt. Un croassement. Il n'y avait pas prêté attention. Maintenant il en était certain. Pourtant, il croyait dur comme fer que les grenouilles avaient déserté l'endroit. A cause de l'appétit des amateurs de cuisses. Il n'y avait plus guère que les anciens pour s'en gaver une fois l'an, malheureusement de celles toutes prêtes qu'on importe d'Indonésie. Le petit croassement se faisait de plus en plus proche. « Où peut bien être cette grenouille ? » était la question qui

occupait l'esprit de Marco. Doucement, il avait tourné légèrement la tête sur sa droite. Elle devait être toute proche, dans les roseaux. Sa vision était troublée à cause des piqûres sur les paupières. Le batracien, curieux, s'était approché de l'intrus. Peu habitué à voir deux yeux humains affleurer à la surface de la vase, il était intrigué. L'animal s'était hissé tout d'abord sur son piédestal. Un piédestal taillé dans un bois dur, du cèdre rouge. Marco attendit encore un peu avant d'oser quoi que ce soit, il voulait être certain. Le piédestal devint un mât, le mât aux sculptures rouges, blanches et teintées de vert. Enfin, il donna naissance au totem. Le totem Grenouille. Marco observa un temps de silence en signe de respect. Ils se retrouvaient après plusieurs années. Le totem Grenouille se pencha vers Marco, éructa d'une voix grave. Il était en colère. Marco comprit cette colère. Il ne demanda pas pardon, car ce serait une offense. Le totem s'apaisa, il eut un peu de compassion pour l'homme que le marais dévorait. Il attendait. La patience était sa force, elle avait déjà duré plus de dix ans, elle pouvait durer encore. D'ailleurs le temps a-t-il seulement de l'importance pour les divinités totémiques ? Marco parla, d'une voix émue, empreint d'un profond respect.

- Que veux-tu de moi et comment dois-je te nommer, totem Grenouille ou bien par ton nom indien Gitrhawn ?

- Laisse tomber la parole indienne, tu en fais une bouillie calamiteuse. Il faut, Iyää'tayeh, m'expliquer comment il se peut que je te retrouve dans cette posture imbécile ?

- Iyää'tayeh est-il mon nom indien ?

- Oui et non, il est le nom d'un lieu qui t'a connu. Parle-nous, car la parole est chose importante.

Marco aurait voulu en savoir plus, mais il se contenta de cette réponse. Il sentait que le totem était encore en colère et que les questions sur ce sujet seraient malvenues. Il prit une profonde inspiration avant de pouvoir continuer. Son corps en profita pour se rappeler à lui en lui envoyant la souffrance en guise de souvenir. Le totem parla au corps de Marco un langage des profondeurs, un langage de la terre humide, alors ce dernier se détendit et remit à plus tard la souffrance.

- Je voudrais commencer par ce qui nous relie, le permets-tu ?

- Oui, répondit la grenouille de la partie haute pendant que celle du milieu opinait de la tête. En procédant de cette façon, le totem semblait ridicule car la grenouille du haut balançait d'avant en arrière et semblait fort mécontente. Le corbeau – car le corbeau avait partie liée avec les grenouilles, ou bien était-ce l'inverse – d'un grand coup de bec, fit cesser cette danse iconoclaste.

- Tout d'abord, il y a ma sœur, ma petite sœur. C'est un peu à cause d'elle que nous nous sommes rencontrés, je le sais maintenant.

A nouveau le totem pencha d'avant en arrière, mais cette fois-ci à cause du crapaud Calamita, placé très près de la base. Le corbeau frappa la première grenouille d'un nouveau coup d'aile. Celle-ci, de la patte, frappa à son tour la deuxième, qui elle-même assena un coup sur la tête du crapaud. Le balancement cessa instantanément.

- Alors, de cette sœur, nous voulons connaître plus, croassa la grenouille sous l'œil mauvais du corbeau qui n'aimait pas beaucoup le discours des batraciens. Mais la grenouille se contenta de cette simple question et enferma au plus profond d'elle-même les paroles qui appellent les paroles.

Partie 1

Louise est née le 4 septembre, un jour de pluie. Une pluie légère mais qui mouille. C'était la formule de la mère de Marco. Il lui avait réclamé une petite sœur depuis quelques temps déjà. « Maman quand est-ce que tu nous feras un bébé ? » Utilisant un nous pour associer une partie de la famille dans cet acte procréateur dont il ne percevait pas vraiment tous les détails. Les parents n'en disaient rien et les copains non plus. A son âge on parlait bien des filles mais comme des objets inutiles dont ne savait trop quoi faire quand il fallait les intégrer dans les équipes. « Il reste une fille qui la veut ? » Personne, était la réponse qui venait spontanément à l'esprit de chacun. Il fallait le regard insistant de la maîtresse pour qu'un bon élève se décide à faire acte de charité.

Elle avait débarqué directement de l'hôpital de Lons. Avec la scierie pas vraiment le temps de faire des allers-retours pour les présentations. En revenant de l'école Marco avait eu la bonne surprise de découvrir une sorte de panier. Ce qu'il considérait comme tel. Un panier dans sa chambre ! Chambre amputée d'un coup d'une bonne partie de son espace. Celui des petits soldats, les ennemis, les allemands. Heureusement pour le débarquement des américains il restait le pied du lit et la table de chevet. Maman avait-elle oublié une partie des courses en revenant du marché de Champagnole ? On n'était ni dimanche ni mardi, rien ne collait. La réponse était venue d'un coup. « Sors de là, tu vas réveiller le bébé ! » Le bébé, que pouvait-il bien se cacher derrière cette nouvelle indétermination. *Le* équivalait à une neutralité bienveillante dans la bouche des parents. Pour lui, *le* avait l'aspect d'un envahisseur digne des tribus barbares quand il s'agissait de son espace personnel. Pour la première prise de contact avec la chose, il s'était retrouvé éjecté manu-militari en direction du jardin. Le temps d'une fin d'après-midi il se voyait devoir vivre une nouvelle vie à l'ombre du tilleul. Heureusement le repas du soir l'avait réintégré dans le giron familial. Après le sein offert à la chose qu'il avait observée discrètement d'un air dégoûté, il avait eu le droit de rejoindre *la* chambre. Une nouvelle fois les désignations marquaient un nouveau changement. *Sa* chambre était devenue *la* chambre.

Le lundi soir, sur le chemin de l'école, une autre surprise l'attendait.

- Paraît que tu as une petite sœur ?

Une surprise qui était arrivée dans son dos. Pendant ce temps-là, les frères Yakov attendaient un peu plus loin. Leur père était rentré tard, imbibé d'alcool et la distribution de baffes avait commencé de bonne heure, ils avaient préféré déguerpir, un quignon à la main. Marco faisait donc la route tout seul, ce qui arrivait chaque fois que le père Yakov dépensait ses sous chez Maurice. Seul, c'était ce qu'il croyait. La scierie se trouvait à un kilomètre de la sortie du village de Conte, il était donc l'enfant qui venait du plus loin par rapport à l'école. Même ceux de la ferme du Mala au bout du village de Lent usaient moins leurs semelles. Marco, les mains dans les poches, venait de passer le bief des Grands Chaux où il jetait une poignée de cailloux ramassés le long de la route en prévision. A l'entrée du village du Sirod, il y avait une ferme de bonne dimension qui elle n'avait pas grand intérêt aux yeux du petit Marco car elle contenait une fille. Lorsqu'il se retourna, elle était juste derrière lui, en robe bleue, un joli nœud dans les cheveux. Il avait sursauté. Plongé dans ses pensées de garçon il n'avait rien vu venir. Des idées qui occupaient totalement son esprit : valait-il mieux lever le bras ou bien le baisser pour éviter de se retrouver gendarme. Il faut savoir que dans ce cas de figure peu probable, une chance sur quinze en général, le gendarme devait cavalier une bonne partie de l'après-midi. Tout ça pour choper les voleurs éparpillés dans le coitard de la Lèche. Un lieu-dit situé entre la ligne de bosquets, le pré *bouseux* bordant l'étang et le grand saule pleureur. Zone que personne ne respectait et qui faisait dégénérer le jeu.

- Je t'ai fait peur ?

Marco haussa les épaules. Quelle idée.

- Ta mère est rentrée de l'hôpital avec le bébé ?

Le bébé, une petite sœur, un lien de causalité.

- Je m'appelle Corinne et toi c'est Marco, n'est-ce pas ?

Les frères Yakov n'étaient plus qu'à une cinquantaine de mètres, assis sur le parapet, les chances qu'ils ne l'aient pas vu diminuaient dangereusement. Marco adressa un signe de tête à la fille, puis baissa les yeux pour tenter de comprendre cette façon étrange qu'elle avait de se déplacer. Un pied, puis le même, ensuite l'autre et ça reprenait mais en alternant.

- Elle s'appelle comment ?

- Qui ça ? questionna-t-il bêtement.

- Bah ta sœur !

Il avait donc une sœur, alors une fille s'adressait à lui. Allait-il faire partie des filles comme ce crétin de Patrice qui tournait la corde dans la cour de l'école ? Il avait hurlé « Louise » en s'échappant au pas de course pour rejoindre ses copains, Corinne n'avait pas bougé. Elle attendait que sa mère la rejoigne. « C'est Marco ? » dit-elle en arrivant. « Il y a eu un heureux événement dans sa famille, prends ton goûter, dépêche-toi, tu vas finir par être en retard. »

A 8 mois, Louise avait dit ses premiers mots : Papa, maman et Ako. Tout le monde était très fier, sauf Marco qui redoublait son CE1 et se retrouvait avec Corinne. En complément, il y avait aussi les périodes où il devait supporter la présence de l'enquiquineuse, mot qu'il avait découvert dans la bouche d'un des Yakov qui lui-même le tenait de son père. Mot que ce dernier prononçait quand on lui annonçait la venue prochaine de la cousine. Puis d'un coup plus rien ne sortit de la bouche de Louise. Ni, n'y entra !

Marco qui s'inquiétait de voir sa mère offrir aussi facilement sa poitrine fut plutôt rassuré. Pourtant, elle lui avait expliqué, un jour qu'elle avait dévoilé un sein pour nourrir Louise que lui aussi en avait profité et bien profité puisqu'il l'avait sucé jusqu'à plus de 2 ans. Information qu'il entendit mais qui n'arriva pas jusqu'à son cerveau. L'idée d'avoir ce truc dans la bouche le révoltait.

Plus de sein, plus de mots. Louise avait dit tout ce qu'elle avait à dire et mis un point final à la communication avec les humains. En même temps son regard était parti ailleurs, un ailleurs que personne ne comprenait pour la bonne et simple raison qu'elle semblait fixer le vide. Un vide rempli d'air, mais ça ne changeait pas grand-chose au résultat. Les autres mamans admiraient le bébé, au début. Car il ne faisait pas le moindre bruit et ne pleurait jamais. La mère de Louise souriait au compliment et elle continuait à présenter alternativement un sein puis l'autre. Les échecs successifs la conduisirent chez le docteur. Etonnamment ce vieux bonhomme qui ne fréquentait pas les femmes pour une raison qui avait échappé à tout le monde sauf à Jean-Claude, trouva une solution. De la mie de pain trempée dans du lait avec un peu de miel. Très vite Louise avait su se mettre debout pour faire du surplace. Elle restait plantée au milieu du salon, à observer l'air comme s'il en allait de l'avenir de la nation. A l'âge de trois ans, elle avait découvert la porte. Et là, tout avait changé d'un coup.

Les hurlements avaient fait leur entrée en fanfare. Son père avait eu la bonne idée de lui montrer comment on l'ouvrait, un jour qu'elle était restée plantée devant à observer la deuxième nouvelle chose, la poignée en or. Couleur or. A partir de là, toutes les portes s'ouvraient et se fermaient à longueur de journée. Marco trouvait cela fâcheux puisqu'on lui avait inculqué l'idée peu évidente a priori pour un enfant que les portes c'était fait pour être fermées. Avec la série des portes vinrent les morsures de la main gauche. De vraies morsures pouvant aller jusqu'au sang. Conséquence, il devint très difficile de négocier. Entre les hurlements qui poussaient les fréquences jusqu'à un niveau insoupçonné et les attaques dentescques, les discussions s'arrêtaient vite. Y compris quand Louise débarquait dans sa

chambre en envoyant d'un coup la porte valser. Heureusement les petits soldats ne semblaient pas exister dans le monde de Louise. Elle avait une agilité de chat, ce qui lui valut son premier surnom. Pour une très courte durée. Elle circulait parmi les défenses ennemies avec aisance. Les alliés qui s'attendaient à un effet bombe atomique en furent pour leurs frais. Par contre, l'effet lampe de chevet leur fut fatal.

A Conte, les hommes fort prévoyants avaient eu l'idée de mettre en place un réseau ferré, les *Chemins de fer vicinaux du Jura*. Une idée en forme de développement pour favoriser les entreprises, principalement celles qui tournaient autour de l'exploitation forestière. Ils n'avaient certainement pas prévu l'exploitation de celle-ci par les marmots de tous âges enchaînés les uns aux autres au son des Tchou chou qui résonnaient en fond de vallée. Il ne restait de ce projet ouvrier que quelques traverses et de vieux tronçons encore ferrés qui avaient une tendance affirmée à l'ondulation. Les plantes avaient pris possession des lieux et entre les rails sinueux poussaient une herbe jaunie, parsemée de petits buissons courts. Le mercredi, l'école mettait la clef sous la porte. La maîtresse filait à Champagnole affiner ses leçons avec l'aide de celui qui n'allait pas tarder à la faire enfler d'un coup et alimenter un nouveau sujet de discussion parmi les garçons. Un peu moins chez les filles plus à l'aise avec l'idée des ballons, autres que ceux qu'on voyait dans la cour. Jour de liesse pour madame l'institutrice et journée des trains pour les garçons. Y avait-il un lien de cause à effet ? Personne ne sut le dire.

En ce jour d'automne, une période encore clémente encourageait les jeux extérieurs. L'attaque du train se mettait en place. Les indiens avaient été désignés après de longues négociations que les cow-boys avaient menées avec toute la persuasion et la félonie qui leur étaient habituelles. On avait rappelé le lieu de l'attaque, que quand on était touché, on était mort. Pas de blessés, trop compliqué à gérer. Une nouvelle fois avait été abordée l'épineuse question du *comment on l'sait* ! Une idée avait fait jour quelques temps auparavant. Un des Yakov avait chipé la carabine à air comprimé pour tirer des morceaux de pomme-de-terre qu'on insérait d'un coup dans le canon. Elle servait autrefois à effrayer les piafs. Depuis le pétard automatisé placé en plein champ, elle avait été remise parmi les antiquités. Avec cette winchester du pauvre, le touché devenait réel, quant aux indiens, le petit Louis avait eu l'idée géniale des grands inventeurs : les lances en roseau. Moralité, quatre blessés pour de bon et plusieurs fessées déculottées. Le tireur à la carabine, privé de sortie pendant un mois. A la place du train, le ménage dans les étages. Depuis on avait assoupli les règles, il y avait toujours autant d'engueulades autour du *j't'ai eu, non tu m'as pas eu*, mais le nombre de blessés avait fondu drastiquement. « On n'a qu'à dire que c'est celui qui fait le bruit en premier. » Pour finir Marco avait tranché, « On va faire comme d'habitude un point c'est tout. » La fête allait commencer quand un des petits qui était allé pisser revint en courant. « Ta sœur, on la compte comme un indien ou bien un cow-boy ? » La réponse était venue d'un coup « Les filles, elles jouent pas ! » Puis une interrogation complémentaire avait suivi « La sœur de qui ? » L'objet du débat était arrivée en chair et en os, Louise marchait au milieu du chemin empierré que constituait un restant de ballast. Elle avait son pyjama rose en pilou et elle suivait sa main en l'agitant devant ses yeux. « Bah alors ! On fait quoi ? » auquel Marco avait répondu un « Faut que j'la ramène ! » ce qui avait mis fin au jeu pour cause de désertion d'un des cow-boys en chef.

Marco se demandait comment il allait procéder. Il tenta de lui prendre la main, elle se mit à hurler sous le regard horrifié des autres enfants. « Qu'est-ce que tu lui as fait ? »

- T'as bien vu ballot, il lui a donné la main...

- Elle est zarbi la sœur à Marco, avait ajouté un des indiens, elle bouffe sa propre main. »

Le désarrois s'empara de chacun, un des enfants proposa de lui retirer la main de la bouche. Marco ne s'y opposa pas. La réalité s'imposa d'elle-même : une mâchoire, même celle d'une

enfant de 4 ans, c'est très puissant. « Elle a voulu me bouffer un morceau de moi ! » Sur ces entrefaites une grenouille qui avait dû perdre son chemin, traversa les voies. « Regardez, là, y en a z'une ! » Louise fut la première à réagir, elle délaissa la main qu'elle tenait enserrée entre ses dents, cette fois-ci sa propre main, pour suivre le batracien et l'attraper en un tournemain sous les yeux étonnés de tous. « La grenouille ! » Le deuxième surnom était né en même temps que l'intérêt de Louise pour les batraciens.

Avec sa grenouille dans la poche, Louise aurait accepté n'importe quoi et lorsque Marco la tira par la manche afin qu'elle le suive, les hurlements attendus n'eurent pas lieu. De retour à la maison, il ne trouva personne à l'intérieur. Il fut un peu étonné car la disparition de sa petite sœur semait généralement l'affolement. Il appela. Louise gobait les mouches à ses côtés. La claque vint de derrière et le prit par surprise. Il chancela, mais n'en montra rien. Morizo, son père, était blême. Marco comprit que ses parents avaient eu très peur, il en fût malheureux pour eux et ne pensa même pas à leur en vouloir pour la claque. « Combien de fois on t'a dit de faire attention à Louise ! » Il aurait bien expliqué qu'il n'avait pas fait exprès, que ça tête était ailleurs et que quand il avait quitté la maison, il n'avait qu'une idée à l'esprit, ne pas être gendarme et encore moins indien. Bien souvent sa sœur le suivait, le souci, elle avait une faculté incroyable pour passer inaperçue. Autant elle pouvait affoler les pauvres gens qui devaient faire face à ses crises, autant elle avait le pouvoir de disparaître. Elle devenait inexistante, elle effaçait le monde autour d'elle tout comme elle s'effaçait de la société.

Ce n'est qu'après une deuxième série de sermons, cette fois venant de sa mère que les parents réalisèrent que Louise avait une attitude inhabituelle. Pas de grimaces qui tordaient sa figure pour en faire une image qui aurait sa place parmi les gargouilles de Notre-Dame, pas plus de main martyrisée par une mâchoire d'acier. Ni non plus ce regard énigmatique qui fixe un vide d'où toute vie aurait été ôtée.

- C'est la grenouille !

Comme Louise montra une mimique qui lui donnait l'air d'une grenouille, Marco reçut une gifle de la part de sa mère pensant qu'il se moquait de sa petite sœur.

- C'est vrai qu'elle ressemble à une grenouille.

- Tu ne vas pas t'y mettre aussi !

Marco eut une peur soudaine, que son père ne reçoive le même traitement que celui qui venait de lui être infligé. Mais, il n'eut droit qu'aux gros yeux. Pour la première fois de sa courte vie, Marco trouva enfin un intérêt à devenir grand : éviter les baffes qui arrivaient sans prévenir du côté féminin.

Il avait été sorti de ses considérations développementales par un cri strident, celui de sa mère découvrant la pauvre bestiole à moitié crevée. Louise l'agitait en tous sens devant elle pour vérifier qu'elle bougeait encore un peu. Son visage se crispa d'un coup, sa main fut attaquée par une mâchoire vengeresse. « File à l'étang et ramènes en une autre ! » lui avait intimé son père, « et fais attention au marais ! » « Enlève tes bottes ! » avait ajouté sa mère.

Marco dévalait déjà le petit sentier démarrant après l'entrée principale de la scierie qu'il entendait encore les injonctions parentales. Il avait attrapé un filet au bout d'un manche en bois qu'il tenait devant lui comme un chasseur de papillons. Il s'arrêta net, fit demi-tour et prit la direction de la ferme de Claude. Il venait de se rappeler que le petit Louis avait une grenouille et une petite échelle dans un bocal. La négociation fut âpre, il y laissa une bonne partie de sa cohorte de soldats américains. Dans les transactions commerciales, pas de sentiments, l'urgence fait la valeur. Lorsqu'il fut de retour, sa mère l'attendait devant la porte avec un bocal pour les conserves de haricots. Elle y avait ajouté une pierre et un peu d'eau. La bestiole fut transvasée d'un coup dans sa nouvelle demeure, demeure qui devint très rapidement la dernière. Louise se calma aussi vite qu'elle s'était agitée et disparut avec son

bocal sur le côté de la maison. Un ouf collectif de soulagement précéda un calme absolu. De ces instants qui valent éternité. Il fut interrompu par l'arrivée de monsieur Alvarez qui expliquait dans un mélange d'espagnol et de français que la courroie avait cassée. Le père de Marco eut un moment d'abattement avant de se ressaisir. Lorsqu'Alvarez parlait, ce qui arrivait rarement, la situation était grave. En effet, toute la chaîne de production avait été arrêtée car l'une des lames s'était tordue ce qui avait faussé l'axe de rotation sur la scie à ruban. Quand Morizo déboula dans l'atelier, le Corse était debout à côté de la rogneuse. « On fait quoi ? »

- On continue les frises et les avivés, tu les passes au délignage ! On a reçu les grumes ?

- Non, la livraison a été retardée.

Le ton utilisé par Siméoni en disait long sur ce qu'il pensait du transporteur.

- Garaffa s'est bien foutu de notre gueule ! Il bloque tout en amont, continua le Corse, et comble de misère, on est planté avec la scie à ruban. On pourra pas livrer à temps le charpentier !

Morizo serra les dents, il décrocha le combiné fixé à l'un des piliers et appela son comptable. L'endettement allait trop loin, le banquier ne suivrait pas. Il tapa du poing sur l'établi. « On démonte et on répare nous-mêmes ! » Siméoni redoutait cette option, il soupira et retint son commentaire. La scie à ruban avait plus de quinze ans et il fallait en changer si on voulait être compétitif. Il pensa aussi à ce que lui avait proposé Garaffa pour le débaucher de chez Morizo. Il ne dit rien, car il en avait déjà parlé à son patron, lequel lui avait promis de voir ce qu'il pourrait faire. Maintenant il savait qu'il n'aurait jamais son augmentation et Morizo comprit qu'il venait de perdre un de ses meilleurs ouvriers. Marco qui avait profité de l'accalmie s'était faufilé dans le hangar destiné au séchage des plots. Il aimait cet endroit pour trois raisons, la première venait des odeurs de bois coupé dégagées par les troncs que l'on avait reconstitués en empilant les planches ; deuxièmement il pouvait y installer ses soldats et troisièmement c'était interdit car dangereux. Il n'entendit pas l'arrivée de Siméoni. « Qu'est-ce que tu fais là ? Tu sais qu'il faut pas venir ! »

- Les plots sont bien empilés, y tomberont pas.

- Et si le Fenwick heurte une pile en manœuvrant tu feras quoi !

- Le Fenwick, il est garé de l'autre côté des ateliers et la chaîne d'approvisionnement est à l'arrêt.

- Tu as réponse à tout, tu es bien le fils du patron !

Siméoni s'installa sur le billot qui ne servait qu'à lui. Il l'utilisait pour se reposer dès qu'il avait un moment et s'échapper ainsi du raffut continu qui régnait dans la scierie. Il sortit sa gourde. Il en avala une bonne rasade en buvant à la régala. Il la passa à Marco. Le garçon aimait le petit goût fruité du vin ajouté pour se désaltérer lorsqu'on avait le gosier desséché par la poussière.

- Comment elle fait la gourde pour garder la fraîcheur ?

- Elle est vivante, comme toi et moi.

Devant le regard étonné de l'enfant, il ajouta : elle respire.

- Elle vient de ton pays ?

- Mon pays, petit gars, c'est aussi le tien. Et non, elle ne vient pas de Corse. Je l'ai trouvée sur le chemin qui m'a conduit jusqu'ici. Toi aussi un jour tu en trouveras une où tu boiras tout ton saoul.

Marco vida sa trousse sur le sol, étalant tous ses soldats. Il ne comprenait pas vraiment les propos du Corse mais ça lui parlait. Un peu comme une œuvre d'art quand elle s'adresse à vous.

- Tu vas t'en aller alors...

Siméoni dévisagea Marco, il aimait ce *petit homme* comme il disait. Lui n'avait eu que des filles, trois. Il les adorait plus que tout, mais il ne se sentait pas à l'aise quand il était en leur compagnie. Il gardait le silence et les observait comme il aurait observé un tronc pour estimer le travail qu'il restait à faire.

- Oui... Mais tu seras le bienvenu à la maison et tu trouveras toujours sur la table une citronnade qui n'attendra plus que toi. Puis qui sait, tu y trouveras aussi une fontaine pour te désaltérer.

Siméoni avait beaucoup d'affinité pour la famille Allocchis et de devoir quitter son patron ne l'enchantait guère. Il était un bon ouvrier qui avait du plomb dans la cervelle et qui n'avait pas besoin d'attendre qu'on lui dise ce qu'il fallait faire. Il savait qu'en délaissant la scierie tout irait de mal en pis et ça l'attristait. En voyant le petit gars jouer avec ses soldats, il eut la larme à l'œil. Depuis longtemps il le regardait comme son futur gendre, depuis que Marie, la benjamine l'avait embrassé sur la bouche. Tous avaient ri et quand Siméoni avait questionné sa fille sur sa façon de faire, elle lui avait répondu du tac au tac que si sa maman le faisait avec son papa c'est que c'était normal.

- Pourquoi on dit jamais ton prénom ?

Siméoni aurait voulu lui expliquer qu'ici, il n'était pas un homme, qu'il avait dû quitter sa terre de misère pour ne pas mourir de faim à cause d'une histoire de famille et que son prénom, il le tenait de son arrière-grand-père mort dans le maquis d'un coup de carabine. Mais ça faisait trop long comme explication.

- Parce qu'ici, il n'y a qu'un véritable ami qui peut m'appeler ainsi. Et tu es cet ami, mais tu dois me promettre quelque-chose. Crache dans ta main !

Siméoni fit de même et ils se serrèrent la main.

- Mon prénom c'est Salieri et tu ne m'appelleras ainsi que si tu as des ennuis. Promis ?

- Promis !

Et le Corse s'éclipsa rapidement en prétextant qu'il avait à faire dans l'atelier. Pleurer devant un enfant était impensable.

Pendant que Marco entamait une énième guerre contre les allemands, malheureusement avec un nombre de pertes considérables dans les rangs alliés à cause de la grenouille négociée à prix d'or, son père s'échinait à extraire un roulement. Les trois ouvriers l'avaient rejoint, inquiets par les proportions que prenait l'affaire. « Il faudrait un extracteur de moyeu », proposa Malek un ancien harki. Il avait vu faire sur un véhicule ensablé dans le désert.

- L'idée de Malek ne vaudra que si l'on a une nouvelle bande de sciage, ajouta Siméoni en arrivant.

- Je file chez Béranger voir ce qu'il a en magasin, je prends le camion. Je vous laisse l'atelier, mais je ne dirai rien si vous préférez rentrer. On ne fera rien de bon aujourd'hui.

Le magasin de la Générale d'Outillage se trouvait à deux bonnes heures de route. Malek avait insisté pour venir, il était installé aux côtés de Morizo. La route était poussiéreuse et le soleil tapait de toutes ses forces sur la tôle. « On se croirait dans le Ténéré. » Morizo dévisagea le harki étonné de l'entendre parler d'autre chose que des résultats au PMU ou bien du dernier match de football.

- Je croyais que tu étais algérien ?

- L'un n'empêche pas l'autre.

Puis chacun retourna à ses préoccupations du moment. Morizo, l'avenir de sa scierie et Malek, la belle Sophia qui se prostituait à l'occasion pour faire vivre ses deux *bâtards*. Lui aurait bien voulu qu'elle accepte de vivre en sa compagnie. Il avait montré l'argent qu'il

économisait. Elle n'avait pas dit non. Il était prêt, même à reconnaître les deux *bâtards*. A deux conditions, qu'elle accepte le mariage et qu'elle arrête de les nommer ainsi. Ça lui faisait mal au cœur pour la toute petite qui ne comprenait pas encore ce qu'on lui racontait et pour le plus grand qui comprenait sans comprendre. Une autre condition faisait partie du contrat, mais il n'était pas nécessaire de l'évoquer.

Lorsqu'ils arrivèrent, le gérant était sur le point de fermer boutique. En voyant le camion, il eut un soupir d'exaspération. En reconnaissant Morizo au volant avec son ouvrier, il remonta le rideau et remplaça son rictus de mécontentement par un léger sourire. Le camion se gara juste devant le hangar pour charger, au cas ou. Morizo n'y croyait guère, mais quitte à parquer le véhicule autant que ce soit là. Béranger fit passer les deux hommes sous le rideau de fer tout en les saluant. « Deux minutes, je préviens pépé que je ferme pas tout de suite, sinon, il va croire que je suis parti sans lui. L'autre fois il a appelé mon frère et un cousin, moralité tous se sont pointés là pour rien. » Malek s'installa au fond près de la machine et se fit couler un café. Morizo croisa ses bras sur le comptoir et se cala confortablement. « Il préfère attendre dehors, qu'est-ce que je peux pour vous ? » lança le gérant tout en passant sous le rabat pour aller se servir un café aussi.

- On a faussé le moyeu de la scie à ruban, la bande est foutue et il nous faut un bloc de roulements.

- C'est la Weber deux cinquante ? Il n'attendit pas la réponse à sa question pour ajouter : Désolé, mais le fabriquant ne fournit plus. Je peux voir avec les autres magasins, mais ça va prendre un moment et encore ce sera de l'occasion. Pour la cage de roulement, c'est du standard, je dois en avoir en stock. Mais sans un ruban... Il laissa sa phrase en suspens, car la conclusion s'imposait d'elle-même. Je suis vraiment désolé les gars, mais je peux pas grand-chose pour vous. Il ne proposa même pas d'investir dans une nouvelle machine car il connaissait l'état des finances de Morizo. Il suivait les ventes sur pieds et il savait que Morizo en avait laissé échapper pas mal.

Les trois hommes sortirent ensemble. Morizo et Malek attendirent que Béranger ait baissé le rideau de fer pour le saluer. Pépé qui était installé sur le muret à fumer sa gitane maïs, s'approcha du petit groupe.

- Bah alors, qu'est-ce qui t'arrive mon gars. Il s'adressait ainsi à tout le monde, que ce soit un garçon allongé au sol pour donner une pichenette à sa bille, ou bien monsieur le maire avec sa cravate et son joli costume quand il baratinait les élus. D'ailleurs, les fils Béranger membres du conseil communal s'étaient mis d'accord pour ne plus qu'il les accompagne. Le vieux leur en voulait un peu, gentiment, mais un peu quand même. Morizo qui ne souhaitait pas abuser de la gentillesse du gérant qui avait déjà perdu assez temps, expliqua rapidement la situation. « Moralité, on est dans la merde, et pas qu'un peu ! » ajouta Malek pour conclure l'intervention de son patron sur une note beaucoup moins optimiste.

- Dans le hangar, y a la Duval, elle est pas toute neuve mais elle engage encore bien. Ça pourrait dépanner.

Morizo se tourna vers Béranger fils pour voir ce qu'il en dirait. Béranger se gratta le dessus de la tête puis réajusta son béret ce qui voulait dire en langage de commerçant qu'il flairait un moyen de ramasser quelques sous.

- C'est pas la peine de regarder mon fils, la machine elle est à moi et j'en fais ce que j'en veux. Tu peux la prendre. Tu m'en donneras dix mille quand tu pourras et si j'suis mort d'ici là tu les fileras au croquemort pour qu'il fasse mettre une plaque avec écrit dessus : j'emmerde Garaffa et ses combines à la con !

Béranger ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais il la referma aussitôt et s'en alla déverrouiller la grande porte du hangar.

- Tu nous sauves la mise pépé, je te revaudrai ça.

Tous les deux voulaient y croire, mais le gérant savait que ce n'était pas le cas, que la scierie tournait à moitié et qu'il faudrait augmenter le rendement. Il n'y en avait plus pour très longtemps avant de vendre. Morizo monta dans le camion, pénétra en marche arrière pour se placer sous le pont roulant. A l'aide des treuils il ne fallut pas très longtemps pour déposer la scie sur la plateforme du camion et la sanglée. Morizo coupa la route pour parquer le camion. Le rideau de fer baissé, Béranger fils s'approcha et lui murmura à l'oreille « Pépé n'est plus tout jeune, on dit une tournée de bière pour conclure la transaction, il voudra qu'on procède à l'ancienne, mais on dira bière. » Morizo n'eut pas le temps de répondre que pépé avait déjà poussé la porte du bistrot et gueulait « Une tournée générale et double scotch pour moi ! » Ils ne quittèrent le comptoir que parce que Maurice avait dans l'idée d'aller enfin se coucher. Il poussa tout le monde dehors, tous bien éméchés. Père et fils passèrent la nuit dans le hangar sur les lits de camp, Malek roupilla sur la banquette du camion et Morizo s'effondra sur le banc qui jouxtait la boulangerie. Avec la fournée du petit matin, les quatre hommes prirent leur petit déjeuner. Pain, comté et vin jaune, un vin que pépé gardait précieusement dans son petit frigo, tout au fond du hangar.

L'entrée à l'école ne fut pas une sinécure. La directrice de la maternelle avait dit « On ne peut pas la prendre, elle est déficiente. » La psychologue, une petite brunette avec de grosses lunettes, mal dans sa peau avait ajouté « Oui » en tenant devant elle la feuille de test. Sur les conseils de madame la Directrice, les parents s'étaient rendus à la mairie pour trouver une solution. Une solution qui n'existait pas. En tous les cas dans la tête de monsieur le Maire. Il avait d'autres chats à fouetter, notamment ceux de la vieille folle qui en nourrissait toute une flopée et mécontentait une bonne partie des administrés. Il avait confirmé l'avis de la directrice, puis ajouté qu'il était vraiment désolé, en appuyant sur « vraiment » tout en hochant la tête. Le même hochement qu'il fournissait aux familles des défunts. Le hochement type de l'administration qui allait avec la demande du formulaire indispensable à toute démarche. « Y aurait bien la classe spécialisée... » la phrase était venue de la secrétaire de mairie. Dans sa famille ils y avaient une poignée d'enfants zinzins alors les démarches elle en connaissait un rayon. « Pardon ? » avait répondu monsieur le Maire qui poussait déjà la famille Allochis vers la sortie. « Ma sœur, qui a des soucis avec son fils, lui a trouvé une place dans une classe spécialisée. » Le maire contraint par l'impertinence de sa secrétaire mit un peu de temps à se rappeler que dans l'école qui jouxtait la mairie, il y avait un préfa ajouté vite fait au fond de la cour, dans lequel on avait installé une dizaine de tables. Une bonne moitié des élèves venait d'un autre canton, donc électoralement pas très intéressant, et l'autre petite moitié concernait des enfants de familles qui n'étaient pas inscrites sur les listes, sauf Machaut, l'emmerdeur anarchiste. En nombre de voix, ça ne rapportait pas grand-chose. Lorsqu'il se trouva face à Louise, l'enseignant titulaire avait conclu « Pas question, elle est autiste ! » Ça tombait bien, il partait à la retraite. A la rentrée suivante, une jeune débutante avait dit pourquoi pas. Elle s'était intéressée aux écrits de Deligny, elle trouvait son approche intéressante, elle avait juste omis un aspect : elle était seule dans un baraquement en fond de cour. La première semaine, elle distribua des cahiers neufs, la deuxième semaine elle avait disparu d'un coup. Abandon de poste. Louise avait passé trois semaines à la maison, puis était arrivée Martine Duchamp. Une toute petite bonne femme qui avait bénéficié de la formation à l'école normale et obtenu une certification pour le travail avec les enfants passés de la catégorie arriérés mentaux à inadaptés. Lorsqu'elle prit ses fonctions, elle trouva neuf élèves. Deux grands dadais : Nordine, le plus âgé qui défiait tout le monde d'un regard furieux et Isabelle, une grande sauterelle qui aurait pu être mignonne si elle n'était attifée comme un garçon. On trouvait aussi Laurent, le fils Machaut, un gros gars fort comme un turc qui mettait toute son énergie dans un refus obstiné à lire le moindre mot. Un petit mignard, tout maigrichon complétait le tableau : Riad. Il courait après les syllabes qu'il assemblait sans

erreur pour construire une histoire dont il n'avait pas l'ombre d'une idée. Par contre, il calculait vite puisque le soir, il était en charge de la caisse enregistreuse à l'épicerie du père. Il y avait aussi les jumeaux, deux pauvres mômes qui avaient oublié de respirer à la naissance. Titi et Martin. Ils passaient une bonne partie de la matinée à baver sur la table et l'autre à jouer avec tout ce qui leur tombait sous la main. Y compris leur quéquette à l'occasion. Pour finir, il restait ce qu'on appelait les indisciplinés, trois furieux qu'on avait sorti de leur classe, tout d'abord pour les mettre temporairement dans le couloir, puis définitivement en ajoutant la table et la chaise. Par la suite, ils s'étaient retrouvés à plein temps chez le directeur et pour finir, ils avaient été envoyés illico presto en classe de perfectionnement. Dans l'autre école. On ne les reverrait pas de sitôt. L'un s'appelait le petit Gaboriot, car il était petit, l'autre Mazette, parce que « Toi, mazette, tu vas finir par t'en prendre une ! » ce qui finissait inmanquablement par arriver. Et le dernier, Malapel, un grand dadais qui faisait régner la loi dans la cour de récré. Sa loi. Ces trois-là avaient un prénom, mais on ne les utilisait pas, une tradition républicaine qui concernait les enquiquineurs de tous poils. Deux jours après, était arrivée Louise, toute menue, toute gentille dans sa belle robe bleue.

Si la première demi-heure s'était déroulée sans problème, il en fut tout autrement pour la suite de la matinée. Louise n'aimait pas les coloriages, ni l'école, ni les autres élèves, qu'elle considérait comme des objets aux comportements imprévisibles. Quant à l'enseignante, Martine, elle n'existait tout simplement pas. Martin l'élève et Martine l'adulte étaient deux entités qui s'annulaient comme les opposés en mathématiques. $+1 -1$ égalait à 0. Louise eut un effet surprenant dans la classe. Avant son arrivée, c'était le bordel, les indisciplinés collaient à leur rôle qu'ils maîtrisaient à la perfection, les deux arriérés martyrisaient la plante verte depuis suffisamment longtemps pour qu'elle ne soit plus qu'une tige ébouriffée. Laurent trouvait que discipliné c'était plus intéressant que non lecteur. Il restait Riad qui s'échinait dans le brouhaha continu à déchiffrer un langage abscons, seul face un océan de lettres dans lequel il se noyait. Heureusement, les deux grands étaient en intégration dans la classe de CE1 qui correspondait grosso modo à leur niveau en lecture et en CE2 pour les maths. Ils étaient heureux, puisqu'ils étaient « normal » et qu'ils allaient au collège l'année prochaine, en SES, dans un autre préfa installé dans un autre fond de cour.

Madame Martine, la maîtresse qu'on appelait ainsi en présence de la directrice, sinon plus communément la maîtresse des fous, eut un moment de sidération. Le temps de réaliser qu'elle n'aurait aucune prise sur Louise qu'on appela tout de suite Grimace à cause des mimiques qui la défiguraient. Au premier cri long et strident, toute l'école était sortie dans la cour, sauf les enfants qu'on avait laissés sous la surveillance du chef de classe pendant que leurs enseignants venaient assister au spectacle. Martine avait ouvert la porte de l'algeco « Tout va bien, je maîtrise. » Vu le cirque qu'il y avait derrière elle, tous en doutaient et attendaient avec impatience le café en salle des maîtres pour déblatérer sur l'incompétence notoire de la spécialiste du comportement déviant. La sirène, non pas par la forme de la queue, mais la force de sa voix émit une nouvelle alerte qui eut à peu près le même effet sur l'extérieur, mais tout autre à l'intérieur. Malapel qui avait trouvé rigolo de tirer les cheveux de la petite fille, venait de réviser son jugement sur l'aspect rigolo de la chose. D'abord parce qu'il voulait récupérer sa main qui avait atterri dans la mâchoire de Louise, ensuite parce qu'il aurait souhaité se boucher les oreilles, ce qui renvoyait au premier problème. Ainsi tous comprirent très vite que Louise avait un pouvoir absolu et qu'il valait mieux s'adapter à elle que l'inverse. L'enseignante spécialisée, à qui la gestion de la classe échappait totalement, observait, impuissante, cet ovni évoluer dans la classe. Tout comme les autres élèves, sidérée, elle essayait de reprendre pied. Louise avait un autre défaut, elle aimait qu'un certain nombre d'objets ne quittent pas leur place. La difficulté c'était qu'on ne savait pas lesquels à l'avance.

A la fin de la semaine le calme régnait. Les cris stridents eurent raison des enquiquineurs et une atmosphère studieuse prit possession des lieux, emportant dans leur sillage les deux

idiots. Il s'agissait d'une appellation qui ne correspondait pas à la nomenclature puisqu'ils étaient « seulement » arriérés, mais appellation qui seyait parfaitement aux parents car ils l'utilisaient à tout bout de champ. Depuis que Louise avait pris ses quartiers, la fonction de Martine avait changé quelque peu. Elle était passée de gardien de zoo à distributeur. Elle attendait à son bureau que chacun quitte sa place discrètement, soit pour demander un nouveau travail soit afin d'obtenir une feuille pour un dessin. Lorsque la directrice, inquiète de ne plus entendre le chambard continu, entrouvrit la porte de la classe, elle fut assez surprise d'y découvrir une atmosphère de travail qu'atteignaient difficilement les autres cours élémentaires. Elle referma prudemment en accompagnant son départ d'un petit signe de tête. Comme monsieur le Curé quand il voit s'éloigner des grenouilles de bénitier. Que chaque élève de la classe des fous arrive à y rester sans échouer dans son bureau, était sa prière du matin en arrivant dans l'école. Le dieu républicain et laïc venait d'exaucer son vœu le plus cher. Martine passait du rang d'incompétente notoire à celui de dompteur en chef chez Barnum et compagnie.

Louise arrivait à l'école, accompagnée de son frère. Accompagnée était une formulation qui révélait une certaine imprécision. Elle cheminait, indifférente à tout ce qui pouvait croiser sa route. Marco n'existait qu'à travers ses habits qui formaient une balise sur laquelle Louise calait sa progression. Elle franchissait le portail de l'école, suivait Marco jusqu'au centre de la cour, à partir de là elle ne bougeait plus. L'incroyable venait de la capacité du monde environnant à l'éviter. Les ballons poursuivis par des jambes appartenant à des corps en mouvement la contournaient systématiquement. Cela aurait échappé à l'entendement des adultes qui de toute façon ne s'y intéressaient pas, allant deux par deux, devisant sur les derniers potins. Ils ne prêtaient attention qu'aux seuls événements qui perturbaient leur représentation des jeux de cour. Mais le matin, pas de ballon, ni de cordes, tous attendaient bien rangés exceptée Louise, plantée au centre du terrain de jeu, une main passant devant son visage l'autre abandonnée à elle-même. Et la classe dite de perf qui revendiquait ainsi une autonomie de mouvement auxquels les « normaux » n'avaient pas droit. Une fois toute la cour déserte, la directrice pointait le bout du nez pour vérifier que, seule, Louise persistait à ne pas quitter l'endroit. Martine avait compris que toutes les tentatives d'influer sur la petite fille étaient vouées à l'échec, surtout s'il s'agissait d'intervenir directement sur la chose immobile. On avait fait appel à Marco, qui avait cédé parce que les explications d'un enfant sont rarement entendues. Résultat : rien. Elle rentrait toute seule d'une manière aléatoire. Il avait fallu un peu de temps avant de comprendre que l'aléa n'en était pas un. Il suffisait juste de patienter jusqu'à ce que la femme de service pénètre dans la dernière classe du bâtiment en dur. Louise rentrait alors dans la sienne pour faire acte de présence. Peu de temps après, arrivait le fameux cahier, précédé de la dame de service. Puis Louise suivait un parcours bien précis avant d'aller s'asseoir à une place qui n'était jamais la même. Cela obligeait l'occupant à déménager ses affaires pour aller s'installer ailleurs. Il le faisait sans protester sous le regard attentif de ses camarades inquiets que la sirène ne pousse la chansonnette qui rend fou. Elle contemplait ses mains pendant une période assez longue, puis elle se levait, faisait le tour de la classe pour la deuxième fois. Tour d'inspection pour vérifier que tout était bien à sa place. Une fois qu'elle en avait terminé, tous poussaient un ouf de soulagement et les ateliers pouvaient commencer. Le responsable de l'imprimerie embauchait deux ouvriers pour l'impression du texte du jour. Les autres optaient généralement pour l'un des fichiers, sauf s'il y avait un projet en cours qu'il fallait terminer. Au bout d'un moment, Louise s'agitait. Il avait fallu une bonne semaine avant de comprendre qu'elle voulait une feuille et le crayon rouge sur le bureau de la maîtresse. A partir de là, elle semblait s'absorber dans une activité d'écriture tenant plus du cunéiforme que d'autre chose. Enfin arrivait l'heure de la récréation. Heure qui sonnait la libération, tous s'égaillaient dans la cour comme une volée de moineaux. Louise attendait l'heure des petits en compagnie des deux jumeaux avec lesquels elle

partageait un jeu énigmatique de déconstruction continuelle qui convenait à tout le monde. Y compris à Martine qui voyait les deux idiots le devenir de moins en moins. Le fonctionnement de la classe continuait de lui paraître hors normes. Par moments, elle avait même le sentiment de ne plus exister. Elle reprenait vie lorsqu'un des enfants avait besoin de son aide pour comprendre l'énoncé d'une consigne ou bien afin d'attraper un jeu trop haut perché.

Pendant la récré des grands, Marco retrouvait les frères Yakov ainsi que Malapel, l'incontournable chef de bande. Il régnait en maître absolu dans la cour d'école et rien ne pouvait se mettre en place sans son accord, sauf tout ce qui concernait les filles. Elles avaient des jeux énigmatiques dont les règles échappaient à l'intelligence *logique* des garçons. Comme la marelle dont la progression se calait sur une accession au ciel avec retour sur terre que la religion elle-même ne pouvait totalement expliquer. Il y avait aussi la corde à sauter basée sur une ritournelle aux significations étranges allant de la suite mécanique des jours à la technique infallible pour faire un bon mariage.

Marco ne retrouvait sa sœur qu'à la sortie. Elle attendait devant le portail, bien sagement, derrière ses doigts s'agitant en cadence sous la surveillance discrète de la maîtresse. Martine n'arrivait pas à se faire à l'idée que Louise puisse rester ainsi. Elle l'imaginait partant à l'aventure, suivant n'importe quel homme qui l'enlèverait pour lui faire les pires misères. Elle ne comprenait d'ailleurs pas ses parents qui laissaient la charge d'une autiste à un garçon tout juste en âge d'aller au collège. Marco sortait toujours à l'heure pile car le maître savait qu'il devait récupérer sa petite sœur. De ce fait, il était exempté de mise en retenue. Ce petit traitement de faveur était l'unique élément qui faisait voir Louise sous un jour avantageux. Particulièrement par les récidivistes abonnés au piquet derrière le tableau pivotant. Comme d'habitude, elle était là. Elle aurait pu être n'importe où, le monde à cet instant n'existait plus. Seule l'arrivée d'une main accompagnée d'un signe en forme de C inversé pouvait la ramener parmi la société des hommes. Marco passa donc devant Louise, exécuta le mouvement du bras façon troisième lettre de l'alphabet tout en continuant à deviser avec les frères Yakov qui pour une fois avait échappé à la retenue. Malapel interpella le petit groupe « On se retrouve aux étiages ? Y aura les autres ! » Marco fit un signe en direction de sa sœur qu'il accompagna d'une mimique signifiant le dépit d'avoir à la gérer jusqu'au retour de la mère. « Tu nous rejoins après, tu prendras en marche, on dira à petit Louis de faire le bras pour toi. » Marco opina, de toute façon, il n'avait pas le choix et puis petit Louis avait le coup pour sortir en premier du jeu de désignation à bras levé ou baissé. Personne ne comprenait comment il s'y prenait, il avait l'œil du Lynx comme disait Sacha, l'intello de la bande.

Les devoirs avaient été bâclés, avec un peu de chance le père ne demanderait pas à vérifier. Avec les soucis à la scierie, son esprit préoccupé oublierait l'instruction obligatoire de l'école. Une liste de mots à copier 5 fois chacun pour les apprendre et la récitation du trou sur le côté droit. Juste la première strophe. Pour l'apprendre, il avait appliqué la méthode magique des 5 fois, mais en lisant. Il partait du principe que si ça marchait pour les mots, ça le faisait aussi pour les poésies. Manque de chance, les prémisses étant fausses la conclusion l'était aussi. Surtout qu'au lieu de copier 5 fois le premier mot, puis ainsi de suite, il copiait une fois chacun des mots, et arrivé en bas de la liste il recommençait au début. Ce qui réduisait d'autant les chances de mémoriser quoi que ce soit. Pendant ce temps, la grenouille réalisait des alignements avec la boîte à *merdier* sous le regard envieux de son grand frère. Lui, bataillait avec le dormeur du val qui en avait bien de la chance de pouvoir roupiller près de la rivière avec l'herbe folle. Par contre, Marco n'arrivait pas à comprendre ce que venait faire le *haillon* de la voiture dans cette affaire. Sauf à y fourrer l'*herbe folle* et les *rayons*. Ceux d'un vélo certainement.

- J'y vais m'man.

Sa mère préparait la pâte à crêpes, il espérait qu'elle ne relèverait pas. Peut-être.

- Tu as fini tes leçons ? Elle persistait à utiliser ce mot désuet.

Evidemment qu'il les avait finies, puisqu'il avait tout rangé dans son sac. Il attrapa le pain, s'en coupa une longue tranche sur laquelle il étala une fine pellicule de beurre et ajouta les grains de raisins et saupoudra le tout de sucre. Il emprisonna l'ensemble sous une autre tranche de pain et s'apprêta à filer.

- Où elle est ta sœur ? hurla la mère.

- Je sais pas moi, elle était là y a deux minutes avec tout son bazar.

- La porte de l'entrée est ouverte ! Tu as encore laissé cette maudite porte ouverte !

- T'inquiète m'man, elle a filé à la mare comme d'hab, avec son bocal.

- Va vérifier !

Il tombait une fine pluie, Marco enfila ses bottes et son ciré puis quitta la chaleur de la maison. Maman ajoutait le lait dans le puits de farine tout en battant au fouet. Il aimait le goût onctueux de la pâte blanche. Quand sa mère avait fini, elle mettait un torchon sur le saladier, puis entassait tous les ustensiles dans l'évier. Marco pointait sa petite bouille et réclamait « la cuiller ». Maman faisait les gros yeux, protestait pour le principe, mais cédait devant le regard attendrissant de son petit chou. Mais c'était avant. Quand il était plus petit, que la Grenouille n'existait pas encore.

Il déboula dans la cour qui jouxtait la maison, la petite mare était tout au fond, il comprit très vite que la Grenouille n'y était pas. Ni son bocal. « Elle est pas là, hurla-t-il, elle doit être à l'étang, je vais voir. » Depuis que son père avait eu la bonne idée de lui montrer où on trouvait des grenouilles, elle y passait son temps à la recherche des têtards. Elle pouvait y rester des heures, accroupie au bord de l'eau. Il n'y avait aucun risque qu'elle y entre, elle avait une peur bleue de l'étendue d'eau. Quand elle coulait du robinet, elle pouvait observer le filet continu qu'elle formait pendant un temps infini. Mais stagnante, immobile et profonde, elle revêtait pour elle un caractère inquiétant et étrange. Lorsque Marco, entama la descente pour couper à travers les bosquets, il repensa à la cuillerée perdue. A son retour, tout serait jeté dans l'évier, pêle-mêle, noyé sous l'eau du robinet. Grenouille, toujours Grenouille ! pensa-t-il. Ce n'était pas qu'il la détestait sa petite sœur, mais il ne supportait pas ses habitudes qu'il ne comprenait pas. Elle possédait un fonctionnement étrange. Elle filait au bord de l'étang pour amasser des têtards. Jusque-là, il pouvait admettre cette passion pour le monde animal. Lui ce qui le fascinait, c'était les fourmis, avec les Yakov, ils aimaient à fourrer un gros pétard à mèche dans la fourmilière. Mais sa sœur allait amasser des têtards qui allaient tous crever un par un. Ce n'était pas la mort des habitants de l'étang qui lui posait problème, il s'agissait d'autre chose. Au départ, il avait pensé qu'il y avait une histoire de nombre, mais elle ne savait pas compter. Alors ? Alors il ne savait toujours pas ce qui pouvait la mettre dans cet état. Une chose était certaine, il faudrait renouveler les bestioles crevées discrètement. Par la suite, lorsqu'ils se seront transformés en grenouilles comme par miracle, surtout parce que tout le monde sera parti à la chasse aux batraciens, il faudra retrouver d'autres grenouilles pour compenser les pertes. Encore et encore. Il y aura celles qui auront foutu le camp en sautant du saladier, d'autres, écrasées par mégarde sur le sol carrelé de la cuisine, ou bien zigouillées par Matou. Tout ça avant que petite sœur ne le découvre. Avant, parce que sinon les heures deviendront pesantes pour Marco et toute la famille. Il faudra que tous se mobilisent pour arriver à faire taire petite sœur, arriver à ce qu'elle cesse de se dévorer la main à coups d'incisives, que l'envie lui passe de se frapper la tête avec le plat de la main. Plus un mot ne sera prononcé, tous se regarderont, désespérés. Les parents tenteront d'attirer son attention avec le tourillon multicolore pendant que grand frère lui tendra son livre préféré avec les images de batraciens.

En passant près du terrain vague, Marco aperçut les frères Yakov occupés avec les garçons des Etiages. Une partie de chat perché se préparait. « A la déli-délo » entendait-on hurler. Marco ne sut résister à la tentation. De toute façon, Grenouille pouvait rester des heures parmi les roseaux à scruter les mouvements erratiques des bestioles noirâtres.

Le jeu finit par une dispute. L'un des frères Yakov estimant qu'il avait été frôlé et que frôlé ça comptait pas. Lorsque Marco regarda le ciel, il comprit intuitivement que le temps avait passé. Beaucoup plus que ce qu'il avait cru. En arrivant près de l'étang, la clarté du jour avait déjà cette tonalité cuivrée qui précède la fin d'après-midi. La frayeur s'empara du petit garçon. Sa sœur ! Il avait désobéi trop longtemps à sa mère. La frayeur augmenta d'un cran en réalisant qu'il n'y avait personne au bord de l'eau. Seul le mouvement des roseaux intimé par la brise légère s'écoulant des Adrets était perceptible. Marco se mit à courir sur la petite plage, espérant, voulant croire que Grenouille avait poussé un peu plus loin. L'absence de traces sur le terrain sablonneux aurait pu lui éviter cet affolement inutile. A toutes jambes, il parvint aux limites de la grève, plus loin, les roches trop abruptes empêchaient de passer. Il revint sur ses pas, se faufila parmi les roseaux et les joncs, puis, s'avançant précautionneusement dans le fond de vase, il repoussa la salicaire plus haute que lui. Il s'enfonça jusqu'à mi-cuisses. Sur l'autre rive pataugeaient les saules dans l'onde à peine irisée par le souffle léger du vent, plus loin, les peupliers dansaient leur danse langoureuse.

Epuisé, vidé, tombé à plat ventre dans la vase, crasseux de la boue agglutinée jusque dans le fond de ses chaussures, il s'en retourna à la maison tout penaud et sans Grenouille. Il fut accueilli par des hurlements et deux paires de gifles. Une venant de sa mère, claquante et ricochant, l'autre distribuée par son père, plus dure, un coup d'homme à homme. Une sorte de solde de tout compte qui propulse le monde de l'enfance vers celui des adultes. Pourtant, rien de tout cela n'avait d'importance, parce que Grenouille était là, en bottes et en ciré, son capuchon sur la tête, assise sur le sol à contempler son bocal rempli de têtards. Il l'aurait embrassée si cela n'eut pas provoqué un cataclysme. Pour la première fois de sa courte existence, il regarda sa sœur pour ce qu'elle était. Une petite fille qui n'avait pas une tête de grenouille mais une tête d'enfant heureuse.

Partie 2

Marco attendait le car pour le collège. Il était en avance, il espérait que Corinne le serait aussi. Le petit déjeuner avait été englouti sur un coin d'évier. Un grand verre de lait, une tartine de beurre avec une épaisse couche de confiture. De la mirabelle. « A ce train-là, y en aura bientôt plus ! » avait grogné sa mère en l'observant du coin de l'œil. Louise détrempeait son pain dans un verre d'eau, il fallait vérifier que tout ne finisse pas sur le carrelage. Avant d'avaler cette mixture, Louise faisait un petit chemin sur la table et léchait le tout par petites aspirations. « Tu n'accompagnes pas ta sœur aujourd'hui ? » avait questionné la mère de Marco. Non, une semaine sur trois il avait anglais renforcé. Il avait ajouté une copie de son emploi du temps sur le frigo, mais il était recouvert par les factures de la scierie. Au départ, il grognait « Je t'ai mis l'organigramme sur le frigo ! » « Ah oui... » Les larmes de sa mère qui découvrait ce monument dédié au temps qui passe, avaient fini par le dissuader de rappeler l'évidence. « Tu pars déjà ? » « Je veux pas rater le bus ! » « Mais tu as largement le temps ! » « C'est au cas où il passerait en avance... » La mère de Marco n'avait pas encore fait le rapprochement entre les lundis et les jeudis. Les autres jours, le bus devait être toujours à l'heure parce que Marco partait juste juste, au point que sa mère devait le mettre dehors. Elle n'avait pas fait le lien avec Corinne.

Il s'était gelé pour rien, Corinne arrivait seulement et en cavalant car le bus entamait déjà le dernier virage avant l'arrêt. Marco prit tout son temps pour monter. « Attendez, y a encore un passager qui arrive ! » C'était *la grosse tignasse*, elle n'attendait pas. Marco resta sur la marche, fit tomber son sac exprès « Désolé ! » « Tu te fous pas de ma tronche, par hasard ! ». Elle pouvait gueuler tout ce qu'elle voulait la conductrice, Corinne avait attrapé la poignée et se hissait déjà sur le marchepied.

« Merci, on se fait la bise ? » C'était une question rhétorique. Il restait des places, juste devant les frères Yakov. Ils avaient éjecté deux sixièmes qui n'avaient pas encore bien compris qui faisait les règles dans le car. Pas seulement dans le car, mais au collège aussi. « On te voit plus ces temps-ci ? » Non, on ne le voyait plus. Marco avait de nouveaux copains, des types bien sapés qui étaient dans la même classe que lui. Les Yakov avaient atterri dans le préfa au fond de la cour et Corinne appartenait à la troisième C. Quant à lui, il avait échappé au préfa pour la troisième E, celle qu'on réserve aux *Technique*. Il fallait comprendre, aux élèves qui ne suivaient pas et qui n'étaient pas au niveau et qu'on destinait au BEP et au CAP pour les moins chanceux. Les plus malins parmi les *relégués* pourraient espérer un Bac Pro.

Que Corinne soit assise à ses côtés et qu'il sente son bras collé contre lui le laissait dans un état confus. Il avait noté l'importance que prenait ce corps de fille depuis le passage en quatrième. Il s'était mis à la regarder avec d'autres yeux, les yeux de la curiosité. Jusque-là, il vivait sa présence comme celle d'un autre enfant, une fille soit, mais rien de plus. Fille recouvrait une entité imprécise qui obéissait simplement à certaines règles. Les filles ça joue pas aux billes, ni à la déli délo et encore moins aux gendarmes et aux voleurs. Elles tapent dans les ballons n'importe comment et elles courent bizarrement, sauf la Briquette qu'était un garçon manqué. On l'appelait ainsi car elle logeait dans la maison de l'ancienne briqueterie. Elle était dans sa classe de techno et voulait faire de la mécanique comme son père. A part la Briquette, toutes les filles appartenaient à une catégorie bien définie avec laquelle les garçons n'ont rien à voir. La fête de la Saint-Jean dérogeait à cette règle, on choisissait une cavalière pour le bal et à la fin, juste avant les bastons, on se faisait une bise sur la bouche. Les bagarres de buvette avaient au moins un rôle, séparer les couples et envoyer les enfants se coucher.

Lorsque Corinne se leva pour attraper son sac sur le porte-bagage, sa jupe remonta légèrement et Marco devint tout rouge en découvrant les jambes nues de sa voisine. Il se pencha légèrement pour avoir un meilleur point de vue. Lorsque Corinne se laissa tomber sur

son siège, il fouilla furieusement dans son cartable. « Tu cherches quoi ? » « Rien, je croyais avoir oublié quelque chose. » « Quoi ? » insista Corinne. Il fut pris de court, rougit encore plus et bafouilla une histoire abracadabrante au sujet d'un stylo bleu qui était noir et finalement qui était bleu. Corinne haussa les épaules et le poussa pour qu'il se lève, ils étaient arrivés.

Les frères Yakov se levèrent à leur tour et l'un des deux fila un grand coup de coude à Marco avec un clin d'œil appuyé. Marco tourna la tête de droite à gauche pour dire comme quoi ils avaient rêvé et ils croyaient quoi. Corinne c'est seulement une bonne copine. Le deuxième frère montra son œil du doigt afin de donner son point de vue sur l'explication vaseuse de son pote. Après avoir passé le portail, puis traversé le préau en béton où le vent s'engouffrait avec violence, ils se séparèrent pour rejoindre leurs rangs respectifs. Au plus près de l'entrée principale, la classe A, puis toute les autres dans l'ordre de l'alphabet jusqu'au bout de la cour, pour finir par la classe E et les sections SES. Une organisation qui marquait déjà une préférence pour la sélection. Marco passa la matinée à remplir des quartiers d'horloge pour oublier l'ennui du cours d'anglais renforcé. Il pratiqua de même durant l'éducation civique. Heureusement, la musique rompait la monotonie, on y chantait à tue tête « Ma liberté » en modifiant légèrement les paroles. « Les chemins écartés » devenaient « Les cuisses écartées », un passage obligé où tout le monde se jetait des regards complices excepté le prof qui ne voyait pas ce qu'il y avait de drôle à évoquer ce monument de la chanson française.

Marco retrouvait ses nouveaux amis durant la pause de l'intercours. Les frères Yakov n'avaient pas les mêmes horaires à cause des ateliers dans lesquels ils martelaient de la ferraille pour lui donner une forme improbable. Il s'approcha du petit groupe, serra la main de Yann, un Breton qui ressemblait à un titi parisien et adressa un signe rapide aux autres. La discussion portant sur un sujet épineux, ils avaient opté pour un endroit reculé à l'abri des regards, surtout ceux de la surveillante générale. Une jolie femme qui avait une réputation de peau de vache et qui savait déjouer tous les mauvais coups. Corinne passa avec sa copine Mathilde, elles aperçurent Marco, mais entouré de personnages qu'elles ne portaient pas dans leur cœur. Elles préférèrent s'éloigner.

L'idée générale du groupe était de se faire la main sur une *gonzesse*. Tous parlaient de leur pratique de la chose, seulement aucun n'avait encore « trempé sa nouille ». Les revues pornos circulaient sous le manteau, cependant les images restaient des images. Après une longue discussion, il fut décidé que celui qui fournirait du matériel prêt à l'emploi serait respecté et qu'on lui serait redevable pour l'éternité.

- Moi, je peux le faire...

La proposition était sortie de sa bouche, il ne comprenait pas encore comment il avait pu prononcer ces paroles. Les autres l'avaient dévisagé eux aussi, étonnés par la soudaineté du propos. Yann avait souri, un sourire qui marquait un contentement, celui d'avoir acquis le pouvoir sur Marco.

- Bon bah on compte tous sur toi. Hein les gars qu'on compte sur Marco !

Un oui puissant qui se voulait viril résonna dans la cour qui se vidait. Les élèves regagnaient chacun les rangs qui se constituaient.

Quelle raison poussait Marco à s'acoquiner avec de tels voyous ? La recherche de reconnaissance ? L'attirance pour ces gars issus de beaux quartiers qui n'étaient rien de plus qu'une triste zone pavillonnaire de province ? Un peu tout cela et le besoin d'affirmer une identité qu'il n'avait pas encore trouvée. Même les frères Yakov, qui n'étaient pas contre un brin de délinquance, voleur de mobylettes à l'occasion pour tenter une pratique du moto cross du pauvre, n'appréciaient pas ces types. Ils avaient une sorte de sixième sens, celui des gars

habitués aux emmerdes de la vie quotidienne et qui savaient où se trouve la frontière entre les genres.

La reprise des cours avait sonné, il avait techno, son cours préféré. Au moins là, il savait pour quelle raison il venait à l'école. C'était le retour des devoirs maisons, il attendait sereinement son tour qui viendrait à la fin. Le prof ayant cette fâcheuse tendance à rendre les copies en commençant par les moins bons. Il ne manquait pas d'y ajouter une tirade bien sentie sur l'inutilité pour la terre de porter une telle engeance d'incapables. En attendant sa feuille, son esprit fut accaparé par une question cruciale : qui pourrait-il bien recruter pour satisfaire ses nouveaux copains, notamment Yann qui faisait figure de leader. Il élimina de fait Corinne et sa copine par respect pour elles et surtout parce qu'il visualisait très bien la gifle qu'il recevrait en guise de réponse ! Mais aussi par respect pour lui-même puisqu'il avait des sentiments pour Corinne. Un ressenti qu'il ne savait pas encore clairement dénommer. On disait « je sortirais bien avec elle » ou encore « c'est ma petite amie » mais cela restait pour Marco énigmatique. Il savait deux choses : il aimait être assis tout contre Corinne dans le bus même si ça le mettait très mal à l'aise quand elle se collait près lui. Il ne savait quelle conduite adopter. Lui donner la main serait une déclaration bien trop évidente. Alors il laissait sa peau se satisfaire de cette rencontre charnelle et la transpiration envahir son corps à cause de la crispation de tous ses muscles.

Marco était assis seul dans le bus qui le ramenait à son village de Conte. Ses copains habitaient à côté du collège et les Yakov finissaient bien plus tard à cause des ateliers. Quant à Corinne, elle était rentrée à l'heure du repas accompagnée par la mère de Mathilde. Le bus passait à hauteur de la scierie, mais il ne s'y arrêtait pas. Surtout si c'était *grosse tignasse* qui conduisait, avec Robert, quelquefois c'était possible quand il n'y avait pas trop de monde. Sinon il n'en finissait pas de déposer chacun devant chez lui. En sautant du bus, au niveau de la Mairie, il se dit qu'il avait le temps de passer à la boulangerie. Il avait six francs rendus par la coopé du collège, un pain au chocolat et un sachet de Treets. En s'enfonçant dans la ruelle qui coupe pour rejoindre la place de l'église, Marco s'arrêta devant la porte d'une bicoque qui tenait encore debout par l'opération du Saint-Esprit, comme dit sa mère. C'était la maison de Michèle, maison qu'elle partageait avec sa grand-mère. Il se gratta la tête. Les paroles de son père lui revinrent « La Michèle, elle fait son beurre avec son cul ! » Il avait saisi ces paroles d'adultes un jour qu'il était descendu à la cuisine pendant que les copains de son père se réunissaient pour le tarot. Jeu que sa mère avait en horreur. « Quand je pense à l'argent du ménage qui passe là-dedans, ça me fait mal ! » Il n'y avait rien à faire, le père laissait passer l'orage et il remettait le couvert en quinze. « Vous en faites pas les gars, maman a ses humeurs » disait-il en appuyant son propos d'un clin d'œil complice. Humeurs. Marco avait osé une fois la question à son paternel, il avait répondu de manière évasive en levant les yeux au ciel. « Une histoire de bonne femme, tu comprendras plus tard ! » Il n'avait toujours pas compris.

- Qu'est-ce que tu fais là ?

Marco avait hésité devant la porte, frapper, ne pas frapper. Il avait répété inlassablement les phrases qu'il avait l'intention de dire. « Est-ce que tu serais d'accord pour nous montrer... » mais il ne trouvait pas le mot. Chatte était vulgaire et bon pour les tournures grivoises entre gars. Bonbon, c'était quand sa mère parlait de Grenouille. Ton sexe semblait l'expression la plus adaptée. Mais là, devant Michèle, surgissant tout à coup sans prévenir, il perdait tous ses moyens, se décomposait dans une posture ridicule.

- Si tu te décides pas, laisse-moi passer, faut que je nourrisse les lapins... Bah viens, reste pas planté comme un chou !

Marco avait suivi comme un automate se demandant ce qu'il faisait là.

- Comment va ton père ?

- Bien.
- Et la scierie ?
- Pas terrible
- Tu n'es pas le genre causant... Prends le seau et fous-le dans la remise !

Marco dut poser sa musette avant de saisir ce que lui tendait Michèle. La remise était crasseuse et empestait le fumier. Il n'y avait pas de lumière et Marco craignait de croquer ses souliers. Il lança le seau qui provoqua un raffut dû à l'écroulement des outils les uns sur les autres.

- T'es con ou quoi ! Si c'est pour lancer le seau n'importe où, je sais le faire toute seule ! Maintenant faut tout remettre en place.

Marco se décida à pénétrer dans la remise pour rattraper sa bévue. Michèle, les mains sur les hanches l'observait en dodelinant de la tête.

- Bon alors que faisais-tu devant ma porte ?
- J'allais m'acheter un pain au chocolat et...
- La boulangerie mon grand, c'est plus loin !
- Je sais.
- Alors tu voulais quoi ?
- Avec Yann...
- C'est qui çuilà ?
- Un gars de troisième dans la même classe que moi. Alors on voudrait que tu me montres comment on fait.
- Comment on fait quoi ?

En découvrant l'air ahuri de Marco, Michèle ouvrit la bouche pour former un « o » tout rond.

- Bah mon salaud, tu manques pas de culot ! Je vais aller voir ton père pour y parler du pays. On va voir si le ceinturon ça laisse de jolies traces sur ton cul !

Marco ramassa sa besace et fila sans demander son reste. Il avait honte et surtout très peur que Michèle mette sa menace à exécution. Lorsqu'il arriva chez lui, il fila dans sa chambre et se mit au travail. Une dizaine de minutes plus tard, sa mère entrebâillait la porte tout en frappant discrètement. Marco avait horreur de cette façon de faire. Il voulait que sa mère attende qu'il lui dise d'entrer. Plusieurs fois il avait protesté d'un « maman ! » dont il faisait traîner la dernière syllabe en signe de rébellion. Mais cette fois, il se garda bien de dire quoi que ce soit.

- Ça va mon chou ?
- « Mon chou » faisait partie de ces expressions qui ajoutaient à son exaspération envers sa mère. L'humiliation absolue, c'était quand il était dans la maison avec ses copains.
- Oui, ça va...
- Tu veux goûter quelque chose ?

Et maintenant ce « goûter » qui le renvoyait au monde de l'enfance, du tout petit qu'il se défendait d'être encore.

- Non ! répondit-il sèchement, ce qu'il se reprocha immédiatement, oubliant qu'il marchait sur des œufs.

Michèle était capable de pousser jusqu'à la scierie uniquement pour le punir d'avoir eu une si mauvaise idée. Lorsqu'il repensait à elle, à la remise et au moment où il lui avait fait cette demande, il rougissait de honte. Comment avait-il pu seulement oser l'approcher ainsi. Il

ouvrit son livre de maths, exercice 12 page 45, les équations. Il aimait ce thème dans lequel il excellait. Mais une angoisse vint le priver de son plaisir. Il avait promis à Yann. Comment allait-il se sortir de cette impasse. Une humiliation bien plus grande l'attendait, affronter le regard du groupe. Il aurait bien demandé à Yakov, le plus grand. Il savait y faire avec les filles, mais il l'avait délaissé depuis quelques temps au profit de ses nouveaux amis. Alors revenir vers lui, la queue entre les jambes, ce n'était pas envisageable. Il regardait les X et les Y comme s'ils allaient lui donner la solution à son problème. Il referma son livre, s'allongea sur le lit pour écouter son walkman. Il choisit son album préféré, ACDC, Highway To Hell. Et il s'endormit.

Le père rentra tard, juste avant le repas. Marco qui avait entendu la porte préféra anticiper. Il descendit les escaliers, à mi-hauteur il stoppa et se pencha pour voir. Le père avait sa tête des mauvais jours. Marco attendit un peu, histoire de deviner ce qui l'avait mis dans cet état. Le vieux traversa la cuisine, embrassa Cristina sur le front et se servit un verre de vin jaune. Il n'en proposa pas à sa femme qui se débarrassait de son tablier. Elle n'aimait pas les alcools, elle s'octroyait de temps à autre une goutte de Grappa pour rendre hommage à ses origines italiennes, c'est tout.

- A table, commença-t-elle à crier, puis laissant retomber sa voix en découvrant Marco accroupi dans les escaliers. « Tu fais quoi sur les marches ? Viens manger au lieu de faire l'andouille ! »

Le père de Marco observa son fils d'un air soupçonneux. « As-tu fait tes devoirs ? »

- Il les a faits, il est monté tout de suite en arrivant. Hein que tu as fini tes devoirs ? »

- Oui, mentit Marco.

- Très bien, tu me montreras ça après mangé.

- C'est des équations, t'y connais rien...

- Tu m'expliqueras comme ça je saurai pour la prochaine fois. Viens t'asseoir !

Cristina remplit les assiettes de soupe minestrone pendant que Louise, qui était dans sa période pâtes, mangeait ses macaronis un par un en les observant scrupuleusement à la lumière. Elle aimait la teinte changeante en fonction du passage devant le faisceau lumineux. La soupe fut avalée dans un silence pesant. Morizo observait son fils à la dérobée ce qui eut pour effet d'inquiéter encore plus Marco. En rentrant à cette heure tardive, Michèle aurait très bien pu passer à la scierie et rapporter ses propos à son père.

- Tu as l'air soucieux mon chéri, quelque chose qui ne va pas ?

- Maman, Louise a encore une grenouille dans sa poche !

- Fous la paix à ta sœur et cherche pas à faire le malin !

Marco se renfrogna, mais très vite il reprit une tête normale. Il tentait toujours de savoir la raison immanquable qui allait le conduire à la paire de claques suivie du traditionnel coup de pied au cul. L'histoire avec Michèle ou bien les devoirs pour lesquels il avait osé mentir. Pourtant il savait que son père avait un flair infailible pour détecter les conneries. La fois où il avait bousillé un ciseau à bois en s'en servant comme tournevis, et qu'il l'avait planqué dans la remise en prétextant que son père avait dû l'égarer, ce qui arrivait fréquemment, il s'était fait pincé. « M'en raconte pas, le ciseau était sur l'étagère hier soir et puis tu es venu fouiner dans l'après-midi avec ta sœur. » « Non papa ! » Et bing une baffe accompagnée d'une montée acrobatique dans sa chambre. Suivi du ciseau émoussé dont le manche frappait régulièrement le dessus de son crâne.

- On a flingué une série de planche à cause de la déligneuse qui se dérègle. Faut qu'on refasse tout le travail et on est déjà à la bourre pour livrer.

- C'est pour qui ?

- Les établissements Mérieux.
- Ils sont arrangeants, vous trouverez une solution.

Morizo ne répondit pas à sa femme. Les arrangements, il avait déjà épuisé cette solution. Maintenant, il ne couperait pas aux pénalités pour retard. Pour compléter le tableau, les factures s'accumulaient en même temps que les pénalités, ça ne présageait rien de bon. Cristina ne fit aucun commentaire, elle se contenta d'enlever la soupière et d'apporter le gratin. Marco se détendit, Michèle ne l'avait pas balancé. Et s'il avait été un peu plus fin, il aurait pu éviter les devoirs. Il tenta une ruse.

- Maman, j'ai plus faim, j'ai trop mangé de gratin, je peux monter dans ma chambre ?
- Non, personne ne quitte la table avant la fin du repas, coupa son père qui avait vu clair dans la stratégie de son fils.
- Mais Louise, elle, elle a le droit !

Il ne pensait pas que son père avait le bras long à ce point. Il possédait aussi vitesse et précision qui lui permettaient de traverser la table avec effet surprise à la clef.

- Mange ton fruit au lieu de faire des commentaires inutiles !
- Tu aurais pu éviter de le frapper.
- Il me prend pour un con avec ses devoirs !
- Pas de grossièretés au moment du repas ! Vous ne valez pas mieux l'un que l'autre.

Marco fut très content que sa mère prenne sa défense ainsi, même pris en faute, il allait éviter les ennuis. En plus, question maths, il n'en n'aurait pas pour longtemps. Et même si le père fouillait dans le cartable pour sortir le cahier de texte, il ne trouverait que l'exposé pour la semaine prochaine.

On était vendredi, il commençait tôt. Dans le bus une seule question le taraudait, trouver une fille pour expérimenter avec les autres. Il ne voulait pas passer pour le dernier des cons, il fallait qu'il remplisse sa mission et pour l'instant il était dans l'impasse. Déjà sur le chemin de l'école primaire avec sa petite sœur, cette question l'avait turlupiné. Lorsqu'il commençait de bonne heure, le bus arrivait une dizaine de minutes après l'ouverture des portes pour ceux qui devaient traverser la campagne. Un arrangement avec la directrice avait permis d'accepter Louise. Elle n'était pas embêtante avec sa nouvelle lubie, la boule lumière à facette accrochée au porte-clef. Elle pouvait l'observer des heures et si on ne l'interrompait pas, rien autour d'elle n'avait plus d'importance. Maintenant qu'elle avait neuf ans et si l'on exceptait son handicap, comme disait la tante en pinçant les lèvres, on aurait dit une vraie jeune fille.

C'était justement « jeune fille » qui venait de résonner dans l'esprit de Marco. En plus, elle avait la fâcheuse habitude de baisser sa culotte n'importe quand, ou bien de se balader avec la main dans le slip. Si l'on rajoutait la boule lumière qui monopolisait son attention, ça pouvait être faisable. Et puis maman le disait tout le temps, elle ne ressent rien. Elle se cognait ou bien se frappait la tête ou encore se mordait la main à sang sans montrer la moindre douleur. L'idée, il l'avait enfin.

- Eh tu descends pas ?

Marco releva la tête pour découvrir un petit de sixième qui lui désignait l'arrêt de la main. Il se contenta d'un vague salut et oublia ce microbe qui avait osé s'adresser à lui. Encore heureux qu'il ait disparu et ça allait bien parce qu'il lui avait évité un retard considérable. L'arrêt suivant c'est l'école privée Sainte-Thérèse à quinze kilomètres.

Yann attendait devant le bahut les mains dans les poches.

- Alors ?

Marco comprit tout de suite quel allait être le sujet de la conversation.

- J'ai trouvé, ma sœur elle est un peu neuneu, elle sera d'accord. Elle est d'accord avec tout du moment qu'elle peut jouer avec sa boule lumineuse.

- Et les miennes ! ajouta Yann d'un air entendu.

Marco ne saisit pas l'allusion et observa son pote en haussant les sourcils.

- Les boules, les miennes.

Et pour compléter son intervention, il ajouta un geste des mains au niveau de son entrejambe. Les deux autres copains de Yann se pointèrent, ils accompagnèrent leur arrivée d'une solide poignée de mains.

- De quoi vous causiez ?

- Je donnais un cours d'anatomie à Marco qui savait pas où étaient ses boules !

Les trois gars éclatèrent de rire.

- Tu les avais perdues au billard à trois bandes !

Yann observa son pote en fronçant les sourcils.

- Elle est pas drôle ta vanne !

- Bande, boules...

Tous se regardèrent, non décidément même avec les explications sa blague n'atteignait pas l'objectif recherché. La sonnerie coupa court à la discussion, les quatre garçons partirent rejoindre leurs rang respectifs.

- Demain c'est samedi, amène ta frangine devant le bahut on ira dans un coin tranquille. Avec les potes, on a un local à nous où on répète. Genre 15 heures, ça ira ?

- 16, le temps de prendre le bus, c'est mieux.

- Va pour 16.

Marco partit en courant pour rattraper son groupe qui montait déjà les escaliers, le prof en tête de rang. Il croisa le grand Yakov qui rejoignait le sien.

- T'es encore avec l'autre connard ! Qu'est-ce que vous mijotez comme sale coup ?

- Rien, on s'est donné rencard à son local de musiciens.

- De musiciens... Tu parles !

- Je file je vais être à la bourre en cours ! En plus c'est le prof de techno, il ne rigole pas, c'est direct en permanence !

La journée se déroula normalement, l'après-midi c'était E.P.S. On pratiquait le hand-ball. Il fallait juste faire attention de bien prononcer handball et pas hand bôll comme dans football. Marco aimait bien les jeux collectifs, particulièrement le hand. Il aurait bien aimé faire partie de l'A.S. si cela avait été possible, mais les horaires de bus lui faisaient perdre un mercredi entier.

Le soir, il fut question de la scierie, comme d'habitude avec les éternels problèmes de factures et de pénalités. Marco ne s'intéressait pas à ces problèmes. Comme tous les enfants, la famille était immuable et tout irait tranquillement. Mais il n'était plus vraiment un enfant, il préférerait fermer son esprit à ces histoires. Plus le temps passait, plus il sentait confusément qu'une catastrophe se préparait.

- Demain, il faut que tu gères ta sœur, avec ta mère on va en ville.

Marco avait opiné en ronchonnant pour la forme.

- On ira faire un tour aux étangs, je préparerai le goûter de Louise.

Marco, aussi prévenant ? La mère de Marco tiqua un peu, mais, accaparée par les propos de son mari, elle n'y prêta bientôt plus attention.

Le lendemain matin, Cristina rappela à son fils qu'il devait s'occuper de sa petite sœur.

- T'inquiète, j'ai pas oublié. A quelle heure vous partez avec papa ?

- Juste après le repas. Je le rejoins à la fabrique - sa mère ne disait pas la scierie, mais la fabrique, il n'avait jamais compris d'où lui venait cette façon de parler - et on part en camion à Champagnole, avec la banque on en aura pour un moment.

- Encore une demande de prêt, questionna Marco.

- Tu t'intéresses maintenant ? C'est bien, car un jour faudra que tu penses à ton avenir.

- Je veux travailler en forêt, pour la gestion des parcelles.

La mère de Marco observa son fils comme si elle le voyait pour la première fois.

- Tu grandis, trop vite, mais tu grandis. Tu ne veux pas t'occuper de la découpe ?

- Non, en tous les cas pas avec notre entreprise familiale, c'est à papa.

Elle lui passa la main dans les cheveux et l'embrassa.

- As-tu des devoirs ?

- L'exposé, mais y en aura pas pour longtemps. Veux-tu que je t'aide pour le repas ? Je peux éplucher.

La mère de Marco tiqua à nouveau et de la même façon, elle fut interrompue par son mari qui avait oublié les clefs du camion sur le meuble de l'entrée. Marco de son côté, se demanda s'il n'en avait pas fait un peu trop.

La matinée se déroula tranquillement, Marco à ses devoirs et Louise avec son passe-temps favori, le porte-clefs lumière. Ses activités avec les grenouilles lui avaient passé quelque peu. Elle restait attirée par l'univers de l'étang et la vie des têtards, mais plus tout à fait de la même manière. Elle pouvait rester des heures accroupie à scruter le fond d'une mare ou bien les abords peu profonds dans lesquels évoluaient les batraciens. Plus étrange, ils semblaient s'être habitués à sa présence. Elle était là tout comme les roseaux, ou bien les iris d'eau. Elle habitait ce monde végétal comme si elle en faisait partie intégrante.

Mais ils n'eurent pas à se rendre près de l'étang. Louise assise au milieu de la chambre de son frère, observait les raies lumineuses qui traversaient les persiennes pour se refléter sur le sol semblant soulever une nuée poussiéreuse.

Vers midi, ils passèrent à table sans le père qui avait l'habitude de réchauffer sa gamelle sous le hangar avec les autres ouvriers. Il était rare qu'il rentre manger, quelquefois il débarquait pour prendre un café sur le pouce comme il disait. Il passait la main dans la tignasse de Marco et embrassait Louise sur la tête ce à quoi elle ne montrait pas le moindre intérêt. Marco se proposa de faire la vaisselle, ainsi il gagnait son argent de poche. 10 francs en fin de semaine. Sa mère avait lu dans un magazine qu'il fallait responsabiliser les enfants en leur faisant accomplir des tâches dont il était impératif qu'elles soient rémunérées. Son père trouvait cela idiot mais ne le disait pas, il soutenait sa femme pour le principe, considérant que cette lubie lui passerait avec le temps.

Comme prévu, à l'heure dite Cristina était sur le pas de la porte, vêtue de sa robe vert pâle, un foulard beige dans les cheveux et ses chaussures de dame. Elle craignait qu'il fasse frais, elle avait une petite veste jaune pastel qui faisait ressortir son rouge à lèvres. Ses cheveux avaient été relevés en chignon, elle était resplendissante. Quand Morizo arriva avec le camion il trouva sa femme très jolie. Les deux hommes qui l'accompagnaient installés sur la plateforme sautèrent en marche. Malek était sur le point de marquer son admiration par un sifflet bien senti, mais Salieri lui fila un grand coup dans les côtes qui l'arrêta net dans son élan.

Pendant ce temps-là Marco habillait sa sœur. Il la coiffa pour qu'elle soit présentable. Ils partirent après les parents pour attraper le car de 15 heures. Marco ne voulait pas être en

retard. Ils marchèrent d'un bon pas. Sur le chemin ils croisèrent Corinne avec sa copine Mathilde. Il aurait préféré ne rencontrer personne. Il fut rassuré d'apprendre qu'elles allaient au cours de musique et qu'elles étaient en retard. Heureusement le bus était en retard aussi parce que Louise prenait un malin plaisir à s'arrêter pour ramasser n'importe quoi sur la route. Un bouchon plastique qui faisait comme un chapeau écrabouillé, un morceau de fil de fer ou encore un caillou. Il fallait être patient et supporter ses arrêts intempestifs sinon c'était le cri strident et la main attaquée à coups de dents.

Ils grimpèrent dans le bus. Marco valida son ticket et montra la carte d'handicapé pour Louise qu'ils avaient eue après une longue bataille avec les services scolaires en mairie. Aucun des formulaires ne correspondait. Pourtant, la tante de Marseille qui travaillait aux affaires sociales était formelle. « Vous y avez droit, faut réclamer ! » Morizo accompagné de sa charmante épouse avait pris sur son temps personnel. Lorsqu'ils arrivèrent, ils durent patienter une demi-heure que la secrétaire s'occupe d'eux. « Comment vous dites, autiste ? Si c'est du handicap alors faut remplir le recto et le verso ! » Ils avaient commencé par la page un, ce qui est une erreur fréquente quand on débute avec les circuits administratifs. Arrivés à la fin, ils se regardèrent tous les deux d'un air étonné. On trouvait toutes sortes de handicaps, du visuel en veux-tu en voilà, du moteur à n'en savoir que faire et de la surdité en toutes fréquences. Mais de l'autisme, pas l'ombre. Il y avait bien la rubrique mentale avec l'idiotie qui perdurait et les débiles des classes de perfectionnement. « Y a pas autisme ? » La secrétaire avait traversé son bureau avec toute la nonchalance possible en soupirant pour se camper derrière son comptoir en bois « Alors y a pas d'aide, un point c'est tout ! » Morizo n'y croyait plus et n'y avait d'ailleurs peut-être jamais cru. Et puis il y avait la scierie qui réclamait une présence continuelle. Mais pour Cristina, la tante avait dit alors elle devait avoir son dû. Le mercredi d'après, elle prit à nouveau rendez-vous, la voisine avait proposé de venir s'occuper des enfants. Manque de chance, au dernier moment elle avait dû se décommander. « Désolée, je suis en retard pour la lessive et y a ma sœur qui se pointe sans prévenir à cause de son bonhomme qui y en fait voir. » Il en faisait voir était un euphémisme, puisque la dernière fois il avait tapé tellement fort que l'œil avait gonflé et que question voir, elle ne voyait plus qu'à moitié. Ce jour-là Cristina se résolut à venir accompagnée de Louise. La question fut réglée en deux temps trois mouvements. Il y eut les papiers, lesquels restaient toujours aussi abscons, puis une parole un peu légère sur le plan argumentatif mais en haussant le ton. « Mais puisqu'il y a pas, comme je vous l'ai dit la dernière fois, elle n'est pas handi... » Phrase en suspens. Premier mouvement, la statuette en faux marbre qui traverse la pièce. Deuxième mouvement, Louise passe sous l'abattant du comptoir. Troisième temps, Louise réorganise le bureau. « Arrêtez-la, faites quelque chose. » Cristina se contenta d'appeler Louise « Ma biche ne dérange pas les classeurs. »

- Mais elle comprend rien, aie ! Elle m'a mordue !

- C'est le souci avec les enfants autistes, ils ont du mal à comprendre quand on s'adresse à eux.

Puis hurlement avec main attaquée, cognage de tête sur les murs et entrée en scène du maire. Le raffut augmentant, les gens s'agglutinèrent à la porte de l'administratrice en chef.

- Qu'est-ce que c'est que ces cris ?

Là, il baissa les yeux et découvrit Louise. Mauvaise idée dès le départ. « Ma petite faut être gentille sinon le père... » Cristina finit la phrase dans sa tête en souriant. « Que fait cette enfant derrière le comptoir ? » S'ensuivit une longue explication sur les papiers où y a pas écrit autisme, plus une précision de Cristina. « Je ne quitterai pas le bureau sans mon formulaire pour l'allocation ! J'y ai droit c'est ma tante qui l'a dit ! » C'est étonnant ce que les enfants peuvent avoir un effet de persuasion et une façon de générer de l'efficacité. « Y a qu'à rajouter une ligne et marquer autisme, un coup de tampon et je me fais fort de vous obtenir

l'allocation handicap à laquelle vous avez droit. » Avec la quantité de témoins, il ne fallut pas même une semaine pour que l'affaire soit réglée. Morizo n'en crut pas ses yeux lorsqu'il vit arriver le courrier de l'administration. Depuis, Louise, voyageait gratis.

La plupart des gens savait la renommée de Louise dans la région et cédait très vite la place. Il y avait toujours un ou une récalcitrante. Ce jour-là ce fut un monsieur très distingué avec son chapeau feutre et un joli attaché-case. « Je suis désolé mais les enfants peuvent rester... » il n'eut pas le temps de finir sa phrase que le chauffeur du bus ainsi que les personnes présentes précisèrent en faisant les gros yeux « Elle est autiste ! »

- Mais...

- Y a pas de mais, ou vous cédez votre place ou bien vous descendez et tout ticket composté n'est pas remboursé, expliqua le chauffeur du bus, un rien exaspéré.

Le bonhomme était sur le point d'en rajouter une couche.

- Puisqu'on vous dit, allez debout, va ma petite, intervint une vieille dame qui trouvait le temps long et qui n'avait pas envie de négocier pendant des heures. Elle attrapa le bonhomme par le bras et l'invita, fort courtoisement, mais fermement à déguerpir. Il céda à contrecœur mais il sentit qu'il était difficile de lutter quand la question faisait l'unanimité.

Arrivés au centre-ville, Marco passa par la boulangerie pour acheter une sucette qui pique que Louise ne déballa pas. Elle aimait juste la tenir en la secouant de gauche à droite.

Le local se trouvait dans la maison des jeunes en sous-sol. Il y avait plusieurs studios pour les différents groupes de rock persuadés qu'on n'attendait qu'eux pour renouveler le monde musical. Il y avait les Psychétopec, du rock progressif qui avait un certain succès dans la région. Une clique qui faisait dans la reprise avec Petit Pierre qui avait donné son nom au groupe. Enfin des punks massacraient leurs instruments pour sortir un son sordide qui enjouait des aficionados du genre. Mais en ce début d'après-midi, il n'y avait personne à part les potes de Yann qui squattaient sur un vieux canapé en écoutant du new age. Tous avaient la clope au bec. Lorsque Marco ouvrit la porte, il eut un moment d'hésitation en découvrant le spectacle pitoyable de ces copains affalés.

- Vous fumez de l'herbe ?

- Non, Philgood a oublié de faire les courses.

Chacun d'entre eux avait un surnom excepté Yann qu'on appelait Yann. Philgood était un grand dégingandé habillé de son éternelle veste noire.

- Alors c'est elle ta frangine, amène-là un peu qu'on voit ça de près.

Louise s'avança de quelques pas quand son frère la poussa légèrement dans le dos.

- Elle est pas bien gaulée la meuf, l'a pas de nichons ! dit Greg gros nase.

- Si tu voulais Naomi Campbell fallait lui envoyer une invitation, coupa Yann. Dis-y de venir s'asseoir. Pousse-toi !

Marco installa délicatement sa sœur sur le canapé à la place de Greg. Yann commença à l'entreprendre.

- Elle peut pas poser son truc, c'est soûlant.

- Non, parce qu'elle va péter un câble.

- Elle est timbrée ta frangine ? demanda Greg appuyé contre le mur.

- Elle est autiste, elle a ses trucs à elle, si tu l'empêches elle hurle et t'es obligé de foutre le camp.

Yann dégrafa sa robe. « C'est vrai qu'elle est plate comme une limande. Elle a des poils ?

- Je sais pas, je prends pas mon bain avec elle.

Après la robe, il écarta la culotte de Louise pour y fourrer ses mains. Les autres n'en perdaient pas une miette. On entendit du bruit dans le couloir.

- Bloque la porte, intima Yann à Greg.

Il n'en eut pas le temps, la porte s'ouvrit à la volée et il la prit dans la figure.

- Alors c'était vrai ces conneries, t'es le dernier des enculés, dit calmement le plus grand des Yakov.

- T'es qui toi ? commença Philgood avec dans l'idée de lui régler son compte.

Yakov le saisit par le col de son pull et le rejeta en arrière. Il vint percuter le mur fortement et au lieu de se rebiffer il prit le temps de réfléchir. Philgood observa Yann histoire de confirmer son option. Il était toujours dans le canapé. Il n'avait pas bronché. Philgood remit à plus tard toute décision intempestive.

- Enlève tes sales pattes de mon amie.

Yann retira ses mains qu'il leva bien haut en signe d'acceptation.

- Marco ne m'avait pas dit que t'étais avec elle.

- Bah maintenant tu le sais, dit-il tout en rhabillant Louise qui continuait, imperturbable à jouer avec sa boule lumineuse en porte-clef. Il lui remonta sa culotte et la prit par la main et ils quittèrent le local. Yann fit mine de se relever.

- Toi, tu bouges pas de ton canapé sinon je t'allonge une mandale ! Et toi tu rappliques ou bien t'attends le déluge, ajouta-t-il en direction de Marco.

Pour une fois, Louise obtempéra tout en continuant à donner la main à Yakov, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Marco trop occupé à analyser la situation ne le remarqua pas. Il suivait le mouvement, hésitant sur la conduite à adopter. Expliquer à son ancien camarade qu'il regrettait, qu'il n'avait pas voulu en arriver là, que s'il avait su que ça allait se dérouler de cette façon, il ne serait pas venu. Mais les paroles tournaient uniquement dans sa tête. Enfin il osa un « Ecoute Yakov... ». La claque qu'il reçut interrompit le cours de sa pensée. Il fut saisi par l'impact. Non pas tant la violence, car il avait déjà pris des avoinées par son père ou sa mère, il s'était même battu dans la cour avec de plus grands. Ce qui le désarçonnait, venait de la gifle, il se sentait humilié, pas même considéré d'égal à égal. Venant de Yakov, un coup de poing eut été plus respectueux. Il comprit seulement à cet instant qu'il avait déconné gravement. Même Louise avait eu une réaction sidérante, elle avait regardé son frère, peut-être pour la première fois. Un vrai regard, ainsi il avait découvert le bleu de ses yeux et la densité que pouvait mettre sa sœur dans son ressenti quand elle le voulait. Elle n'avait toujours pas lâché la main de Yakov, comme s'il y avait dans ce maintien une façon de la retenir sans qu'elle sombre dans le néant, disparaissant à jamais du monde des autres. Par un transfert unique en son genre, Yakov était devenu le grand frère de cette gamine qui ne cherchait qu'un point d'ancrage pour comprendre l'univers dans lequel on l'avait jetée à la naissance.

- Comment t'as su, finit par dire Marco qui ne pouvait plus supporter ce silence pesant.

Yakov marcha encore un moment avant de répondre. Marco crut même que plus jamais son pote avec lequel il avait fait les quatre cents coups, ne lui reparlerait.

- Tu croyais quoi, que Yann ou ses connards de copains n'allaient pas se vanter de leurs exploits. Laurent, le grand crétin qu'est avec moi en Section Enfants Sauvages, a raconté ça à l'intercours.

- Dis pas ça, c'est nul !

- Tu veux que je dise quoi ? Section d'Education Spécialisée, ça pue encore plus !

Laurent savait pour le local ?

- Non, mais faut pas être grand manitou pour deviner. Mais putain qu'est-ce qui t'es passé par la tête ! ajouta Yakov tout en levant la main, comme s'il allait l'avoiner à nouveau.

Marco tendit le bras pour se protéger comme il aurait fait si ç'avait été son propre père.

- Ducon, si j'avais voulu t'en remettre une, t'aurais pas eu le temps de lever le bras ! Alors explique !

- Je sais pas... je voulais que...

- Arrête t'es encore plus minable que ce que je croyais !

- Tu vas le dire à mon pater ?

- Non, je vais juste en parler à Corinne, histoire de voir si elle te regarde toujours de la même façon !

- Elle s'en fout de moi... Tu vas vraiment lui raconter ?

- Je croyais que tu t'en foutais... Crétin, ça va rester entre nous deux. Histoire de te mettre un peu de plomb dans la cervelle, tu vas m'écrire une jolie lettre où tu vas tout raconter, et si un jour tu refais un plan du genre maquereauter ta frangine, je refile la lettre à tous ceux que je connais et ensuite je te fourre les couilles dans la gueule !

Ils marchèrent un moment sans vraiment savoir où ils allaient. Ils finirent par s'asseoir sur le muret du petit pont qui franchissait la Jonquière, un ruisseau qui serpentait à travers la campagne.

- T'as remarqué ?

- Quoi ? Que t'étais un sacré connard !

- Arrête, je te jure que ça m'a servi de leçon... et puis Yann et ses asticots, j'en ai plus rien à battre. Non, je parle de Louise, on dirait qu'elle t'a à la bonne.

Marco eut juste le temps de se reculer pour éviter la nouvelle baffé. Heureusement qu'entre eux deux il y avait Louise, ainsi Yakov eut du mal à ajuster son mouvement.

- Arrête, je parle pas de sortir avec, je dis juste qu'elle a même pas gueulé et qu'elle te donne la main. Elle a rudement confiance en toi !

Vers 17 heures, Marco était dans sa chambre, pour une fois à faire ses devoirs de lui-même. Louise n'était pas venue s'installer sur le tapis, il n'osa pas l'imputer à ce qui s'était passé dans le local.

Il en avait fini avec le français, une rédaction : développer votre point de vue sur la peine de mort. Il aimait bien ce sujet, il avait même dû se limiter. La prof lui avait dit la dernière fois de faire plus court. Il avait bossé comme un malade avec les bouquins de la bibliothèque tout ça pour un 7 sur 20 minable. La prof lui plaisait et ses cours étaient « trop top » comme il disait, mais là, il était fâché. Il avait bâclé son devoir en trois pages à peine. Elle voulait court, elle allait être servie. Il rangea son travail dans sa musette US. Il passa discrètement le nez à la porte, sa sœur n'était pas dans sa chambre. Inquiet, il descendit pour interroger sa mère. Elle était dans l'entrée avec Garaffa, l'entrepreneur italien qui possédait déjà deux scieries dont une ultra moderne à ce qu'on disait.

- Morizo n'est pas encore rentré. Va jouer dans la chambre de ton frère ma puce. Marco ! occupe-toi de ta sœur.

Lui préféra rester planqué dans les escaliers, de toute façon Louise avait sa boule lumière, elle était absorbée par les reflets multicolores.

- L'usine de Morizo est moribonde, il n'en a plus pour longtemps. Aux prochaines enchères, il ne fera pas le poids, puis à cause de pénalités pour retard, plus personne ne veut travailler avec lui. Si vous arrivez à le convaincre de vendre, je vous embauche comme secrétaire de direction.

- Je n'ai pas la qualification et puis vous devez voir avec Morizo.

Garaffa s'approcha de Cristina. Marco qui observait la scène n'aimait pas voir ce bonhomme parler ainsi à sa mère. Il y avait entre eux une façon de se comporter qu'il trouvait désagréable. Garaffa passa sa main dans le dos de Cristina et l'approcha tout contre lui.

- Y aura même plus qu'une place de secrétaire, tu deviendras la patronne, c'est toi qui te chargeras de gérer le personnel. J'ai besoin d'une femme comme toi.

Il avança sa bouche vers les lèvres de Cristina.

- Elle est où Louise ? Je la cherche partout, hurle Marco.

Cristina s'échappa des bras de Garaffa, elle était toute rouge, elle se rapprocha de Louise.

- Ta sœur est avec moi, je t'ai appelé, mais tu n'es pas venu alors...

- Bon, je vous laisse, mais pensez à ma proposition. On n'est pas aux pièces.

Il quitta la maison, laissant Cristina avec ses enfants.

- T'écoutais ? Les gens bien élevés n'écoutent pas les grandes personnes en secret.

- J'écoutais pas, je cherchais Louise, Louise tu viens dans ma chambre ?

Louise vint se coller tout près de Marco, bien content de découvrir que sa sœur continuait à faire comme avant.

- Alors t'as rien entendu ? demanda Cristina tout en reprenant contenance.

- Non... Y rentre quand papa ?

- Faudra pas l'attendre pour manger, ils sont en retard pour la commande de la ferme du Baud.

Marco passa un moment en compagnie de sa sœur. En compagnie, c'était vite dit, elle avait fait plusieurs fois le tour de la pièce en commençant par la droite. Elle avait suivi le bord du meuble, vérifié la présence du moulin puis celle de la boîte à bidules. Louise n'avait plus bougé pendant quelques minutes, comme si elle cherchait à trouver un passage pour contourner le bureau de son frère. Elle emprunta la latte disjointe du parquet comme s'il s'agissait d'un pont suspendu dans le vide, puis longea le bord du lit en tripotant ses doigts tout en grimaçant. Les angoisses reprenaient le dessus. Marco se leva, frotta ses mains l'une contre l'autre pour qu'elles soient très chaudes et plaça l'une d'elle dans le dos de la fillette, puis l'autre sur son ventre. Alors le tour suivant reprenait et les rituels avec. En général, elle se contentait d'un ou deux tours de plus, mais cette fois, elle fut plus longue à apaiser. Marco n'eut pas besoin d'aller chercher l'explication bien loin. Il repensa à son ami Yakov, à la claque qu'il avait reçue et au regard perdu de sa sœur pendant que Yann dégrafait la petite robe rose de Louise. Et il eut honte, une honte qui lui provoqua un haut-le-cœur, une honte qui allait prendre possession de son âme pour encore un bon moment.

Après le repas, ils montèrent à l'étage. Lorsqu'ils eurent fini l'entassement des bûchettes, sans que la tour ainsi construite ne s'écroule, condition essentielle pour ne pas avoir droit aux cris stridents, il accompagna sa sœur dans sa chambre. Elle se coucha toute habillée, il était impossible de la faire se dévêtir pour la nuit depuis toujours. Il remonta les draps jusqu'à son menton, emprisonnant ses bras bien serrés par le drap bordé à fond. Il lui laissa la petite lampe allumée, qui le resterait toute la nuit. Louise allait fixer le plafond pendant plusieurs heures, sans bouger, sans cligner des yeux, puis elle s'endormirait enfin.

En regagnant sa chambre, Marco entendit son père rentrer. Sa mère pour s'occuper, écoutait la radio en l'attendant. Marco descendit à mi-hauteur et s'installa dans les escaliers.

- Te voilà enfin, j'ai préparé du salé aux lentilles.

- Sers-moi d'abord un jaune.

Contrairement à ses collègues, ce qu'il appelait un jaune n'était pas un pastis, mais un vin du Jura, doux et sucré. Cristina se rendit dans la cuisine, la bouteille familiale se trouvait dans le placard sous l'évier, à côté de la bonbonne de gaz. Elle attrapa deux verres dans celui du haut, emporta le morceau de Comté et un quignon de pain.

- Merci, j'en ai bien besoin.

Morizo resta un moment silencieux, dégustant son verre de vin. Il se trancha une large part de Comté et fit de même avec le pain. Cristina le regarda en souriant. Elle lui passa la main dans le dos et remonta pour finir dans le cou. Pour cet instant, Morizo aurait donné tout ce qu'il avait.

- On ne s'en sort plus à la scierie. Les machines ont vécu, les pièces cassent les unes après les autres ou bien elles se dérèglent et on perd trop de bois.

- Tu vas devoir vendre n'est-ce pas ?

Morizo ne répondit pas, mais ses yeux se mouillèrent. La scierie que son père avait lui-même rachetée à son patron et qu'il avait su rentabiliser. Des investissements judicieux et une connaissance de la vente sur pied, qui laissait ses concurrents admiratifs, étaient son seul secret. Lui avait échoué. Quand son père lui avait confié les clefs de l'entreprise, il lui avait fait jurer de garder ce joyau au sein de la famille. De la transmettre à ses enfants.

- Je sais que tu écoutes, assis dans les escaliers, descends avec nous.

Marco obéit et vint se placer en face de son père.

- Tu es en âge de comprendre maintenant. Tu as entendu ce que j'ai dit à ta mère ?

Marco ne put répondre, les mots restaient coincés dans sa gorge. Son père pensa qu'il lui en voulait et ne pouvait accepter cet état de fait. Il tenta de le rassurer en expliquant qu'il pouvait trouver une place bien payée comme bûcheron conducteur d'engin. Que sa famille ne manquerait de rien. Mais Marco se renfrogna. Il n'en voulait pas à son père, car pour cela il aurait fallu qu'il se renie lui-même, aussi il reporta toute sa colère sur sa mère.

- Embrasse ta mère avant d'aller te coucher, nous reparlerons de tout ça le moment venu.

Marco s'enfuit dans sa chambre en jetant un regard mauvais à sa mère, elle venait de le priver de sa scierie. Car elle était autant à lui qu'à son père, il y régnait en maître, il était le fils du patron, il était un personnage important. On venait de le priver de tout ça d'un coup. Sa mère en personne l'avait trahi. Morizo voulut le rappeler, mais Cristina l'en dissuada. Elle avait compris que son fils reportait toute sa colère sur elle, elle l'accepta comme la condition de la paix entre le père et le fils. Et comme prix à payer pour qu'il entre dans le monde des hommes.

L'année avait filé vite, les vacances de printemps se profilaient déjà. Marco perdu en lui-même ne savait plus quelle posture adopter. Sa seule ligne de conduite était d'éviter Yann et ses copains tout en ménageant la susceptibilité de chacun. Tout cela exaspérait le grand Yakov et donc le petit Yakov qui calquait toujours son attitude sur celle de son frère. La conséquence de ce bouleversement le conduisit tout naturellement vers Corinne avec qui il passait la plupart de son temps. Tous, autour de Marco, les pensaient ensemble sauf lui et peut-être Corinne elle-même. De plus, elle s'était prise d'affection pour Louise. Dès qu'elle pouvait, elle accompagnait Marco quand il allait récupérer sa sœur à l'école. Elle avait réussi ce tour de force incroyable de lui faire donner la main, tout d'abord à son frère, puis à elle-même. Un homme de passage les aurait crus frère et sœur tellement cela semblait naturel. Il aurait fallu qu'il soit un peu plus attentif pour comprendre que les bras de Louise étaient raides comme des morceaux de bois. Elle avait l'allure d'un pantin qu'on aurait sorti de son théâtre. C'est ainsi qu'un soir ils arrivèrent tous les trois à la maison, Louise n'ayant pas lâché la main de Corinne. Pour la première fois, il amenait une fille chez lui. Sa mère était occupée à lessiver la cuisine, lorsqu'elle aperçut Corinne elle faillit lâcher son seau.

- Que fais-tu là ? s'inquiéta-t-elle. Elle pensait qu'il s'agissait d'un nouveau souci avec le collègue et qu'il était accompagné par la déléguée. Il y a un problème avec Marco, il a encore fait des siennes pendant les cours ?

- Non madame, et puis je ne suis plus dans sa classe. Je suis venue pour...

- M'aider sur un devoir de français, coupa Marco.

Corinne souscrit à ce mensonge avec cette connivence d'autant plus forte, qu'elle la plaçait tout en haut dans le cœur de Marco. Ce dont elle se doutait, mais dont elle n'avait encore jamais eu confirmation.

- Vous voulez goûter ?

- Maman, on n'a plus cinq ans !

- Il reste un bout de quatre-quarts.

- Je veux bien, intervint Corinne qui savait l'importance que les gâteaux avaient dans le cœur des mamans.

- Louise aussi, ajouta Louise.

Tous restèrent incrédules. Les mots étaient-ils bien sortis de sa bouche ? Ils n'osaient y croire, encore moins Cristina qui s'était faite à l'idée que sa fille ne prononcerait jamais un seul mot. Ce fut Marco qui rompit le silence en premier. « Elle a parlé ! »

- Tu es un ange Corinne, merci, dit la mère de Louise en larmes.

- Je n'y suis pour rien s'excusa Corinne qui ne comprenait pas le rapport entre sa présence et la naissance de ces paroles venues du fin fond du néant.

Ils goûtèrent donc, chacun à un bout de la table. Corinne trouva cela amusant, elle découvrait la vie intime de Marco, elle aima d'emblée sa mère qu'elle trouvait jolie, agréable et gentille. Ce qu'elle ne pouvait deviner puisque Marco ne parlait de ses parents que pour évoquer les moments désagréables. Une fois qu'ils eurent terminé, Corinne insista pour débarrasser, ce qui obligea Marco à faire de même. « Il faudra que tu viennes plus souvent. » ironisa Cristina, ironie qui échappa totalement à Marco mais pas à sa camarade de collège.

Ils allèrent directement dans la chambre de Marco, Louise voulut les suivre, Cristina tenta de l'occuper ailleurs, mais Corinne la prit par la main tout en expliquant que ça ne les gênerait aucunement pour faire les devoirs. Tout en prononçant cette phrase elle fixa intensément Marco lequel devint rouge comme une écrevisse, ce que ne manquèrent pas de remarquer et sa mère et Corinne.

- Je ne savais pas qu'on allait travailler le français, j'aurais peut-être dû apporter mon cahier et de quoi écrire, dit-elle en s'asseyant sur le lit.

- C'était pour dire que, enfin pour rassurer ma mère, elle avait peur que le collègue m'ait encore viré, bafouilla Marco.

- Tu connais Mathilde ?

- Oui évidemment, c'est ta copine.

- Tu la trouves comment ?

- Je ne sais pas...

- Elle est jolie n'est-ce pas ?

- Oui, je pense.

Marco était très mauvais au jeu des devinettes et encore plus quand il s'agissait de propos équivoques. Corinne s'allongea sur le lit pour attraper une BD appartenant à Marco. Lui de son côté fut hypnotisé par les jolies jambes fuselées de son amie. Il avait un mal fou à

contrôler ses émotions et il craignait que la bosse que faisait son jean ne le trahisse. Il croisa la jambe pour masquer son embarras.

- Ah tu lis des Comics. C'est intéressant ? Moi je n'ai jamais pu m'y mettre.

Elle se coucha en arrière pour replacer le livre découvrant le dessous de sa jupe. Marco était très mal à l'aise avec le désir qui naissait en lui. Il avait déjà parcouru des images érotiques et même pornographiques lorsque Yann apportait des revues. Mais la sensation était différente. Il voulait quelque chose et ne savait pas vraiment quoi. Puis il réalisa que le corps de son amie était magnifique, le galbe de sa poitrine l'attirait. Il voulait tout regarder et ne pas en perdre une miette. Ensuite vinrent les sensations olfactives. Elle portait sur elle un léger parfum aux senteurs florales que relevait un trait d'épice. « Tu me montres un de tes livres préférés. » Il voulait l'épater, être parfait, que rien n'entache ce moment féerique. Il opta pour un Jules Verne, *Robur le conquérant*. « Viens t'allonger près de moi et raconte-moi de quoi ça parle. » Heureusement, il l'avait lu. Il avait hésité avec *Germinal* de Zola, celui-là, par contre, il ne l'avait pas lu. Louise vint se glisser entre eux deux, il la maudit. Puis il se rappela ce qu'il lui avait fait subir alors il lui fit une place pendant que Corinne s'écartait.

- C'est un livre qu'a lu mon père. Il traînait sur une étagère dans le réduit.

Et il se mit à lui expliquer comment Robur avait réussi à mettre au point une sorte d'hélicoptère improbable qui fonctionnait avec une multitude d'hélices. Corinne était heureuse, Louise écoutait sagement, pour une fois sans son porte-clef lumière, ce dont Marco ne s'était pas rendu compte. Corinne n'attendait qu'une chose, mais celle-ci ne se produisit pas. Marco ne faisait qu'y penser, mais n'osait pas. Quant à Corinne, elle ne voulait pas avoir à quémander ce qui aurait froissé son ego de jolie fille. L'après-midi se termina brutalement, Corinne ne voulut pas être raccompagnée, Marco n'insista pas. Lorsqu'il retourna dans la maison, sa mère et Louise l'attendaient côte à côte. Il ne manquait plus que les mains sur les hanches pour affiner le tableau. Cristina lui fit les gros yeux quand elle réalisa qu'il avait laissé Corinne rentrer seule. Ce fut à cet instant qu'il comprit qu'il avait raté une occasion de montrer à son amie qu'il tenait à elle. Il attrapa son manteau et l'enfila en courant. Pour une fois, le bus était à l'heure et comble de malchance, Corinne préféra rentrer en car plutôt que de faire le chemin à pied ce qui était son habitude. Marco revint en se maudissant, il s'enferma dans sa chambre, il attrapa *Robur le Conquérant* mais le jeta très vite sur le sol. Il frappa dans le mur, tapa des pieds et fit un tel raffut que sa mère monta pour prendre des nouvelles. Il ouvrit la porte pour découvrir sa mère et sa sœur.

- Qu'est-ce que tu fais, t'as perdu la tête ?

- Rien, je m'entraîne pour me muscler, on a boxe française en EPS, mentit Marco.

- Et bien la prochaine fois, va donc t'entraîner dehors pour passer ta colère.

Marco eut un moment d'hésitation sur le sens réel de cette réponse. En tous les cas, cela eut pour effet de le calmer. Il se jeta sur le lit et pensa à la manière dont il allait rattraper le coup le lendemain.

Lorsqu'il arriva dans la cour, Corinne était avec Mathilde et il ne se sentit pas d'attaque pour aborder l'après-midi d'hier. Surtout que les deux filles ignorèrent son timide bonjour. Il se rangea et passa la matinée à réfléchir à la conduite qu'il allait tenir au prochain intercours. Il se prit un zéro pour ne pas avoir su répondre à une question portant sur les degrés de liberté du critérium porte-mines. Translation et rotation dans l'axe des x . Le prof de techno était particulièrement vexé d'avoir été ignoré par l'élève sur lequel il comptait le plus. Marco était un des rares que la techno passionnait et tous ses camarades en furent baba de le voir échouer si lamentablement. Cela eut pour effet de redonner du tonus à la classe, sentant qu'il fallait faire preuve de solidarité face à la cata.

Quand tous quittèrent la classe pour l'intercours, un des élèves s'approcha de Marco. « Putain, il a été raide Magniant ! ». A quoi Marco répondit en haussant les épaules. La vérité, c'est qu'il s'en fichait, seule comptait, Corinne. Il fila du côté de la perme, le lieu de discussion des filles. Il ne trouva que Mathilde. « Elle est où ta copine ? »

- Au C.D.I., elle recherche un bouquin que tu lui as conseillé. Je croyais que tu ne savais pas lire !

- T'es conne !

- Ça va, si on peut même plus plaisanter. En tous les cas tu l'as intéressée avec ton Jules Verne. Moi, j'aime pas.

- Tu as lu quoi ?

- Vingt-mille lieues sous les mers, c'est trop chiant !

- Tu n'as pas choisi le plus facile !

- Tu l'as lu ?

Marco opina de la tête.

- Alors là, tu m'épates. Dis-moi par quoi faut commencer ?

Marco allait lui proposer Robur, mais il se ravisa, ce livre était ce qui le reliait à Corinne, il ne pouvait pas offrir le même cadeau à Mathilde.

- L'Île Mystérieuse, c'est en deux volumes, mais c'est une super histoire.

- Tu as lu tout Jules Verne ou quoi ?

- J'en ai lu pas mal, puis ça m'a passé.

- Qu'est-ce tu lui veux à Corinne pour courir après elle ?

- Je cours pas après.

- Arrête, j'ai vu ton petit manège. Tu nous as fait coucou ce matin, ensuite t'arrives ici direct en quittant le cours. T'es amoureux ou quoi ?

- Ça va pas la tête, qu'est-ce que tu racontes ! plaisanta Marco en quittant Mathilde.

Et pour prouver ses dires, il se dirigea vers les frères Yakov assis sur leur banc avec leurs aficionados habituels.

- Tiens, un revenant, bah assis-toi là, on cause d'organiser une soirée dans l'entrepôt du père de Didier. Ses parents sont partis pour la semaine. Faut venir accompagné, t'as qu'à demander à Corinne.

- Qu'est-ce que vous avez tous avec cette nana ?

- Bah, sinon demande à Mathilde elle est seule ce week-end.

Pour la première fois Marco envisagea la possibilité que Mathilde pouvait être un bon parti. Il l'observa au fond de la cour. Ce qui l'avait rebuté venait de sa coiffure en boucles. Il trouvait que ça lui donnait un air de caniche. En étant un peu plus attentif, il constata qu'elle n'était pas si mal. *Mettable*, comme disait Yakov, expression que lui avait en horreur.

La suite de la journée, Marco la passa à envisager comment il allait proposer à... mais là s'arrêtait sa pensée. Corinne, ou bien Mathilde. Corinne, il la connaissait trop bien pour savoir ce qu'elle ressentait pour lui : de l'amitié, c'est tout. L'évidence, il n'y avait que lui pour ne pas la voir. Il tombait dans le piège des jeux de l'amour, Corinne le testait en le provoquant et lui, fonçait dans le panneau.

La fin de semaine arriva vite. Marco devait se décider et son esprit était envahi par cette unique pensée. Il avait failli se ramasser un zéro en maths pour inattention. A la maison, il se faisait rappeler à l'ordre par ses parents continuellement. « T'es dans la lune Marco ou quoi ! La table ne va pas se mettre toute seule en la regardant ! » Seule sa sœur ne semblait pas

concernée par cet éloignement apparent. Pour elle, le corps de son frère occupait l'espace et ça lui suffisait. Elle vaquait à ses affaires du moment. Elle avait repris son occupation avec les grenouilles. Mais cette fois, elle faisait un élevage raisonné en focalisant son attention sur un seul têtard. Et contre toute attente, elle réussissait à en faire une grenouille sans qu'il ne crève, donc sans obliger la famille, aux cent coups, à courir jusqu'à l'étang pour trouver des remplaçants.

Le jeudi soir, juste après le souper, Marco trouva Louise dans sa chambre. Elle parlait avec la grenouille qui semblait l'écouter attentivement. Elle parlait était quelque peu exagéré, car les mots qui sortaient de sa bouche n'avait ni queue ni tête. Mais cela avait étonné Marco au point de le sortir de ses rêveries remplies de filles. Il était descendu à la cuisine pour informer ses parents. « Si tu avais été un peu plus attentif mon garçon, au lieu d'être ailleurs, tu aurais pu voir que cela dure depuis un moment ! » Son père n'avait même pas bougé de son fauteuil. Marco fut très triste, pour la première fois, ce n'était pas lui qui annonçait les progrès de sa sœur ou bien ses nouvelles activités.

C'est le vendredi qu'il se décida à inviter Mathilde. Les deux filles étaient assises sur les marches du forum. Un forum qui avait été pensé par un quelconque architecte avec une fonction universelle remontant au temps des Grecs. La réalité était tout autre, car celui-là était en plein courant d'air et ne servait à rien d'autre que l'interminable appel de rentrée. Il se pointa les mains dans les poches. Une fois arrivé, les deux filles le dévisagèrent, elles se marrèrent avec une complicité qui désarçonna Marco. Pourtant il réussit à prendre sur lui et à ouvrir la bouche pour dire.... rien du tout.

- Alors comme ça tu invites Corinne, dit Mathilde en le fixant dans les yeux.

- Mieux, il nous invite toutes les deux. On dit dix-sept heures devant le bahut, proposa Corinne.

- On dit ça, bon j'y vais, j'ai du boulot.

- Moi aussi et le car ne va pas tarder.

Marco regarda les deux filles s'en aller, ne comprenant rien à ce qui venait de se passer.

- Bah mon salaud, tu t'emmerdes pas, tu dragues les deux en même temps, pouffa Yakov en tapant sur l'épaule de Marco.

Marco aurait voulu répondre quelque chose, mais les deux frères avaient déjà filé. Les ateliers reprenaient et ils étaient à la bourre.

La soirée s'était terminée sur un morceau cool d'Aerosmith, Marco était resté sur sa chaise. Pourtant ça avait bien commencé, tout le monde dansait sur le dernier tube Cant't Stop ! s'agitant en tous sens, sautant sur place à la façon Rolling Stones. Marco avait réussi à se lâcher après deux whisky-coca. Les deux filles tournaient autour de lui. Mais vers les dix-neuf heures trente, la douche froide. « Bon, nous on rentre ! » « Je raccompagne Mathilde ! » La musique était trop forte, Marco avait tout compris de travers. Et puis il y avait aussi trois whisky-coca en plus pour se donner du courage. « Moi, je reste ! » Il avait cru entendre qu'elles allaient faire un tour. « Dis, tu n'as pas vu Corinne et Mathilde ? » « Elles sont rentrées chez elle... » avait répondu un type du collège qu'il connaissait vaguement. Il avait tenté de continuer à danser pour faire comme si tout allait bien, deux whisky-coca plus tard, il était dans la rue à se vider. Un mauvais moment à passer, mais de suite il avait retrouvé ses esprits. Juste quand les frères Yakov quittaient le hangar.

- Bah mon vieux t'en tiens une bonne !

- Non, maintenant ça va mieux, je vais prendre le car et...

- T'as vu l'heure, avait répondu le petit Yakov !

Non, Marco n'avait pas vu l'heure, il regarda sa montre, il pensa dans un premier temps qu'elle était arrêtée.

- Il est bien deux heures du mat l'ami, alors les cars, c'est pas la peine !

Il était en panique, qu'allait dire ses parents qui devaient s'inquiéter. Il eut soudain un espoir.

- Comment vous rentrez les gars ?

- Bah à pied, sauf si on trouve une mob.

La solution s'annonçait sous de mauvais auspice. A pied, il fallait près d'une heure et demie pour regagner la scierie et encore, à condition de forcer le pas. Marco s'énerma, tapa du pied, ragea sous le regard amusé des frères Yakov qui eux n'en avaient rien à faire d'arriver à n'importe quelle heure. Leur dernière tannée remontait à six mois. Le père les attendait avec la trique sous le porche de la ferme. Il ne frappa qu'une fois. Le grand Yakov attrapa la trique au vol et la cassa en deux. Le plus jeune saisit son père par le col et le secoua en tous sens. Enfin, ils lui expliquèrent que les branlées c'était terminé, y compris sur leur mère sinon la prochaine ils s'en occuperaient personnellement, et pas à coups de trique. Le père grogna comme un animal acculé, leva le poing en l'air et disparut au bistrot retrouver ses copains de beuverie.

Puis Marco se décida à marcher, les mains dans les poches, mécontent de lui et regrettant déjà cette soirée qu'il jugeait merdique.

- Parle pour toi, nous on a une touche avec des gonzesses de la troisième B !

La discussion se continua pendant un bon moment jusqu'à ce qu'ils croisent un engin de chantier, il s'agissait d'une petite pelle mécanique. Ils s'acharnèrent dessus pour la démarrer, brisèrent le tableau électrique pour rien puisqu'il n'y avait tout simplement pas de batterie. Une habitude des ouvriers quand arrivait le week-end.

Ils reprirent la route, silencieusement cette fois. Le froid était vif, Marco n'était pas très habillé, il grelottait. L'un des Yakov lui fila son blouson. « T'en fais pas, il a jamais froid, il pourrait faire la route à poil ! » « Chiche ».

Les trois garçons se dessapèrent et quittèrent la ville en chantant que le Curé de Camaret avait les couilles qui pendent. Une vingtaine de minutes plus tard, ils se rhabillèrent. Ils venaient de repérer un 103. « Faut juste taper le Neiman ! »

- C'est quoi le Neiman ?

- C'est le truc qu'empêche de démarrer, un grand coup de guidon puis c'est bon...

- Putain, on fera un cours de mécanique plus tard, on va finir par se faire gauler. Y a un vioque qui vient d'allumer !

- Il avait besoin d'aller pisser, tu sais les vioques et leur vessie !

Marco regardait inquiet les frères se démener sur le 103. Un coup à droite puis un coup sec dans l'autre sens. Un claquement métallique se fit entendre, l'opération Neiman avait réussi. Le grand Yakov observait pendant que son frère pédalait à tout crin sur la béquille. La bécane pétarada un moment avant que le moteur ne prenne son rythme de croisière.

- On va jamais tenir à trois, s'inquiéta Marco.

- Tu penses bien que si, un coup on est monté à cinq, trois mecs et deux nanas entre chaque.

Marco se retrouva au milieu, il n'osait pas se tenir à son copain et se retrouvait les bras ballants. La mobylette eut un peu de mal à se lancer sur la route humide, brillante à cause de la pleine lune. Ils partirent un coup à droite, puis un coup à gauche.

- Putain tiens-toi à moi, on va se foutre par terre ! hurla Yakov à Marco qui n'arrivait pas à stabiliser son corps.

- T'as jamais fait de bécane ?

- Un peu que si, mentit Marco.

Ils foncèrent dans la longue descente en gueulant, grisés par la nuit et le bruit de la moto. Il leur fallut un peu de temps pour percevoir le son de la sirène. Les flics arrivaient sur eux.

- Merde on fait quoi ? demanda Marco.

- On s'arrête, tu pensais quoi, qu'on allait les semer comme dans les flics à Miami.

Ils stoppèrent tant bien que mal la mobylette qui avait du mal à ralentir à cause du poids et des freins mal réglés. La voiture de police vint se garer à leur hauteur et deux flics en descendirent.

- A trois sur une mobylette, c'est interdit. Montrez-nous vos papiers et l'assurance du véhicule.

Les trois gars firent semblant de chercher ce qu'ils n'avaient pas.

- Alors, cette assurance ?

- Elle n'est pas à nous la bécane, c'est un copain qui nous l'a prêtée pour rentrer, on a raté le dernier bus.

- Il s'appelle comment votre ami ?

- Malik.

- Malik comment ?

- On connaît que son prénom.

- Un type dont vous ne connaissez pas le nom, vous prête une mobylette.

- Le Neiman a été forcé, précisa la femme flic qui était à genoux pour observer la moto.

- Je vais vous dire moi ce qui s'est passé. A la sortie de la ville, vous avez trouvé cette mobylette et vous l'avez subtilisée. On a un vieux monsieur qui nous a alertés.

- Connard.

- Pardon !

- Je parlais du vioque. Putain c'est pas sympa, si y avait des transports de nuit comme à Paris, on se serait pas emmerdé à chourer une mobylette.

- Allez hop, au poste. On va clarifier tout ça.

- Soyez sympas, on va se prendre une branlée par le pater.

- Fallait y penser avant !

La nuit au poste avait été longue, uniquement dans la tête de Marco qui craignait la confrontation avec son père. On les avait installés sur une banquette crasseuse face à la cellule où roupillaient plus ou moins une prostituée, un jeune type bien habillé arrêté pour recel et un poivrot qui cuvait son mauvais vin. Un peu plus tard tout ce beau monde eut droit à un sandwich et un café en attendant leur transfert. Les trois mineurs eurent aussi leur en-cas, mais Marco avait l'estomac qui se serrait à chaque mouvement du côté de la porte d'entrée.

Vers quatre heures du matin, Marco fut sorti brutalement de sa rêverie. Il s'était assoupi sur l'épaule de Yakov. « Vos parents sont arrivés ! » Deux femmes attendaient de l'autre côté du comptoir, debout. Il y avait la mère de Marco et celle des frères Yakov. Sur l'instant, Marco fut soulagé, jusqu'à ce qu'il comprenne que ce n'était pas une très bonne nouvelle. Les deux femmes signèrent les papiers, les jeunes furent sévèrement sermonnés par le commissaire qui osait croire que sa parole pouvait éviter de futurs ennuis. Il regarda tristement du côté de la cellule, comme s'il savait déjà que la place de ces trois mauvais garnements leur était réservée.

Une fois en dehors du commissariat, Cristina se tourna vers son fils « Ton père ne voulait pas venir, il avait dans l'idée de te laisser mariner toute la nuit ! Tu me devras une nuit blanche et mes cheveux blancs. Allez grimpe ! » Il s'installa avec les deux autres à l'arrière, l'avant étant réservé aux mamans. Le grand Yakov lui fila un coup de coude accompagné d'un sourire complice. Marco le lui rendit, mais la vérité, c'était qu'il n'en menait pas large et les idées à la con des deux frangins n'étaient pas près de l'attirer à nouveau. Enfin, c'est là une promesse qu'il se fit sur le moment.

Ils déposèrent la mère des frères Yakov et sa progéniture qui n'avait qu'une idée en tête, se retrouver pour ricaner de leurs mésaventures. Arrivés à la maison, Marco vit son père qui attendait sur le pas de la porte. Il avait les bras croisés, un rictus crispait son visage, tout ça n'augurait rien de bon. Lorsque Marco passa à sa hauteur, l'homme leva le bras, mais il le rabaissa tout doucement. « Petit con, t'es qu'un petit con ! A quoi ça sert de lui acheter de bonnes chaussures à cet imbécile, on ferait mieux de lui offrir un panier d'oranges. Pour la prochaine fois. Monte te coucher ! »

Au passage il reçut un coup de pied au cul. La surprise eut plus d'effet que la douleur. Il grimpa les escaliers quatre à quatre, se jeta sur son lit et pleura toutes les larmes de son corps. Il avait déçu ce père qu'il respectait par-dessus tout. Un sentiment d'impuissance et de gâchis l'étreignait. Il pleura ainsi à chaudes larmes pendant un bon moment. Ce n'est qu'au moment de se lever pour éteindre la lampe du bureau qu'il découvrit Louise, au pied du lit, tenant dans sa main le bocal à grenouille. Il était vide. Louise avait son regard fixe qui semblait chercher dans le vide une réalité qui échappait à tout le monde. « Elle est où ta grenouille ? » Louise pointa du doigt la fenêtre, Marco pivota sur lui-même pour comprendre. Mais il ne comprit rien du tout. Lorsqu'il se retourna, sa sœur avait disparu et son bocal aussi. Sur le parquet, il restait seulement le petit batracien. Marco chercha sa sœur comme si elle pouvait être présente dans cette petite pièce. Il attrapa la grenouille, se rendit dans la chambre de sa sœur. Elle dormait les yeux ouverts, comme d'habitude. Il fit glisser la grenouille dans le bocal posé sur la table de nuit et il embrassa Louise sur le front avant de retourner se coucher.

Le lendemain matin, il était attablé devant son bol. On était samedi et il avait cours une semaine sur deux. Il avait donc tout son temps. Il repensait à ses mésaventures de la soirée.

- Comment va le délinquant ? dit son père sans même le regarder.

Il ne répondit pas car il ne savait quelle attitude adopter.

- Réponds à ton père !

- Ça va.

- Très bien, alors dépêche-toi parce qu'on part dans cinq minutes.

- J'ai pas cours.

- Raison de plus, tu me rejoins près du hangar.

Marco regarda en direction de sa mère, espérant qu'elle éclaircirait les paroles de son père. Mais elle se contenta de lever les yeux au ciel tout en haussant les épaules. Louise vint se placer tout près de son frère. Elle attendait son lait et sa banane. Nouveauté du moment, elle acceptait les fruits, au moins un.

- Tu veux ton lait et ton fruit ?

La mère de Marco persistait à poser la question espérant qu'un jour elle aurait une réponse. Louise fixa les poussières qui voltigeaient dans la lumière, ses yeux se mirent à bouger très rapidement de gauche à droite. Cristina se précipita dans le frigo, sortit la bouteille en verre, remplit le bol à moitié et éplucha la banane qu'elle coupa en huit tronçons égaux, pas un de plus.

- File, ton père t'attend !

Marco ne demanda pas son reste, et disparut en attrapant son manteau qui pendait à la patère de l'entrée. Lorsqu'il arriva au milieu de la cour pavée, il stoppa net. Le véhicule tout terrain attendait, dans le hayon arrière, une mobyette. Marco espéra un instant, mais très vite il reconnut la mob dérobée la veille. La porte passager était ouverte et son père attendait au volant. Il s'installa, baissa la tête tout en bouclant sa ceinture.

- Tu ne demandes pas ce qu'on va faire ?

Marco resta silencieux, il n'en avait pas la moindre idée.

- Tu vas la rendre à son propriétaire et puis tu vas t'excuser.

Marco ouvrit des yeux ronds comme des billes. Une telle possibilité ne lui serait jamais venue à l'esprit. Il y en avait une autre qu'il n'avait pas envisagée non plus : le coût des réparations. Une bonne partie de ses économies allait y passer.

Garaffa vint une semaine plus tard. Il était accompagné de son homme de loi. Il avait été obséquieux envers Cristina ce qui avait énervé Morizo au plus haut point. Ce dernier se sentait comme une bête acculée, acculée à vendre. Les dettes s'accumulaient, la banque ne le soutenait plus et comble de malchance, pépé était mort et son fils demandait des indemnités pour la vente d'une machine. Alors les choix s'étaient réduits comme peau de chagrin et il avait dû passer aux tractations avec son ennemi de toujours, Garaffa. Lorsque Marco avait appris la mauvaise nouvelle, il en avait voulu à son père, puis s'était rappelé l'attitude de sa mère. Il était monté dans sa chambre, s'était enfermé et avait pleuré longuement. Une tristesse infinie lui était tombée sur les épaules en pensant à ce pauvre homme qui s'était battu toute sa vie pour sa petite entreprise et qui avait été trahi par sa femme.

En descendant au matin, prendre son petit déjeuner Marco avait la mine renfrognée.

- Ça n'a pas l'air d'aller mon chéri, tu as fait d'affreux rêves ?

- Non. Mais si papa a vendu la scierie, c'est de ta faute !

Le père de Marco était passé à ce moment-là pour récupérer sa veste, il avait un travail à finir dans la scierie.

- Qu'est-ce qu'il raconte ?

- Je ne sais pas, mais laisse-le tranquille, tu sais la vente de notre entreprise le touche plus que je ne pensais.

Marco était parti boudier sur le canapé.

- Viens avec moi au lieu de raconter n'importe quoi. Si la scierie a tenu si longtemps, c'est grâce à ta maman. On n'aurait pas pu sans son argent, alors va embrasser ta mère. Je t'attends dehors, j'ai besoin d'aide.

Marco avait observé son père, quelque peu sidéré par la façon dont il s'était adressé à lui. Un peu comme lorsqu'il avait rapporté le 103 volé. Une parole d'homme à homme en quelque sorte. Avec des mots qui disaient : il faut que tu assumes tes actes. Marco avait embrassé sa mère, des larmes dans les yeux. Louise était venue se planquer derrière sa maman. Elle avait compris qu'il fallait se mettre du côté des femmes, que sa mère avait besoin d'un soutien et qu'elle était la seule à pouvoir le lui donner. A sa façon, en agitant ses doigts devant ses yeux, rituel qu'elle avait pourtant abandonné depuis longtemps.

Marco avait suivi son père. Ils étaient passés par l'atelier, Morizo avait pris une masse et un ciseau à bois plus un petit escabeau. Il avait suivi le chemin qui coupe par le jardin et s'était rendu à la scierie. Malek se trouvait sur place aussi.

- Qu'est-ce que tu fais ici ? questionna Morizo, tu as ta semaine.

- Je suis venu vider mon casier.

L'ancien harki originaire d'Algérie travaillait avec Morizo depuis le début, il avait même commencé du temps du père. Malek avait la voix tremblotante et bien du mal à cacher ses émotions.

- Excuse-moi, réussit-il à bredouiller, il se leva et fila dans le fond de la scierie.
- Il va devenir quoi, demanda Marco, maintenant qu'il ne travaillera plus avec nous ?
- Je lui ai trouvé un emploi à la Générale d'Outillage de pépé.
- Mais il est mort pépé ! s'étonna Marco comme si après lui plus rien n'existait.
- Tu oublies son fils, ce n'est pas un mauvais bougre, il est dur en affaire et un sou est un sou. Bon grimpe sur l'escabeau.
- Que va-t-on faire ?
- Je laisse pas la scierie avec l'emblème de notre famille. Tu vois les lettres gravées sur la poutre et le dessin qui va avec. Et bien on va l'effacer à coups de ciseau. Qu'est-ce que tu en penses ?

Marco ressentit une grande fierté que cette tâche lui incombât. Il se saisit des outils et y mit tout son cœur jusqu'à la disparition complète de la moindre trace.

- Tu es un brave, dit son père.
- Marco avait un grand sourire sur les lèvres, mais lorsqu'il se retourna pour faire face à son père, son sourire s'effaça en découvrant les yeux pleins de larmes de son papa. Il le voyait pleurer pour la première fois de sa vie et la seule fois.

Malek était revenu, Cristina et Louise complétaient le tableau. Malek déboucha une bouteille de vin jaune, un grand cru. Il ajouta un verre pour chacun, excepté Louise à qui il offrit un morceau de quatre quarts.

- J'avais gardé cette cuvée pour une grande occasion, je pensais pas que ce serait pour un enterrement.
- Tu es fou, intervint Cristina qui savait le coût d'une telle bouteille.
- J'ai pas dépensé un rond, je l'ai volé à un salaud qui a refusé de me payer pour un travail au black. Et il m'en reste une dizaine d'autres.
- Alors si c'est pour réparer un tort, remplis mon verre à ras bord dit Cristina tout en embrassant Malek sur la joue. L'ouvrier devint tout rouge.

Marco observait les adultes qui levaient leur verre, il en restait un sur l'établi.

- Mon ami, si ta mère et ton père le permettent, celui-ci est pour toi.

Cristina allait protester, mais Morizo lui prit la main, déposa un baiser sur ses lèvres. « Pour cette fois, il peut, il l'a bien mérité. »

Les affaires ne furent pas aussi simples à régler que ne le pensait Morizo. Il espérait trouver un travail de bûcheron conducteur d'engins, mais les propositions ne se précipitèrent pas. Au contraire, on débauchait à tour de bras. Il devenait plus économique d'acheter le bois prédécoupé ailleurs. Et puis surtout, commençaient à apparaître des machines redoutables qui débardaient et tronçonnaient en un tournemain. Morizo resta chez lui un moment. Désœuvré, il se tourna vers le bistrot. Plus le temps passait, plus il s'installait près du comptoir. Contrairement à beaucoup des hommes qui fréquentent les bars de longues heures, il ne se mit pas à boire outrancièrement. Mais il s'éloignait petit à petit de sa famille.

Cristina, voyant les factures s'accumuler, se décida à travailler pour Garaffa. Un soir que son mari rentrait un peu plus tôt que de coutume, elle se planta devant lui.

- Faut qu'on parle !

Marco s'occupait de Louise dans le salon, il lui tendait les bûchettes une à une afin qu'elle puisse faire ces alignements qui traversaient la pièce. Il ouvrit grand ses oreilles. Son père ôta sa casquette, s'installa sur une des chaises de la cuisine, baissa la tête et fixa la table.

- Je vais aller travailler.

Marco s'attendait à ce que son père hausse la voix et dise que lui vivant, ce n'était pas envisageable, que s'il avait une femme, c'était pour s'occuper des enfants. Le salaire c'était lui. Seulement pour cette argumentation sans faille, dans la tête de Morizo, il manquait une prémisse : le salaire. Aussi, il resta silencieux. Marco en fut atterré. Était-il possible que son père reste sans réagir ?

- Garaffa cherche une secrétaire et c'est bien payé. J'ai un BEP avec une partie des cours sur la comptabilité, il est temps que je m'en serve.

- T'as préparé ton affaire depuis longtemps, jeta Morizo plus par dépit que par méchanceté, mais il toucha juste.

Ce n'était pas la première fois que ce sujet faisait flamber le couple. Les enfants, le linge, le repas, Cristina en avait assez. Elle voulait s'émanciper comme elle disait. Ce mot avait le don d'énerver Morizo. La réponse fut cinglante.

- Si tu passais plus de temps à la maison au lieu d'écumer les cafés, tu trouverais un travail.

Morizo frappa sur la table un grand coup, envoyant valdinguer un verre qui éclata sur le sol. Louise poussa un cri strident que l'on croyait enfoui à tout jamais dans un passé oublié. Louise raviva immédiatement les souvenirs. Les bûchettes commençaient à voler à travers la pièce, elle s'attaqua la main jusqu'au sang. Marco tenta de la calmer, il reçut un coup de tête qui le projeta sur le sol. Cristina eut le réflexe salvateur d'attraper le livre sur les grenouilles, il traînait sur le rebord de la descente de cave. Elle avait même pensé s'en débarrasser tellement il avait vécu. A moitié déchiré, mordu de toutes parts, il n'était plus vraiment un album.

Lorsque Cristina revint, Louise avait renversé la table du salon et tout avait roulé sur le tapis, étonnamment rien n'avait cassé. L'eau du vase finissait de se répandre sur le tapis. Il fallait capter son regard, que le livre entre dans son champ de vision. Dans son déchaînement de fureur, elle avait attrapé une poignée de ses propres cheveux et les avait arrachés. Louise ne sentait pas la douleur ou du moins n'en avait pas conscience, les émotions étaient extérieures à elle, comme si elle pouvait séparer son corps de son esprit. Cristina évita de justesse le cendrier en verre, elle resta campée face au visage de Louise. Elle agitait désespérément le livre vert devant les gros yeux globuleux de Grenouille. Soudain la tête de Louise se figea, puis elle se fixa sur l'image, elle avait été enfin accrochée, comme on aurait attrapé un batracien avec un appeau. « Il était une fois une grenouille qui vivait toute seule dans la mare. Elle sautait de nénuphar en nénuphar. Elle n'avait pas d'amies grenouilles car elle avait la peau rouge. Toutes se moquaient d'elle et ricanaient en croassant. » Cristina imita le bruit des grenouilles qui croassent, Louise vint se blottir dans les bras de sa mère, glissa ses mains sous le pull à la recherche du sein. Cristina releva son habit, remonta son soutien-gorge. Louise se mit à mordiller le téton sous le regard exaspéré de Morizo qui ne supportait plus ces moments de régression. De dépit, il enfila sa veste, claqua la porte et partit se réfugier au café pour s'en jeter un.

Il traversa la route, remonta en direction du village. Il était triste. La défaite avait asséché sa rage et il s'en voulait maintenant qu'il était dehors. Le temps était frais en ce début de printemps, mais le soleil, en se frayant un chemin entre les nuages, inondait la vallée de ses rayons. Morizo prit le 4x4 et se dirigea vers Champagnole. Un quart d'heure plus tard il entra dans le Café des Amis. Il se planta au comptoir. « Un blanc sec ! Non, un kir ! »

- Jacqueline ! un kir pour Morizo.

- T'en fais une tête, on dirait que tu reviens d'un enterrement.
- Tu crois pas si bien dire.

Le patron du bar savait très bien de quoi parlait Morizo, il ressassait la même histoire depuis des mois. Son entreprise qu'il avait perdue. Aussi il préféra ne pas relever et les autres buveurs lui en furent reconnaissants. On parla du loto dont on ne connaissait pas le gagnant. « Moi, inutile de te dire que si j'avais les numéros, au matin tu me verrais planter à la porte du bistro, pas vrai Dédé ! Remets une tournée ! » La fin de l'après-midi se termina au 4 21, les habitués se succédaient, mais Morizo restait. En fin de soirée il tenait à peine sur ses jambes, il envoyait encore une tournée que le patron ne releva pas. Il savait ce qu'il en était des finances de Morizo qu'il respectait et il n'aimait pas le voir dans cet état. L'arrivée inopinée des gars qui bossaient chez Garaffa n'annonçait rien de bon.

- Salut la compagnie, une table pour nous, on fête l'anniversaire de Jean-Claude.
- Les gens comme ça, on ne devrait pas les laisser entrer !

Silence pesant.

- Venez les gars, je vous installe dans la salle du fond, vous serez tranquilles.
- Ceusses-là qui bossent pour ce salaud de Garaffa sont tous des enflures et je leur pisse à la raie !

Un des ouvriers de la scierie était sur le point d'en venir aux mains, il fut saisi par le groupe qui l'emporta vers la grande table. Morizo gueula qu'il allait emplafonner tous ces cons, mais la bagarre n'eut pas lieu. Le patron du bar poussa doucement Morizo vers la sortie. « Faut que tu rentres chez toi maintenant, ta femme et tes enfants ont besoin de toi. » Morizo bougonna une sorte de réponse qui n'avait ni queue ni tête, il fit quelques pas et s'affala entre deux grosses poubelles.

Jacqueline quitta le bar à la fermeture, pendant que le patron baissait le rideau. Ils se saluèrent se dirent à demain. « T'as fini tard ce soir, tu pourras venir seulement pour l'après-midi, repose-toi on se débrouillera avec Gabrielle. » Lui contourna le bistrot pour récupérer sa voiture. Jacqueline fut soulagée de voir que le 4x4 de Morizo était encore là. Dans l'état où il était, il aurait très bien pu se foutre en l'air. Elle habitait au bout de la rue, il avait l'habitude de rentrer à pied. Pourtant elle s'était offert une Ciao mais qu'elle réservait aux sorties du week-end. Elle ne reconnut pas tout de suite Morizo, elle le prit tout d'abord pour un clochard. C'est en s'approchant pour vérifier qu'il était toujours vivant qu'elle comprit son erreur. « Faut pas rester comme ça, Morizo ! Réveille-toi ! Avec le froid qui va tomber dans la nuit, tu vas y rester pour de bon. » Elle n'était pas épaisse, mais le maniement des caisses de bouteilles lui faisait une bonne musculature. Elle releva Morizo pour l'appuyer contre elle et marcher à ses côtés. « On va rejoindre ta caisse ? Hé Morizo, je te parle ! » Mais l'homme qu'elle soutenait n'était pas en état de comprendre et encore moins en état de conduire. Elle aimait bien ce gars qui était trop fier pour admettre qu'il avait perdu la partie. Comme un couple d'amoureux, ils remontèrent la rue principale de Champagnole pour finir dans le petit studio de Jacqueline.

Lorsque Morizo recouvra ses esprits, il avait la nausée. Il réussit tant bien que mal à trouver la salle de bain pour se jeter tête la première dans la cuvette des toilettes. Manœuvrer la douche semblait trop compliqué pour lui, il dut s'y reprendre à trois fois, enfin il se passa la tête sous l'eau. Et il se rendit compte qu'il était nu comme un vers.

- Que fais-tu ?
- Rien, rendors-toi !
- Quelle heure est-il ?

Morizo regarda sa montre. « Trois heures du matin. »

Une fois ses vêtements rassemblés, il dévisagea Jacqueline qui observait son manège. Elle se tourna de l'autre côté, découvrant sa longue chevelure qui courait sur son dos. Elle aussi était nue. Il enfila ses vêtements à la va-vite et quitta l'appartement en claquant discrètement la porte. Une fois dehors, il fut saisi par le froid, il resserra les pans de sa veste tout en regrettant de ne pas avoir son manteau. La voiture se trouvait à une centaine de mètres en bas de la rue. Il marcha d'un pas rapide. En pénétrant l'habitacle, l'air glacial lui tomba dessus, son souffle produisant une épaisse buée, il se dépêcha de mettre le moteur en marche et lança le chauffage à fond. Le résultat immédiat fut d'ajouter encore plus de froid. Frigorifié, il dut ressortir pour racler la glace accumulée sur le pare-brise. A grands coups de raclette plastique il fit voler les petits cristaux de glace. De retour à l'intérieur du véhicule, il apprécia l'air chaud qui se déversait sur son corps. Il pivota le diffuseur pour qu'il dégivre la vitre qui se recouvrait déjà d'une fine pellicule de givre. Au moment de rouler, il réalisa que les rétros étaient inutilisables ainsi que la vitre des portières. A contrecœur il manoeuvra la poignée et allongea le bras pour gratter son rétro. Son instinct lui disait qu'il n'était pas seul, pourtant à cette heure la rue était déserte. Il poursuivit sa tâche pour en finir rapidement. Ce fut la voix de Jacqueline qui le fit sursauter. Il se cogna la tête contre le montant de la portière et voulant porter la main sur sa tête, il se fracassa le crâne une nouvelle fois.

- Tu as oublié ton portefeuille, bon jeu rentre, il fait un froid de canard.

Il n'eut pas le temps de répondre, elle était déjà de l'autre côté de la rue et courait se remettre au chaud. Morizo s'imagina dans le lit de ce petit studio, se pelotonnant sous la couette. Puis il chassa cette idée de son esprit.

Sur la route il ne croisa personne jusqu'à l'arrivée près de Conte. Sa maison était plongée dans un épais brouillard tout comme les alentours. Il était arrivé un peu trop vite et fut surpris par le manque de visibilité. Il freina brusquement, évitant de justesse le bas-côté. La voiture cala, il souffla. « Manquerait plus que je bousille le 4x4 ! » Il recula pour se sortir de l'ornière, il patina et dût enclencher la boîte de pont. La maison n'était qu'à une trentaine de mètres. Il se mit à rire, d'un rire idiot, tonitruant en pensant qu'il avait bien failli se foutre en l'air tout près de chez lui.

Il descendit et ferma la portière délicatement. Un instant de panique le submergea, avait-il prit les clefs ? Il passa sa main dans la poche de sa veste et fut rassuré. Tant bien que mal, la serrure joua sans un bruit. Le silence de la maison le rassura, il fila dans la cuisine se servir un verre d'eau. Il jeta sa veste sur le canapé, ôta ses chaussures afin de se mouvoir en silence. Il pesta contre ces maudits escaliers qui craquaient. Il ne put s'empêcher de jeter un œil dans la chambre de son fils, il dormait à poings fermés. Morizo avait la main sur la poignée de celle de Louise. Il se ravisa préférant ne pas tenter le diable. Leur chambre restait ouverte pour entendre le moindre bruit et intervenir le plus vite possible. Notamment quand Louise faisait un cauchemar ou bien qu'elle se levait pour déambuler dans la maison comme un fantôme. Mais lorsqu'il entra, il trouva Louise qui dormait tout contre sa mère. Il comprit que sa place serait sur le canapé inconfortable dans lequel il était impossible de dormir sans que le dos ne s'en ressente. Pour la première fois, il regretta de ne pas avoir écouté Cristina qui en avait marre de ce maudit sofa avec ses ressorts qui usaient les fesses.

Pour un bon moment, Morizo hérita du salon pour dormir. Il s'arrangea avec le Corse pour récupérer un convertible en meilleur état. Il ne lui en coûta que la honte d'avoir à évoquer sa situation. Morizo n'aimait pas étaler ses histoires de famille. Pour cette fois, il dut mettre sa fierté de côté. La vie poursuivit son cours comme si de rien n'était. Lorsque Marco descendait pour prendre son petit déjeuner, son père était déjà debout dans la cuisine et sa mère arrivait par les escaliers. Il ne vit là rien de notable, trop occupé à préparer son petit déjeuner. Seule Louise faisait une drôle de tête, elle percevait que les rapports entre les êtres avaient changé,

que les regards prenaient une autre teneur, les gestes eux-mêmes étaient plus directs. Les frôlements provoquaient des crispations qui ne lui échappaient guère.

On était en mars, le collège tirait à sa fin et Marco avait bien d'autres soucis en tête. Déjà, il devait réussir son brevet même si cela n'avait aucune importance pour le passage au lycée. Il y avait une tension chez les élèves qui faisaient pourtant comme si cet examen n'avait aucune importance. Cependant leur comportement trahissait leur inquiétude. Même les frères Yakov qui en avait vu d'autres, comme ils disaient, relisaient leurs cours.

Marco était prêt depuis un moment. Devant la maison, il attendait l'arrivée de sa sœur pour l'accompagner à l'école. C'était un jour où il était de corvée. Au lieu de Louise, ce fut sa mère qui déboula en criant. « Où est ta sœur ? Elle est avec toi ? » Marco ouvrit sa bouche pour répondre, mais sa mère était déjà retournée à l'intérieur. Il l'entendit interpellé son père. « Tu pourrais faire quelque chose ! » La remarque s'adressait à Morizo et Marco n'aima pas le ton que sa mère prenait pour parler à son père. La tristesse lui tira les larmes des yeux. Il sentait bien que son père n'en menait pas large, qu'il répondait avec une voix inhabituelle. Cristina était ressortie en trombe.

- Va voir à l'étang !

- Depuis longtemps elle n'y va plus. Maman, ça ne sert à rien.

Au regard que lui lança sa mère, il déposa sa musette sur le sol et prit le chemin de l'étang. Il emprunta la porte du jardin au lieu du chemin car c'était plus court. Il fallait marcher dans l'herbe et faire attention aux ruissellements qui couraient dans la terre, mais il avait l'habitude. L'heure du bus allait passer et il bougonnait intérieurement, pour une fois qu'il voyagerait en compagnie de Corinne, côte à côte, sentant la pression de ses jambes nues tout contre les siennes. Il s'était juré qu'aujourd'hui il prendrait sa main. Et cette maudite sœur qui avait décidé de faire la tarée. C'était le nouveau nom qu'il lui avait trouvé quand elle se comportait bizarrement.

Il contourna le bosquet où se battaient les baguenaudiers et les arbres à perruque pour retrouver le chemin sablonneux. La pente étant plus forte, Marco partit en petites foulées, il se jeta à travers les roseaux pour atterrir sur la berge de l'étang. Il appela Louise plusieurs fois, longea le bord de l'eau, car bien souvent sa sœur ne répondait pas. Elle émergeait de nulle part, comme si elle apparaissait soudainement, tout droit sortie de terre. Ayant fait le travail attendu de lui, il était près de rentrer. Est-ce le mouvement léger des roseaux ? Un bruit inhabituel ? Ou encore le clapotis de l'eau régulier perturbé par un déplacement à peine perceptible ? En tous les cas, il tourna la tête en direction de l'étang. Deux gros yeux globuleux l'observaient sous lesquels deux autres brillaient dans le reflet du soleil. Le crapaud croassa, mais ne bougea pas de son promontoire. Sous la bête, la tête de Louise, les narines à fleur d'eau. Sa chevelure blonde flottant au gré des mouvements de l'onde. Marco s'amusa de l'incongruité de la chose, mais il réalisa ensuite que sa sœur était entièrement plongée dans l'eau gelée. Il entra à mi-cuisse, ne sentit pas tout de suite le picotement glacial, mais lorsqu'il s'avança un peu plus, et que son ventre baigna dans le liquide, il ouvrit grand la bouche pour happer l'air. Le crapaud bondit sur un nénuphar avant de disparaître dans le feuillage des carex qui se courbaient jusqu'à toucher la surface. Les bras tendus, Marco approcha sa sœur pour l'inviter à sortir. Etonnamment elle se laissa faire.

- Le crapaud.

Marco observa Louise se demandant s'il avait rêvé.

- Le crapaud.

- Oui, le crapaud, il était sur ta tête, hein qu'il était sur ta tête ?

Elle se jeta sur lui, l'agrippa de ses petits bras. Marco resta interdit, ne sachant que faire. Le froid avait été absorbé par cette rencontre incroyable à ses yeux. Il était tellement habitué à éviter tout contact afin de ne pas provoquer de crise qu'il n'osait faire un mouvement.

- Vous êtes fous tous les deux, quelle idée de se baigner à cette heure. Sortez !

Cristina gesticulait en tous sens afin qu'ils sortent de l'eau. Marco se tourna d'un coup pour assister à cette pantomime. Au loin son père courait sur le chemin en hurlant « Qu'est-ce qu'il y a ? » phrase qu'il répétait à chaque enjambée. Il craignait qu'il ne soit arrivé un malheur. Lorsque Marco fut sur la berge, au sec, avec sa sœur dans les bras, sa mère s'empara du petit ange qui bleussait à vue d'œil. La baffe vint juste après.

- Mais qu'est-ce que tu as dans la tête ?

- Ce n'est pas moi, c'est Grenouille, euh Louise...

Il rentra la tête dans les épaules pour éviter une autre gifle, mais il fut sauvé par sa mère.

- Restez pas à rien faire vous autres, faut appeler le docteur !

Le médecin de famille arriva une vingtaine de minutes plus tard. Il trouva Louise dans son lit. « Elle est en pleine forme la petite, et vous dites qu'elle était dans l'eau de l'étang. Elle n'a pas dû rester bien longtemps, sinon elle aurait été en hypothermie. A cette époque l'eau est à quatre ou cinq degrés. »

- Mais monsieur, je vous jure !

- Il raconte ça parce qu'il a fait une bêtise et qu'ils sont tombés dans l'étang.

- Je jure que...

- File dans ta chambre et que je ne te revoie plus jusqu'à ce soir, intima son père.

- Laissez-là au chaud par acquit de conscience, mais ne craignez rien.

- On vous doit combien ? questionna Cristina.

- Rien du tout, de toute façon il fallait que j'aie vu madame Jansène.

- Toujours ses rhumatismes ?

- Je pense que cette fois, c'est plus sérieux. Je ne vous ai rien dit.

- Je vous raccompagne, proposa Morizo.

Une heure plus tard, Louise était debout dans le salon à scruter les poussières qui virevoltaient dans la lumière. Marco avait pris sa place dans le lit et grelottait de tout son corps. On ne rappela pas le médecin, on se contenta d'une boisson bien chaude. Le sommeil s'empara de lui pour l'emporter dans une rêverie dont il ne discernait pas la part de réalité de celle de l'imagination. Il se trouva tout d'abord devant un gigantesque poteau au milieu duquel le visage de sa sœur grimaçait. Plus haut, le crapaud, avec ses gros yeux globuleux scrutait le ciel. Marco leva la tête pour découvrir l'arrivée d'un corbeau qui fondit sur lui. Il se protégea la tête, mais l'animal s'attaqua à son foie. Marco tenta de l'écarter, mais ses bras n'obéissaient plus, il dut se laisser ouvrir au niveau du ventre et observer l'oiseau enfouir sa tête dans ses entrailles. Etonnamment, la douleur qui devait être insupportable se résuma à un chatouillement, seule l'horreur de la vue l'effrayait. Il fit plusieurs fois le même rêve, une répétition avec quelques variantes tantôt sur la partie du corps attaquée, tantôt sur la disposition des personnages. Mais le plus insupportable vint de sa sœur, remplaçant le corbeau dans sa perforation du foie. Il se jeta hors du lit, suffoquant et suant sang et eau. Louise était là, plantée devant lui attendant que le porte-clef lumière prenne la teinte attendue, un bleu turquoise qui virait au vert.

- Que fais-tu par terre ? questionna sa mère en pénétrant dans la chambre avec une serviette pour éponger son front. Elle apportait aussi un verre contenant de l'aspirine effervescente.

- Rien, j'ai rêvé de Louise.

- Je ne pensais pas que ça te mettait dans des états pareils, prends ton Doliprane.

Marco chercha à comprendre ce que sous-entendait sa mère.

- Il y a Corinne qui est passée prendre de tes nouvelles, mais tu dormais. Elle a apporté les devoirs. Yakov passera plus tard.

En effet, en fin d'après-midi le plus grand des frères pointa le bout du nez. Marco entendit sa voix qui venait du salon. « Oui madame, non madame, promis madame. » La seule personne qui pouvait troubler ce grand gars c'était Cristina qu'il trouvait très jolie. Il avait dit cela à Marco qui l'avait dévisagé sans comprendre que sa mère puisse être autre chose qu'une maman. Il n'avait toujours pas changé d'avis sur la chose.

- Salut le malade ! Alors on prend un bain dans l'étang au petit matin et on attrape froid.

- J'ai voulu sortir ma sœur de l'eau avant qu'elle ne se noie !

- En tous les cas, elle, elle est en pleine forme. Elle m'a attrapé dans ses bras et elle m'a dit papa. Elle m'a à la bonne. Ça a fait rire ta mère. J'aurais dix ans de plus, ta mère je la demande en mariage !

- Mais t'es complètement con !

- En attendant de me demander en mariage, ne le fatigue pas trop, il est fragile, dit Cristina le sourire aux lèvres tout en ôtant le verre de la table de chevet.

Yakov devint rouge écarlate, il bredouilla de vagues excuses à personne puisque Cristina avait déjà quitté la chambre.

- Je veux pas de toi comme beau-père, t'es trop taré !

Yakov plaisanta histoire de retrouver un peu de dignité puis il s'apprêta à prendre congé.

- Il paraît que Corinne est passée te voir, dis donc, elle est amoureuse ou quoi !

Cette fois, ce fut au tour de Marco de rougir comme une écrevisse.

L'année de troisième touchant à sa fin, les révisions allaient bon train. De qui vint l'idée d'aller réviser à l'étang de la Combe, personne ne le sut vraiment, mais l'idée fit l'unanimité. Au départ ils devaient être une quinzaine, mais au final ils ne furent que sept. Les frères Yakov étaient de la partie, Corinne avait réussi à persuader sa copine Mathilde qui elle-même avait convaincu Patrice d'en être aussi. Petit Louis avait eu l'info par un garçon qui devait participer. Chacun avait apporté de quoi manger, l'alcool avait été proscrit par les filles « On se retrouve pour réviser, pas pour picoler ! » La petite troupe s'était engagée sur le chemin empierré, Marco voulait couper par le bosquet, mais encore une fois ce furent les filles qui refusèrent. « C'est plein de gadoue ! » Marco bougonnait derrière « Vont faire un détour d'au moins un quart d'heure ! » Patrice, qui avait passé l'âge de jouer avec les filles à la marelle et autres jeux de corde discutait avec Petit Louis. Ce dernier avait réussi à construire une maquette de voilier en bois. Il expliquait les stratégies pour faire tenir les petites planchettes à l'aide de clous et de pinces à linge qu'il avait chipés à sa mère. Les Yakov cheminaient avec les deux filles, ils parlaient de tout et de rien.

- Viens avec nous, cria Corinne.

- Arrête de faire la tête, la doudouille, ricana l'un des Yakov. L'autre fois il était dans un état, il a même raté ses cours de techno !

- Qu'est-ce qui s'est passé questionna Mathilde.

- Il est allé se baigner avec sa sœur dans l'étang, intervint le grand Yakov. Il grelottait, on aurait dit qu'il allait crever.

- J'suis pas allé me baigner, c'était pour la sortir de l'eau.

- Ta sœur, c'est l'autiste ? demanda Mathilde.

- On l'appelle pas comme ça, coupa Yakov.

- Tu parles, la Grenouille c'est mieux ! reprit Mathilde.
- Y a qu'à dire Louise, se fâcha Yakov.
- On s'en tape, de toute façon elle parle pas et elle comprend que dalle.
- Tu t'en fous de ta sœur, comme toujours, si j'étais pas intervenu l'autre fois...

Mais Yakov s'arrêta net, se rendant compte qu'il en avait trop dit. Cependant Corinne comprit tout de suite qu'il y avait là une histoire pas claire.

- C'est quoi ce qui est arrivé à Louise, je parie que c'est à cause de Yann.
- Si on doit réviser, le mieux c'est de s'installer ici. Pour Louise, je te raconterai, intervint Marco. Petit Louis, t'as tes bouquins ?
- Une partie, les autres c'est Patrice, hein Patrice ?
- Merde, je les ai oubliés ! Putain j'suis vraiment con ! Je file les chercher !
- Laisse tomber, dit Corinne, c'était lesquels ?
- L'histoire et la géo.
- On reviendra et puis c'est tout. Assieds-toi à côté de Mahtilde, proposa Corinne à Marco en ajoutant un petit clin d'œil.

Ce n'était pas son idée. Lui ce qu'il avait en tête, c'était de s'installer près de Corinne, sentir son odeur, son parfum et peut-être s'allonger sur ses cuisses comme il avait vu dans les films, un brin d'herbe à la bouche. Le doute s'immisça dans son esprit. Peut-être que Corinne ne l'aimait pas tant que ça et que Mathilde pouvait s'intéresser à lui ? Eventualité qu'il n'aurait jamais imaginée. Elle ne lui avait pas adressé la parole jusqu'en troisième et encore, parce qu'elle était l'amie de Corinne.

L'après-midi était douce et agréable, une légère brise, remontant de la vallée de l'Ain, agitait délicatement les saules qui balayaient le sol de leurs longues branches tombantes. Les révisions furent pourtant sérieuses, mêmes si elles furent entrecoupées par les plaisanteries des Yakov. Ces derniers jouaient le jeu. Qui aurait cru qu'ils puissent s'intéresser à l'école pour autre chose que faire des tours pendables. Ils se montrèrent même surprenants sur les questions d'histoire. Ils avaient eu un grand-père côté maternel qui aimait à leur raconter la guerre, autant celle de 35 - 45 que celle de 14 - 18. A chacune de leur réponse, Marco ouvrait de grands yeux et les filles les félicitaient. Mathilde leur expliqua qu'ils devaient faire un bac pro, qu'ils avaient les capacités nécessaires pour suivre. Elle avait eu l'information par la conseillère d'orientation. « On verra quand on y sera ! » répondit le plus grand. « Tout en sortant une bière du sac glacière. »

- On n'avait dit pas de picole, rouspéta Marco qui voulait se faire bien voir des filles.
- Moi je dis qu'on a bien révisé et qu'on peut prendre un peu de bon temps, coupa Corinne.
- On joue à la déli délo, proposa Petit Louis, comme quand on était mômes.
- C'est nul, intervint une nouvelle fois Marco.
- Je connais un jeu que j'ai appris lors de mon stage dans la classe de maternelle. C'est *Oma Ouai tel ô tel à Ouistiti*. On se met en cercle et on se tape dans la main, le dernier doit éviter celui qui tape quand la chanson est finie. Si, si, c'est drôle, insista Mathilde. Marco lève-toi et donne-moi la main.

Marco se leva avec toute la nonchalance nécessaire pour montrer qu'il ne mangeait pas de ce pain-là et que s'il donnait la main, c'était forcé. Ce qui ne l'empêcha pas de rougir. La main de Mathilde était douce et fraîche, il aima cette sensation. Il observa discrètement le visage de sa voisine et le trouva tout à fait à son goût. Il se demanda même comment il ne l'avait pas remarqué plus tôt.

L'après-midi se termina gaiement au jeu du gendarme et du voleur. L'enjeu était principalement d'attraper les filles et surtout de ne pas se faire avoir par elles. Excepté Petit Louis qui se laissait attraper pour être prisonnier avec les filles. Le retour se fit sur un ton enjoué, chacun racontant une de ses mésaventures avec tel ou tel professeur. Et les « tu te rappelles de madame Machin » « et la fois où on avait jeté Truc dans le grand bain. » Arrivés au croisement de Conte, ils se saluèrent. Les garçons voulaient passer chez un de leurs amis pour s'échanger des CD, ils laissèrent les deux filles et Marco sur la route de Sirod.

- Tu retournes à Champagnole par le car, demanda Marco à Mathilde.

- Non, elle dort à la maison. Tu nous raccompagnes ?

Marco fut flatté par la proposition. Tous les trois prirent le chemin de chez Corinne, il ne fallait pas très longtemps, mais après la journée de jeux, tous ressentaient la fatigue.

- Corinne, tu fais le guet, il faut que j'aille au petit coin ! Et toi, tu gardes tes yeux dans ta poche.

Rouge à nouveau, Marco s'offusqua qu'on puisse penser une chose pareille.

- Arrête de jouer à monsieur Parfait. A l'école primaire, tu matais comme les autres par les trous dans les cloisons ! répondit Corinne du tac au tac.

- C'est même pas vrai ! mentit Marco.

Mathilde s'éloignait dans les herbes hautes pour gagner le bosquet à la fin du chemin où l'on menait les vaches à la pâture.

- Elle t'aime, chuchota Corinne une fois sa copine suffisamment éloignée.

- Tu dis ça pour te moquer de moi !

- Non, je te jure, elle attend que tu te declares, elle me l'a dit.

Marco ouvrit de grands yeux, cherchant encore à comprendre si c'était du lard ou du cochon. Il n'entendait rien au jeu de l'amour et l'idée même de « draguer » comme disait les frères Yakov lui était odieuse. Il préférait s'en remettre au hasard. C'était la raison qui l'empêchait de dire ce qu'il ressentait pour Corinne.

- T'en as mis du temps pour pisser !

- J'arrivais pas à cause des vaches.

- Que viennent faire les vaches là-dedans, intervint Marco.

- Elles me regardaient, vous allez rire, j'avais honte !

- Et alors ?

- J'ai fait quand même.

Ils continuèrent jusqu'à la maison de Corinne, les deux filles embrassèrent Marco sur les joues, chacune d'un côté, ce qui le mit très mal à l'aise. Planté devant l'entrée du jardin, il en était encore à penser à ses deux bises lorsque Corinne ressortit en courant.

- Reste-là cinq minutes, je vais dire à Mathilde que tu veux lui parler.

- Mais j'ai rien à lui dire.

- Si, tu vas lui expliquer que tu veux sortir avec elle et vous allez vous embrasser sur la bouche !

- Non, c'est pas la peine de...

Mais Corinne n'écoutait déjà plus, elle avait disparu dans les escaliers de l'entrée laissant la porte ouverte. Marco ne savait que faire. Il voulait fuir, et il voulait rester en même temps. Tandis qu'il s'imaginait devant Mathilde, mille phrases tournaient dans sa tête. Jamais il n'avait osé proposer une telle chose à une fille. A part en rêve. Il avait même imaginé tout un stratagème pour se retrouver seul avec la très belle surgé. Elle s'approchait de lui en

minaudant puis l'embrassait tout en se déshabillant. Il avait dû se repasser plusieurs fois le film pour trouver comment construire le scénario pour que tout soit crédible. Fallait-il qu'il l'embrasse en premier et qu'il la déshabille, ou bien que ce soit elle qui fasse le premier pas. A quel moment baisser le rideau qui donnait sur le couloir dans lequel circulaient les élèves. Et quand fermer la porte. Un seul point noir résistait à son imagination, l'acte lui-même. Jamais il ne lui était venu à l'esprit que l'amour ne se résumait pas à des seins, une culotte blanche et un baiser. Vivant à la campagne il avait vu des animaux, mais son esprit ne les reliait pas à la chose.

- Corinne m'a dit que tu voulais me parler ?

Il avait oublié un instant la raison de sa présence devant la maison de Corinne et il n'eut guère le temps de réfléchir.

- Je voudrais sortir avec toi.

Sa bouche avait émis une suite de sons dont il n'était pas responsable, son corps prenait le dessus sur la pensée. Pour la première fois de sa vie, il était fier et soulagé. Il avait le pouvoir d'agir sur les événements. Son buste se redressa, les épaules retrouvèrent un aplomb qu'elles avaient perdu et ses yeux brillaient.

- Je t'aime bien, t'es un véritable ami. Je serais même sortie avec toi. Mais...

Et il y eut ce mais. Une douche froide s'abattit sur lui, la même force qui l'avait relevé, l'assomma. Il aurait voulu rentrer sous terre, disparaître d'un coup de baguette magique, comme dans les contes et tout effacer de cette scène où il se trouvait tellement ridicule.

- ... je suis déjà avec quelqu'un. On va se marier dès qu'on aura l'âge. Lui, il vit à Besançon alors on se voit jamais. Faudra pas en vouloir à Corinne, elle ne savait pas. J'en parle pas parce que tout le monde se ficherait de moi. D'ailleurs, il ne faudra rien dire, je compte sur toi !

Marco fit un signe léger de la tête pour confirmer.

-... t'es un véritable ami, dit-elle tout en embrassant Marco sur les deux joues. Et elle disparut, envolée comme un oiseau au point que Marco se demanda s'il n'avait pas rêvé.

La fin de l'année arriva très vite. Au dernier moment, Marco s'était décidé pour un Bac Pro sur la gestion des forêts. Il avait cherché un établissement et dans l'urgence avait été pris à Besançon. Avec sa mère, ils étaient allés visiter la ville et voir l'endroit où se situait le lycée. Il fallut quand même une nouvelle série de démarches afin d'obtenir la bourse ouvrant droit à l'internat. Lorsqu'il avait enfin trouvé un moment véritablement à lui, il avait rendu visite à Corinne accompagné de Louise.

Le temps était agréable, un beau soleil avait pris possession du ciel. La pluie continue avait été chassée par un vent d'Est. De nombreuses flaques d'eau parsemaient le chemin et Marco devait tirer sa sœur par la main pour qu'elle ne plonge pas les mains dans chacune d'elles. Elle pouvait aussi stopper net, en contemplation devant le sol qui brillait. Marco regrettait de ne pas avoir trouvé un autre prétexte pour aller voir Corinne. « C'est Louise, elle voulait te dire bonjour, alors je me suis dit que je pouvais l'accompagner jusqu'à chez toi. » Il avait répété cette phrase toute la soirée et maintenant il pratiquait la même technique de persuasion en cheminant sur la route.

Plus d'une heure fut nécessaire pour arriver devant la maison de Corinne, et Louise avait trouvé le moyen de faire trempette dans les flaques. Le bas de sa robe était détrempé, ses mains étaient noircies par la terre et comme elle les avait léchées, le col blanc ne l'était plus. Une haie très haute de buis masquait la maison. Marco poussa le portail pour découvrir Corinne sur le pas de la porte. Un Espace vert bouteille était garé sur le chemin de gravier, le hayon ouvert.

- Salut Marco, comment vas-tu Louise ? demanda la mère de Corinne. Tu t'es encore salie, maman va avoir du travail. Tu aurais pu faire un peu attention à ta sœur.

Marco aurait bien répondu que c'était ce qu'il avait tenté tout le long de la route et qu'il aurait bien voulu voir comment madame se serait dépêtrée d'une fille autiste à qui le monde ne parle pas.

- Qu'est-ce que tu fais là ? dit Corinne.

Et là, le bug, impossible de sortir un mot cohérent à part « hein, euh... ».

- Je vous laisse les enfants, vous devez avoir un tas de choses à vous dire, ironisa sa mère.

- Il me reste une foultitude de préparatifs, tu veux quoi ?

- Louise voulait te dire bonjour.

- C'est super gentil, tu en as une jolie robe.

- Bonjour Corinne.

- Mais elle parle, tu as vu Marco, elle m'a dit bonjour !

Corinne n'en revenait pas, elle prit Louise dans ses bras et l'embrassa.

- T'es folle, elle va hurler ! dit Marco tout en essayant de retenir sa copine.

- Tu vois bien qu'elle est contente et puis elle m'a rendu mon baiser.

- T'as rêvé, bougonna Marco qui trouvait que sa sœur prenait un peu trop de place. Surtout le scénario qu'il avait prévu ne se déroulait pas de la façon espérée.

- Désolée Marco, mais tu tombes mal, avec ma mère nous partons rejoindre la famille en Corse et je dois finir de préparer mes affaires.

- Tu es d'origine corse ?

- Pas le moins du monde, nous avons loué un bungalow et on se retrouve tous à Calvi. Alors vous sortez ensemble avec Mathilde ? Tu as raison, ça ne me regarde pas. Je me sauve.

Corinne s'éloigna délaissant Louise et Marco. Il leur fallut un peu de temps avant de bouger. Le retour fut silencieux, pour une fois, autant Marco que Louise n'avait rien à dire. Marco avait pensé à tout, sauf que les vacances pouvaient se dérouler sans la présence de Corinne. Jusqu'à présent, il aurait été bien en peine de dire si elle partait habituellement dans un bungalow. Le mot tournait dans son esprit, mot qu'il découvrait et qu'il n'était pas près d'oublier. Ces vacances furent des plus ennuyeuses, rien ne l'intéressait, il s'était même mis à lire des livres conseillés par la professeure de français. Quelques plans avec les Yakov le sortirent de sa monotonie. Jamais il ne sut que pour une fois l'idée venait de sa mère, elle qui n'aimait pas beaucoup ces deux zozos. Une appellation à elle qui avait le don d'énerver son fils. Son père avait élu domicile sur le canapé du salon et Marco s'était habitué à le croiser avant le départ pour son nouveau travail. Il faisait de l'assemblage dans une menuiserie industrielle. Marco passait aussi beaucoup de temps avec Louise à vadrouiller près de l'étang pendant qu'elle faisait ses explorations silencieuses. Il ne la perdait pas de vue pour éviter de nouvelles déconvenues.

Par une journée d'août brûlée par un soleil de plomb inondant la région d'une chaleur lourde, il crut revoir le crapaud. Celui qui avait élu domicile sur la tête de sa sœur. Pourquoi en avait-il été certain sur le moment, il n'aurait pas su le dire. Il se pencha pour tenter de le voir mieux, l'animal ne bougea pas, il restait immobile. La présence du garçon n'avait pas l'air de le déranger. Marco avança la main pour le saisir, une violente décharge électrique le jeta au sol. Un long moment il fut incapable de bouger, une auréole lumineuse l'empêchait de distinguer quoi que ce soit. Seule la petite voix de Louise lui parvenait à l'esprit. « Il veut te prévenir, tu dois l'écouter ainsi tu échapperas à l'animal du peuple Dzelarhons. Il a la puissance de l'ours, mais tu auras l'agilité de la grenouille et l'œil du corbeau. » Marco

voulait se relever pour s'adresser à sa sœur, lui expliquer que c'était une bonne chose qu'elle parle, que sa mère attendait ce moment depuis si longtemps. Il espérait la rassurer, qu'elle ne devait pas avoir peur des mots, mais la voix utilisait des expressions qu'il ne comprenait pas. Il sentait que cela avait de l'importance, cependant les syllabes continuaient à produire des sons inconnus.

Lorsqu'il recouvra ses esprits, le visage de Louise était au-dessus du sien, elle le fixait d'un regard intense. Il se redressa et se leva en repoussant délicatement Louise. Il chancela quelque peu, mais il se campa sur ses pieds pour stabiliser son corps. Quelques secondes furent nécessaires pour qu'il se sente mieux. Il inspira un grand coup, se secoua et se rapprocha de sa sœur.

- Tu sais parler maintenant, bravo, c'est maman qui va être contente.

Il prit Louise par la main et il l'accompagna derrière la maison où sa mère étendait le linge.

- Louise parle, elle sait dire des phrases avec des mots ! Vas-y Louise, raconte l'histoire de l'arbre et de l'ours avec le corbeau.

Un instant Cristina eut un brin d'espoir, mais très vite elle reprit son activité avec un sourire qui voulait dire « tu es gentil mais j'ai autre chose à faire que d'écouter tes bêtises ! »

- Allez Louise, parle nom de Dieu, arrête de faire la neuneu !

Marco saisit sa sœur par le bras et la secoua en tous sens ce qui eut comme résultat l'attaque de la main au sang et le hurlement strident. Cristina poussa Marco violemment et dut abandonner ce qu'elle avait entrepris pour s'occuper de calmer Louise, ce qui allait prendre une bonne partie de l'après-midi !

Partie 3

La neige avait déjà envahi le paysage depuis quelques jours. Le lac qui n'était pas encore gelé, demeurait un espace central où l'eau produisait toujours quelques vaguelettes. La veille, dans le bâtiment de la pourvoirie dédié au personnel, en attendant la nouvelle saison touristique, un pari idiot avait été pris avec Sam. Sam était un animiste embauché à l'année sur le site depuis 1995. Son jeu préféré était de pousser les nouveaux à faire des paris les plus imbéciles possibles. Marco avait ingurgité trois bières et un shooter de Gin Ungava recommandé par Sam qui, lui, ne buvait jamais d'alcool. Il avait proposé à Marco de jouer à la graine. Jeu où celui qui n'avait plus de graines avait perdu. La force de l'animiste était d'aller au plus près d'épuiser son stock afin de laisser croire à l'autre qu'il allait remporter la mise. Marco, qui ne connaissait pas très bien les habitudes des hommes qui vivaient là se laissa prendre sous le regard amusé des autres. L'argent n'intéressait pas Sam, du moins au jeu. Cependant Marco avait laissé une coquette somme sur le tapis.

- Tu peux tout remettre en jeu si tu acceptes mon défi. Si tu réussis, tu récupères ta mise et un tiers de plus pour moi.

- Et si je perds ?

- En plus d'y laisser ton argent, tu bosses pour moi gratos durant la saison.

Les autres encourageaient Marco à toper-là. Lui hésitait, il sentait bien qu'il allait y laisser des plumes. L'euphorie de l'alcool aidant, il posa la question de trop.

- Faut faire quoi ?

- Rien d'impossible pour un homme courageux, tu sauras si tu topes-là !

A nouveau les hommes autour poussèrent des cris d'encouragements. On versa un autre shooter de Gin que Marco avala d'un trait puisque c'était la tournée de Simon, un québécois qui ne rigolait pas lorsqu'on refusait une tournée.

- Tope là ! hurla Marco.

- Rendez-vous demain matin devant l'étang Mimiges, dit tranquillement Sam tout en se levant. Il donna une tape légère sur l'épaule de Marco et partit se coucher.

- C'est quoi qu'il faudra faire ? questionna Marco dans son mauvais anglais.

- Seul Sam peut dire, répondit McCarthy dans son mauvais français.

Marco observait les reflets des rayons du soleil qui miroitait dans les branches gelées. Il avait enfilé sa doudoune sur la chemise dans laquelle il avait dormi. Le bas de son jean était enfoncé dans ses boots et un bonnet lui descendait jusqu'aux oreilles. Il se frappait les côtés avec les mains protégées du froid par d'épais gants.

- Si c'est moi que tu attends, je suis là. Pas trop mal au crâne ?

- Non. Il évita de préciser qu'il avait dégueulé une partie de la nuit, puis ingurgité deux aspirines et bu près de deux litres d'eau.

Sam ne fit aucun commentaire, il se contenta d'un sourire.

- Il n'y a que nous deux ?

Sam fit un geste du pouce en arrière et par-dessus son épaule. Une bonne partie des gars était rassemblée à l'étage derrière la baie vitrée avec l'air goguenard de ceux qui ont joué un bon tour.

- Porte le canoë jaune avec moi, on va remonter par le chemin de bordure.

- On va aller faire un tour avec ?

- Toi non, mais moi y a des chances.

Ils marchèrent silencieusement sur le sentier que saluaient de petits arbres effeuillés. Le soleil avait gagné en hauteur, mais l'air restait désespérément froid. Il asséchait les lèvres et brûlait la gorge. Inspirer par le nez était plus aisé. Ils avancèrent ainsi durant un quart d'heure, jusqu'à l'une des petites rivières qui alimentaient le lac.

- Avale ça, tu te sentiras mieux.

L'animiste tendit une gourde à Marco, il l'ouvrit et la porta à son nez. L'odeur n'avait rien d'engageant.

- Qu'est-ce que tu as foutu là-dedans ?

- Bois et on cause.

Marco avala une bonne rasade du liquide tout en faisant la grimace.

- Putain, c'est infâme ton truc ! Qu'est-ce qu'on est venu foutre ici ?

- Es-tu prêt pour honorer ton pari ?

- Dis toujours.

- Vois-tu la bouée rouge au milieu du lac.

Oui, Marco la voyait bien. Avec le canoë il estima le temps aller et retour, car dans son esprit il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait d'une course contre la montre.

- Je dis moins de cinq minutes. Je ne descendrais pas en dessous.

Sam éclata de rire, un rire franc.

- Tu crois que je vais te proposer une course en canoë pour un enjeu de plus de cinq cents dollars ! Tu devras te mettre à poil et nager jusqu'à la bouée, ensuite je mets le canoë à l'eau et je pars te récupérer.

- L'eau est à combien ?

- 6 ou 8 degrés, guère plus.

Marco se dévêtit, le froid fut saisissant, mais il n'en montra rien. Il se frotta avec un peu de neige et s'assit sur l'appontement en bois. Il trempa les pieds dans l'eau, il ressentit immédiatement un picotement qui remontait le long du mollet. Il pivota sur le ventre et se laissa glisser dans l'eau puis il fit quelques brasses très rapides afin de lutter contre l'engourdissement du corps. Il nagea ainsi jusqu'à mi-parcours. Son organisme commençait à intégrer le froid, mais le souffle ne suivait pas. Une légère fumée s'élevait de la surface de l'eau, il distinguait l'autre rive au loin et les branchages se mariaient parfaitement avec cette vapeur laiteuse. Il se laissa couler et remonta à la surface, son crâne enserré dans un étau le faisait atrocement souffrir. Marco reprit sa brasse, il tenta quelques mouvements de crawl pour en finir plus rapidement, mais les élancements de son crâne étaient insupportables. A vue d'œil, il restait bien une quinzaine de brasses avant d'atteindre la bouée. Cependant au fur et à mesure de sa progression, il perdait en efficacité. Les mouvements plus courts se désorganisaient et il perdait une énergie trop importante à se maintenir sur l'eau.

Pour quelle raison le visage de Corinne lui revint en mémoire, il n'aurait su le dire. Elle semblait danser à la surface de ce miroir brumeux. Elle criait : « Encore quelques efforts et tu y es ! ». Les yeux vert émeraude le dévisageaient tristement, accompagnés d'un léger sourire, un sourire qui se voulait encourageant. La bouée était à portée de main, il effectua quelques mouvements en évitant de plonger la tête dans l'eau. Il nageait comme un débutant, la tête tournant d'un côté puis de l'autre. Mais au moins, il avançait.

Sam avait délaissé le canoë n'importe où, sans réfléchir puisqu'il ne comptait pas s'en servir. L'eau était à 5 degrés, le jeu consistait à attendre que le pigeon mette, au mieux, les pieds dans l'eau et se relève la tête basse acceptant de perdre. On retournait au bâtiment principal et tout le monde lui tapait sur l'épaule et se fichait de lui. Le patron, quand il était

sur les lieux, offrait une tournée et en réglait les dettes. Sam mit trop de temps à comprendre que Marco était fier et que l'eau froide ne l'impressionnait pas. De plus il ne pouvait pas savoir que Marco avait un compte à régler avec l'eau. Un compte qu'il devait solder, entre lui et sa petite sœur. Son orgueil de grand frère avait été blessé lorsqu'il était tombé malade et que sa sœur, qu'on donnait pour morte, s'était rétablie en un rien de temps.

Lorsque Sam se décida, Marco était à mi-chemin de la bouée. Il voulut mettre l'embarcation à l'eau, elle était restée en arrière à une cinquantaine de mètres. Il courut sur le chemin, glissa, maudit l'esprit malveillant de la forêt qui se moquait de lui. Il fit un petit signe en direction de l'ouest, mais ne prit pas le temps de constituer un petit monticule de terre. Il remit cette offrande à plus tard. Quand il voulut se saisir du canoë, ce dernier ne bougea pas d'un poil. « Merde, pensa-t-il, il est collé par la glace ! ». Il tira à plusieurs reprises, pas plus de mouvement. Il regarda du côté de l'étang, Marco se battait contre l'eau gelée, il était aux trois quarts. S'il atteignait au moins la bouée, il pourrait s'y accrocher le temps qu'il arrive. Il se campa sur ses appuis et d'un coup de rein, il fit céder la glace. Une frayeur s'empara de lui, les pagaies, y avait-il les pagaies à l'intérieur de l'embarcation. Il se pencha, tout d'abord il ne les vit pas, elles étaient sous la bâche. Il arracha la toile. Elle avait durci et ne se pliait pas facilement. Il hurla de rage et la força enfin à quitter l'hiloire. Il tira le bateau jusqu'à la berge en bois, il ripa et se retrouva sur son cul, sous le canoë. Il se releva au plus vite, ripa à encore et maudit une nouvelle fois l'esprit de la forêt qui se jouait de lui. Sam jura que ce serait la dernière fois qu'il lancerait ce pari stupide. Il jeta l'embarcation à l'eau, prit appui sur la pagaie et s'installa sur le siège. Il enfonça la rame dans l'eau et fit un grand mouvement circulaire pour redresser le bateau, puis il pagaya en finissant son mouvement par un col de cygne afin de maintenir l'embarcation dans l'axe. A cause du manque de vitesse, les deux premiers coups de rame ne propulsaient pas efficacement. Mais très vite l'étrave fendit l'eau et il gagna en efficacité. Sam fixait son attention sur la tête du nageur à fleur d'eau, il allait atteindre la bouée, il n'en croyait pas ses yeux. Personne n'avait osé un tel exploit sans s'enduire de graisse. Les brasses étaient de plus en plus courtes le souffle venait à manquer. Deux coups de pagaie, trois tout au plus telles étaient les pensées sur lesquelles l'animiste se concentrait. Il ressentait l'épuisement de Marco comme s'il s'agissait de lui qui nageait dans l'eau glacée. Fixer encore la tête comme pour foncer dessus et au dernier instant un coup de pagaie en arrière pour venir tout près du nageur.

- Accroche-toi !

Non, Marco refusait de s'accrocher tant qu'il n'aurait pas touché la bouée. C'était devenu une obsession, pire, ce défi dépassait le simple pari, il se devait d'atteindre son but. La bouée grossissait à chaque brassée, son esprit se forçait à le croire et ses yeux le croyaient eux aussi.

- Fais pas le buck, monte dans le canot !

Marco chopa la bouée à bras le corps, mais son poids la fit s'enfoncer dans l'eau. Sam replaça le bateau dans l'axe et poussa sur sa rame de toute sa force pour atteindre Marco qui se débattait avec le cône en plastique orange. Il plongea le bras dans l'eau pour attraper le nageur par la tignasse. L'embarcation s'inclina dangereusement. Sam cala le corps de Marco sur le rebord puis l'attrapa par une jambe pour hisser le buste, puis il fit basculer l'autre jambe. La tête et le buste étaient enfoncés dans l'hiloire avant et les pieds pendaient de chaque côté. Sam opta pour la marche arrière, avant de pivoter le bateau. Le retour fut un peu plus long. Sam ne savait toujours pas dans quel état se trouvait Marco.

- Parle-moi ! Dis quelque chose nom d'un chien ! T'avais pas besoin d'aller jusque là-bas, t'aurais simplement fait trempette et on était quitte.

Sam parlait pour se rassurer lui-même, il n'avait qu'une peur, que son ami ait avalé trop d'eau. Au lieu de venir contre le ponton, il préféra foncer sur la partie terrestre qui s'avancait

dans l'eau. Il donna un dernier coup de rein pour faire grimper le canoë sur la terre ferme. Il sauta du siège, tira le bateau pour qu'il soit stable et extirpa le corps inerte de Marco.

- Tu m'entends ! Marco ! Réponds !

Marco ne respirait plus, Sam se plaça à côté de lui. Instantanément il retrouva son calme. On pouvait l'entendre chanter « Well, you can tell by the way I use my walk... » pour se donner le rythme afin d'exécuter un massage cardiaque en règle. Mais il n'eut pas besoin d'aller plus loin que la première strophe. Marco se tourna, déglutit, toussa et déglutit encore.

- Merde, t'es cinglé de m'écraser les poumons comme ça ! Putain de merde, continua-t-il tout en toussant.

- Enfile ta chemise et ton manteau, sinon tu vas crever.

Ce fut en se relevant et tentant de se boutonner qu'il se mit à trembler comme une feuille, incapable de rentrer le bouton dans la boutonnière.

- Laisse-moi faire !

Sam s'occupa de vêtir Marco, il était bien trop content de le savoir en vie, il l'aurait embrassé. Il remercia son animal totémique de lui avoir donné la force de sauver celui qui devenait son ennemi juré puisqu'il était en dette d'une vie.

Leny était un type bourru qui aimait la rigolade et la bonne chère à condition que le travail se fasse. Autant il aimait à participer aux paris stupides des beuveries autant il pouvait se transformer en un tyran quand ça n'allait plus. Il avait la charge du fonctionnement de la pourvoirie, il était le relais avec la direction et avait une totale liberté pour recruter ses hommes. La saison d'hiver était sur le point de démarrer et le centre devait être opérationnel. Lorsqu'il vit rentrer Sam et Marco, il comprit immédiatement que la plaisanterie avait tourné à la connerie de lycéens. L'ensemble de l'équipe était dans la salle de réunion attendant le retour du pigeon, les hommes n'avaient pas remarqué la présence de Leny.

« Alors, tu nous l'as plumé commença le gérant du bar.

Mais il n'eut pas le temps d'aller plus loin, McCarthy venait de lui filer un coup dans les côtes avant de prendre la parole à son tour.

- Me dis pas qu'il y est allé !

Sam ne répondit pas, il installa Marco dans le canapé en cuir, il tenait à peine debout et grelottait de tout son corps.

- Sers lui un bon café, faut qu'il se réchauffe l'intérieur. Grouille ! hurla Sam.

- Je le crois pas, il est allé à la bouée !

- Alors c'était lui les remous au loin, je te l'ai dit, aboule les vingt dollars. » Il s'agissait du vieux Bill, ce n'était pas son vrai nom, mais tout le monde l'appelait ainsi.

« Les paris, c'est fini, vous êtes une bande de bons à rien. Lui, il a failli clamser et l'autre con d'indien a risqué de retourner son canot pour le récupérer. Alors les conneries, c'est terminé. Marco et Sam faisaient partie des traceurs pour la piste des motos-neige et bien c'est l'équipe deux qui prend le relais.

- Mais on était de serv...

Nouveau coup de coude dans les côtes de McCarthy par un des bûcherons de la compagnie qui arrondissait son salaire à la pourvoirie. Tout comme Marco.

- Vous voulez que je vous colle une retenue sur salaire pour avoir mis en péril la station ! Toi, Sam, t'as du pot que tu travailles ici depuis longtemps et que j'ai besoin d'un indien pour faire le mariole avec les touristes, sinon je te foutais dehors.

Sam serra les dents en entendant « indien » car il savait que dans la bouche de Leny, il n'y avait que du mépris. Leny faisait partie de ces américains pour qui seuls comptaient les dollars.

- Quant à l'autre crétin, tu lui diras qu'il se tienne à carreau s'il ne veut pas que je m'occupe moi-même de lui apprendre à nager dans l'eau gelée. Maintenant tout le monde au boulot. Sam et Marco, dès qu'il aura retrouvé ses forces, vous me faites l'entretien des chalets. Le 8 a un problème avec le chauffage et le 9 faut changer la douche et refaire l'étanchéité du joint. Pour les autres, la vérification habituelle. »

Marco monta dans sa chambre pour prendre un slip, à poil dans son jean, il n'était pas à l'aise. Il fut surpris, au moment de franchir la porte de trouver Sam derrière lui.

- Tiens, il tenait une liasse de billets.

- J'en veux pas, c'était pour déconner.

- Tiens ! insista Sam sur un ton qui ne supportait pas qu'on refuse. Et on est quitte ! Plus jamais on aborde le sujet et désormais on fait équipe pour tracer la piste.

Marco aurait voulu remercier l'animiste de la marque de confiance qu'il lui donnait, mais il n'en eut pas le temps.

- Rendez-vous dans un quart d'heure devant les chalets, ajouta-t-il avant de s'engouffrer dans les escaliers.

Marco avait juste le temps de prendre son petit déjeuner et ce fut en y pensant qu'il ressentit son ventre se contracter. Il enfila son slip rapidement, trop rapidement car en penchant la tête en avant, il eut un étourdissement. Il s'affala contre le fauteuil et roula sur le côté. Avant de se relever, il attendit que le flash lumineux disparaisse.

- Oh excusez-moi !

Marco vit passer comme dans un rêve une silhouette qui s'évapora. Corinne pensa-t-il. Il se décida enfin à se relever et remonta son slip resté au niveau des genoux. Il s'équipa rapidement et rejoignit le restaurant où on pouvait encore bénéficier de la salle pour déjeuner.

Il se servit un verre de jus d'orange avec le broc, se mit une gaufre à cuire en versant une louche de pâte. Dans une assiette il jeta une poignée d'haricots blancs et deux saucisses. Il chercha du regard le café qui normalement chauffait sur l'une des plaques.

- Y a plus de café chef !

- Il arrive.

Marco choisit une table près de la fenêtre, ainsi il pouvait voir le lac pour partie gelée et la bouée orange au loin.

- Je vous sers ?

Marco faillit tomber de sa chaise, l'apparition était de retour. Il ouvrit des grands yeux en même temps que la bouche pour prononcer une parole qui ne vint pas.

- Excusez-moi pour tout à l'heure, je me suis trompée de chambre. Helen, je suis nouvelle, je viens pour servir en salle.

- Bonjour, je suis Marco.

Tout en prononçant ces mots il se demandait pour quelle raison la jeune fille souriait semblant retenir un fou rire. Puis lui revint en mémoire la position scabreuse, les fesses à l'air, avachi dans le coin du fauteuil.

- Vous êtes le professeur de natation ?

Marco dévisagea à nouveau Helen essayant de comprendre de quoi il était question jusqu'à ce qu'il aperçoive le cuistot qui se bidonnait derrière le comptoir.

- C'est l'autre imbécile qui vous a raconté ces idioties. Non, je suis là pour entretenir le matériel et tracer les pistes pour les motos-neige.

- Je me disais aussi. Pour aller nager par un temps pareil faut être fou ou inconscient.

- Il est les deux à la fois, intervint Sam. Plus que cinq minutes ! Au lieu de charmer la dame tu ferais bien de te bouger un peu.

- Mais je...

- Voulez-vous plus de café ou bien ça ira ?

- Parfait, merci heu...

- Helen ! dit Sam en quittant le réfectoire.

Marco la regarda. Il la trouva quelconque et surtout très mal coiffée avec son chignon d'où s'échappait une poignée de cheveux en bataille. Il avala son café tout en se levant et déposa le mug sur le comptoir. Sa veste de travail pendait dans le vestibule, il l'enfila rapidement et traversa l'espace pavé qui servait pour l'accueil des touristes en été. Sam était assis et fouillait dans la caisse à outils pour trouver le silicone.

- Te v'là enfin. Tu as fini de roucouler avec la belle Helen !

- Elle me fait ni chaud ni froid.

- Une belle fille comme ça, t'es bien difficile l'ami.

- Elle est française ?

- Non, elle arrive de Toronto.

- Hélène c'est plutôt français comme prénom.

- Non pas !

Sam lui épela le prénom à la façon anglaise. « Tu fais le chauffage ! »

- Faut remplacer le thermostat ?

Sam confirma puis il retourna dans l'atelier chercher le silicone. Marco gagna le chalet numéro huit, celui qui donnait sur le lac. En bandoulière, il avait la caisse à outils. Il s'arrêta devant l'étendue d'eau, absorbé par le reflet du soleil. Les trois quarts du lac étaient pris par la glace et la fine bande qui ne l'était pas venait de la rivière. Il fixa la bouée orange au loin, il se sentait bien, un état de plénitude qui ne durerait pas, dont il voulut encore profiter.

« Tu veux piquer une tête ducon ! » dit le cuistot, un type originaire de Louisiane, débonnaire et plutôt avenant. Marco fut un peu dérouté par le ton qu'il avait utilisé.

- Non, je regarde le paysage.

- La prochaine fois que tu auras dans l'idée de faire le malin avec Sam, viens me voir avant.

- Pourquoi tu dis ça ?

- T'es nouveau ici, et tu ne sais pas comment ça fonctionne. On est sur les terres des animistes et tu as offensé Sam en le forçant à te porter secours.

- J'ai rien demandé du tout !

- Bah justement, c'est encore pire. Donc quand tu as une idée à la con, tu m'en parles avant.

- C'est Frégor le patron, alors si...

- Frégor il est rien du tout, il fait tourner la baraque et il ne la ramène pas tant que tout va bien. Les histoires d'animiste, il veut pas en entendre parler, un point c'est tout. Donc, une idée à la con, tu m'en parles point barre. C'est capito ?

- Ok.

Marco rentra dans le chalet et s'attela à la tâche. La matinée passa vite, la suite du travail consistait à déneiger les abords du centre et à régler le ressort de rappel du panneau basculant

donnant accès au hangar. Il mangea un casse-croûte sur le pouce et fit l'entretien des motos-neige. Quelques réglages pour la tension de la chenille, puis il vérifia le démarreur et les batteries. En attendant le retour des pisteurs, il s'offrit une pause-café. Il passa par la cuisine où la boisson était maintenue à bonne température dans un pot isotherme. Helen finissait de ranger les ustensiles, elle vint s'asseoir en face de lui.

- Verse-moi un mug, je suis rétamée. Le voyage en 4 x 4 par la route forestière était interminable.

- Vous êtes venus par Minatana ou bien par Longtown ?

- Minatana.

- Vous avez pris la route de l'exploitation forestière.

- Tu es ici depuis longtemps ?

- Non, c'est ma deuxième année. Hors période hivernale je bosse à la coupe du bois.

- T'es bûcheron ?

- Si on peut dire, je suis plutôt opérateur sur machine. La coupe des arbres est entièrement automatisée. J'utilise un joystick comme pour les jeux vidéo. Tu parles bien français pour une nana de l'Ontario.

- Ma mère est française et j'ai vécu trois ans à Montréal. Je faisais la barmaid. T'es français de quel coin avec ton accent à coucher dehors !

- Je vis dans le Jura.

- C'est amusant ma mère est née dans les Vosges. Faudra que tu me laisses ton adresse quand je ferai un séjour en France.

- Aucun problème.

- Et comment ça se fait que tu as atterri ici, dans ce trou paumé ?

- C'est dans le cadre des échanges universitaires. Je parvais ma formation dans le domaine de la gestion forestière et la manipulation d'engins de coupe.

- Je te ressers un café ?

- Non, je crois que les pisteurs sont de retour, je vais m'occuper de rentrer les motos et de faire les niveaux. Merci pour le petit brin de causerie.

- Ce fut un plaisir, à plus !

Helen récupéra le broc de café et regagna la cuisine afin d'assister le cuistot pour le repas du soir. Marco repensa à la discussion avec Sam. Non, il ne voyait pas ce qu'il pouvait lui trouver. Elle était sympathique, mais ça s'arrêtait là. Lorsqu'il ouvrit la porte de sas, il fut surpris par le vent glacial qui balayait le parvis. Il remonta sa capuche en fourrure et enfila ses gants. La nuit avait commencé son emprise sur les alentours, on ne distinguait plus que les monticules de neige arrosés par les lampes halogènes. Au loin, il aperçut les phares blancs des motos qui arrivaient à grande vitesse. Il s'étonna de les trouver encore sur la piste et surtout, elles arrivaient trop vite. Un mauvais pressentiment s'imposa à lui. Il ne tarda pas à se confirmer lorsque le premier gars sauta de son engin.

- On a paumé Jo, il est resté en carafe sur la piste qui part au Nord Est, va chercher Sam.

Marco piqua un sprint vers les chalets, il ne le trouva pas. Il fit le tour, appela plusieurs fois. Il se dit qu'il était rentré prendre un jus, il courut jusqu'au bâtiment principal, déboula sans prendre le temps d'ôter son manteau ni sa capuche.

- Il est où Sam ?

Le cuistot se cala à hauteur du passe-plat. « Il est sur le parvis, avec les pisteurs, pourquoi ? » Marco ne prit pas le temps de répondre et ressortit aussi vite qu'il était entré en soupirant.

- Faut que tu ailles à sa recherche, toi seul peut le faire.

Sam resta silencieux. Il calculait les risques, pesait le pour et le contre.

- Quand a-t-il donné signe de vie pour la dernière fois ?

- A quinze heures. Il a parlé d'un petit problème technique, qu'il serait légèrement à la bourre. Puis plus rien.

C'était un des gars de Minatana qui intervint. Maintenant, il regardait ses collègues attendant leur assentiment, ce qu'ils ne tardèrent pas à donner.

- De nuit par ce temps, c'est risqué, intervint le patron qui venait d'arriver suivi du cuistot. Il a son kit de survie ?

Un silence pesant s'installa.

- Putain, vous déconnez les gars !

- On n'a pas reçu les nouveaux kits aux normes alors on s'est dit que...

- Et l'idée de me demander mon avis ne vous est pas venue à l'esprit !

- Si j'y vais, c'est avec Marco.

Tout le monde se tourna vers Marco qui avait l'air tout aussi surpris que les autres.

- Y connaît pas le coin !

- Plus que vous, ça fait bientôt deux ans qu'il bosse dans la forêt, les pistes, il les connaît. Les conditions difficiles, pareil. Et vous êtes tous crevés, vous ne serez pas efficaces. Je ne veux pas qu'en plus d'aller secourir un imbécile perdu sans kit de survie, je sois obligé de gérer un autre imbécile qui se sera foutu dans le fossé.

- Tu es d'accord ? questionna le patron.

Marco confirma.

- Alors allez manger un morceau vite fait et vous partez dans une heure.

- Non, le cuistot nous prépare un casse-croûte et on part dans dix minutes.

Tout le monde se dispersa, sauf deux gars qui s'occupèrent de la préparation des deux motos-neige et de l'attelage du traîneau d'urgence.

Helen revint avec les sandwiches, elle donna celui de Marco, puis alla vers Sam.

- Fais gaffe à ton coéquipier, il est tout fou, ramène-le entier !

- T'inquiète la belle, je ne le lâcherai pas d'une semelle ton homme.

- J'y compte bien, j'ai dans l'idée de le coller dans mon pieu sous peu pour m'en servir comme chauffage central !

Helen tapa sur l'épaule de Sam et lui fit la bise, puis elle fila se mettre au chaud dans la bâtisse.

Très vite ils furent noyés dans la forêt, une forêt épaisse et sans vie, peuplée uniquement de Douglas à perte de vue. Marco rajusta le placement de ses mains dans le manchon chauffant. Heureusement le contournement de la forêt ne dura pas trop longtemps. Après ils débouchèrent en terrain plat. Ici, le trop grand réseau d'eau empêchait l'exploitation forestière. Celle-ci se clairsemait pour ne plus laisser que quelques bosquets de sapins et de bouleaux. La nature reprenait ses droits. La piste se scinda en deux. Ils prirent vers l'Est comme prévu. Le froid commençait à engourdir les membres et l'absence de lune fatiguait les yeux. Tenter de percevoir le moindre indice de danger dans le faisceau des phares s'avérait épuisant. Plus d'une heure fut nécessaire pour atteindre le point de retour de la boucle. Elle faisait le tour du lac Atiawenhrahk. Sam stoppa sa moto et attendit que Marco arrive à sa hauteur.

- A mon avis il est parti par la droite, c'est comme ça qu'on fait.

- Si tu le dis.
- Mais par acquis de conscience, tu vas faire une centaine de mètres vérifier qu'il n'y a pas de traces récentes, ici le sol est trop gelé pour être certain. Si tu trouves, tu continues sans t'occuper de moi, je vous aurai rejoints au pire dans deux heures.
- Le patron a dit de ne pas se séparer.
- On ne se sépare pas puisque tu vas me rattraper dans peu de temps.
- Et s'il n'y a pas de traces !
- C'est un risque à prendre, mais on ne peut pas laisser Jo plus longtemps tout seul. Si sa bécane est foutue il n'a aucune solution pour se chauffer.

Marco ouvrit les gaz et fila à bonne vitesse sans s'occuper de Sam. Cette fois, il était seul, il devait redoubler d'attention. Il fit un premier arrêt à une cinquantaine de mètres, mais le sol était toujours aussi gelé. Il repéra quelques rayures cependant elles auraient pu être là depuis longtemps. Il reprit la piste plus rapidement, il se sentait à l'aise et ses yeux semblaient s'être accoutumés à la noirceur de la nuit. Les accotements défilaient à grande vitesse, il faillit rater la courbure, la moto grimpa sur le bas-côté. Marco se crispa sur son siège resserrant les genoux pour se préparer à l'impact. Il fit une embardée qui le propulsa par-dessus le monticule de neige pour planter l'engin un peu plus loin. Il engagea l'inverseur de chaîne pour se sortir de l'ornière qu'il avait lui-même creusée. La chenille n'accrochait pas et patinait. Il se calma, souffla un peu et descendit de sa moto. La neige était profonde, il s'enfonça jusqu'au genou. Il recula un peu, la moto n'avait pas souffert, rien de cassé. Il enfila ses moufles et débaya la neige accumulée derrière la moto inclinée fortement en avant. A grands coups, il envoya une bonne quantité de poudre blanche sur le côté. Il procéda de même sur l'autre bord. Une fois installé sur son siège, il tourna la poignée délicatement jusqu'à ce que la chenille bouge. La moto partit légèrement sur la droite s'inclinant dangereusement, il contrebraqua, la bécane cala. Il maudit son imbécillité et son manque de clairvoyance. En se déportant de son siège sur la gauche, il chercha à rééquilibrer l'engin. Il renouvela l'opération, cette fois avec plus de succès. Sans difficulté, il passa le monticule de neige et se retrouva sur la piste. Il poussa un ouf de soulagement et entama son demi-tour. Tout à coup, il se rappela de la raison qui l'avait amené ici. Il quitta son siège pour vérifier l'absence de traces avant de repartir. Après quelques pas pour ne pas risquer de confondre avec ses propres traces, il stoppa. Non, il ne rêvait pas, celles-ci étaient toute fraîches. Jo avait pris la boucle à l'envers pour une raison qui lui échappait. Le talkie pendait sur le côté, il tenta un appel sans grande conviction. Le résultat fut celui attendu, pas de réseau. Il reprit sa progression en étant un peu moins téméraire. Il scrutait la nuit espérant un signe. Le chemin se déployait au fur et à mesure de son avancée. De longues courbes traversaient la plaine que surélevaient quelques monticules. La végétation, rase, avait été mangée par la neige.

S'était-il assoupi ? En tous les cas la moto-neige surgit dans l'obscurité face à lui auréolée d'un rougeoiement. Elle était en travers, on avait essayé de la pousser sur le côté. Marco réagit pourtant avec assez de rapidité pour l'éviter. Il stoppa son engin et quitta son siège tout en enfilant ses moufles. Ses muscles étaient engourdis par le froid, il sauta sur place tout en se frappant les côtés. Une fois à hauteur de la moto de Jo il découvrit les restes d'un feu rougeoyant. Le conducteur était encore là il y avait peu. Il inspecta les alentours. Son étonnement fut grand lorsqu'il constata que Jo n'était pas dans les parages de la moto. Il appela, mais le son de sa voix se perdit rapidement dans l'immensité. Il retourna chercher sa lampe, c'est au moment où il fouillait sur le siège qu'il entendit les premiers grognements. L'éclairage ne lui apporta guère de solution à cette énigme. Un peu plus loin, sur le monticule, il découvrit des traces de pas qu'il suivit en orientant le faisceau de lumière. Mais très vite, aux traces de pas se mêlèrent d'autres, plus lourdes. Sans plus réfléchir, il courut comme il put, s'enfonçant dans la neige à chaque pas. Le bruit d'un mouvement brusque, un long

grognement, le cri d'un homme, puis le silence. Marco dirigea ses pas vers l'endroit d'où provenait le son.

Jo était affalé contre un tronc, il tremblait, pleurait, s'agitant en tous sens. Il tenta de prononcer quelques paroles incompréhensibles tant il hoquetait. Marco tentait de le calmer. Une autre voix perça dans la nuit, il la reconnut instantanément, il s'agissait de celle de Sam. Marco lui cria de venir par ici, ce qui était idiot puisque Sam suivait les traces et était sur le point de les rejoindre.

- Il est où l'ours !

Sam tenait son fusil devant lui.

- Quel ours ? s'étonna Marco.

- Les traces, t'es complètement inconscient, t'es venu jusqu'ici avec comme seule arme ta bite et ton couteau. Et encore je suis même pas certain que tu aies un couteau. T'as un couteau ? C'est bien ce que je pensais, t'es timbré !

Jo finit enfin par se calmer, les trois hommes retournèrent aux motos silencieusement. Il fallut de longues minutes avant que Jo récupère ses esprits et puisse raconter ce qui lui était arrivé.

- C'est ce putain de coupe-circuit. J'ai pas fait gaffe en me retournant pour attraper mon sac de bouffe. Impossible de repartir. Le démarreur est resté silencieux, plus rien.

- Pourquoi avoir pris la piste à l'envers ?

- Je savais que l'autre partie serait praticable alors je me suis dit qu'en faisant uniquement celle-ci je serai de retour plus tôt. Je l'ai dit aux autres.

- C'est pour ça qu'ils sont rentrés directement, ils pensaient que tu serais déjà là.

- Et l'ours, intervint Marco qui était resté silencieux, c'est pas une blague ?

- Tu crois que Sam se serait pointé avec un flingue pour nous faire une blague en pleine nuit avec un mec en perdition. Je comprends mieux le coup de la baignade dans l'eau gelée !

- Ce que je ne comprends pas c'est ce qui a poussé un ours à venir jusqu'ici. Ils hibernent à cette époque et il n'y a pas de tanières proches. Même s'il a été dérangé dans son sommeil il n'aurait pas dû s'en éloigner.

- T'es le spécialiste, à toi de nous dire.

- Toute cette histoire n'a aucun sens. Et même, il n'aurait pas abandonné la poursuite face à un homme seul qui plus est désarmé et l'arrivée de l'autre crétin n'aurait rien changé à la donne. Excuse-moi Jo, mais à l'heure présente tu devrais être en charpie.

- Au moment où j'ai cru ma dernière heure arrivée, sans raison, l'ours, un ours brun de plus de deux mètres, a foutu l'camp.

- Je vois qu'une seule raison possible, il a eu affaire à un puissant totem. Dans ta famille il n'y a pas des animistes ?

Jo réfléchit un bon moment.

- Mon arrière-arrière-grand-père a vécu avec les Iroquois, mais lorsqu'il s'est marié, c'est avec une Irlandaise tout ce qu'il y a de plus irlandais.

- Ils ont dû adopter un enfant illégitime de ton ancêtre, c'était courant à l'époque.

- Si ça vous ennuie pas trop, on pourrait parler de l'histoire familiale de Jo autour d'un bon kawa, intervint Marco qui commençait à se les geler sérieusement.

- On dégage la moto de Jo sur le bas-côté et on y va. Jo, tu montes avec Marco.

- Je veux bien mais c'est moi qui pilote, j'ai pas confiance. Tu as vu où est sa moto, il a pas su s'arrêter à temps, encore un peu et on avait deux bécanes de niquées !

- Si t'avais fait ton boulot comme il faut, on n'aurait pas eu à venir chercher monsieur le glandu !

- Bon, ça va, Jo prends les rênes et on bouge !

Au petit matin, ils furent de retour. Le patron était resté pour les attendre. Il somnolait dans le salon en compagnie de son chien, un gros labrador, avachi à ses pieds. Les aboiements du

chien le mirent sur pied instantanément. Il saisit sa parka sur un dossier de chaise et gagna l'extérieur par le sas. Il cligna des yeux à cause des phares éblouissants. De voir les trois hommes, il fut instantanément rassuré même si l'absence d'une moto neige n'était pas pour lui plaire. Il n'en dit rien, se contenta d'accueillir les hommes par un « Bienvenue à tous, je suis content de vous savoir au bercail ! » Les hommes étaient épuisés, ils préférèrent se coucher sans grignoter quoi que ce soit. Sam avait son appartement personnel qu'il partageait quelquefois avec sa famille quand venait le printemps. Il salua les deux autres qui eux montaient à l'étage. Silencieusement, Marco et Jo prirent les escaliers et remontèrent le couloir principal.

- Tiens v'là les promeneurs de la nuit.

Helen sortait de sa chambre vêtue d'un jogging.

- Je vous ai entendu arriver, alors tout le monde est sain et sauf ?

- On a eu chaud, mais on s'en sort sans égratignure expliqua Marco.

- Et mon cowboy préféré, on dirait qu'il fait une drôle de tête.

Jo et Helen se connaissaient pour avoir travaillé dans une autre pourvoirie plus à l'Ouest. Lui comme aide cuisinier et elle à l'entretien des chambres.

- J'suis vanné c'est tout, faut que je dorme.

Helen s'approcha de lui et l'embrassa sur la joue.

- Bonne nuit !

- Marco te racontera, allez à demain.

Jo disparut dans sa chambre, il ne se dévêtit même pas et se laissa choir sur le lit et s'endormit immédiatement.

- Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil.

- Il a croisé un ours, et il a failli y rester.

- Merde !

Marco observa Helen. Il réalisa qu'elle avait un charme fou, elle n'était pas à proprement parler une belle nana, mais sa gentillesse et son air avenant la rendaient plaisante.

- Tu vas te coucher tout de suite ou bien tu as le temps de prendre un café.

- Je redescends pas, je viens de dire à Frégor que je montais et...

- Non pas en bas, mais dans ma chambre. Il y a une cafetière et du bon café. Et puis il fait froid, mon lit est gelé, dit-elle en souriant contente de découvrir la tête de Marco.

- J'enfile un truc propre et je reviens.

- Traîne pas trop, des fois que je change d'avis et que je saute le café pour passer directement aux choses sérieuses.

Et pour appuyer ses dires, elle embrassa Marco sur la bouche.

- Reste pas dans le couloir avec ta tête d'ahuri, tu vas gober les mouches. Allez grouille-toi de revenir.

Il ne fallut pas longtemps à Marco pour se jeter sous la douche, enfiler un jean et un tee-shirt. Il était encore en train de mettre ses chaussettes quand il referma la porte de sa chambre. Il frappa discrètement à celle d'Helen et entra sans attendre la réponse. Emmittouflée dans les draps, Helen souriait tout en désignant le café posé sur la table en formica. Marco prit un malin plaisir à déguster son café en agrémentant chaque gorgée d'un commentaire sur la qualité de la torréfaction, le dosage ou bien la force du café. Helen finit par éteindre la lumière ce qui plongea la pièce dans le noir le plus total.

- T'es conne je me suis foutu du café plein le maillot.

- Tu n'as qu'à l'enlever, il y a une machine dans le couloir, je te paierai le nettoyage. Puis tant que tu y es, enlève le reste qui doit empester le bouc et viens donc me raconter une histoire pour m'endormir.

- Le maillot, le jean et le reste sont tout propres ainsi que le mec qui vit dedans parce qu'il a pris une douche !

Helen attrapa le bras de Marco et l'attira à elle, ils se roulèrent dans les draps. Marco était heureux, Helen ne l'était pas moins. Ils firent l'amour jusqu'à ce qu'il soit l'heure de se lever pour Helen.

- Je prends une douche et je file, je suis déjà à la bourre à cause de toi ! T'es une vraie bête ! Tu te lèves aussi ?

- Non, le chef m'a dit de faire la grasse mat.

- Tu déconnes ! hurla Helen en lui jetant un oreiller à la figure !

Ils se chamaillèrent un moment, ils refirent l'amour une dernière fois, plus tendrement et Helen descendit aux cuisines sans prendre sa douche.

La semaine fut intense, l'arrivée des premiers groupes mobilisa l'attention de tous. Les cuisines tournaient à plein rendement, les circuits « découverte en moto neige » impliquaient autant de travail au départ des randos qu'au retour. Marco partageait son temps entre les deux activités et parfois, quand un groupe voulait se tester au ski fond il faisait l'animateur sur les petites boucles. Pour une fois, son origine jurassienne lui servait à quelque chose. Il n'avait pas le temps de penser à sa famille encore moins le temps de penser tout court. Un soir, juste après les entretiens, il était rentré se mettre au chaud. Les onze heures venaient de sonner à l'horloge du salon. Jo vint s'installer à ses côtés.

- Je ne t'ai pas assez remercié pour l'autre fois. Finalement, c'est toi qui m'as retrouvé en premier.

- Laisse, c'est sans importance, expliqua Marco le nez dans son bol de café.

Jo s'éclipsa en cuisine un instant et revint lui aussi avec son bol de café plus un saucisson.

- Dis rien au cuistot, je l'ai chipé dans la réserve, dit-il tout en s'installant. Putains de journées éreintantes ! Tu as fait le ski aujourd'hui ?

- Juste ce matin, l'initiation puis vin chaud. On a fait le tour du lac par le sentier qui borde la forêt.

- Le coin est sympa et puis y a pas trop de difficultés.

- Tu crois ça, y a un gros bonhomme qui soufflait comme un bœuf j'ai bien cru qu'il allait claquer.

- C'est à cause du vin chaud !

- Un peu oui, je me voyais déjà aller chercher une moto pour le ramener !

- T'es un vrai sauveur.

Jo coupa des tranches de saucisson en se servant du couteau qu'il portait à la ceinture.

- Helen me l'a offert ! Une bonne lame, elle ne s'est pas foutue de moi !

- Vous vous connaissez ?

- On se croise dans les pourvoiries en fonction des saisons et des salaires. On se refile les infos. Ici, ils payent bien, bon faut pas chômer, mais le salaire est correct et le logement est acceptable.

- Vous êtes ensemble ? s'inquiéta Marco.

- On est et on n'est pas. Cette fois-ci, on n'est pas, dit Jo en appuyant son propos d'un clin d'œil.

- Je ne voudrais pas qu'il y ait de malaise.

- Y en a pas, on se voit comme ça, mais on n'est pas fait l'un pour l'autre. Très vite, je lui tape sur le système. On a vécu un mois dans mon appartement à Montréal, un peu plus l'un de nous deux serait mort. Elle range rien et elle fout le bordel partout. J'ai retrouvé des fringues à elle, même après son départ. Vous vous êtes vus, je veux dire ailleurs que pour le boulot ?

- Non. Pour la coucherie, ça reste entre nous.

- Evidemment, motus et bouche cousue. Y a juste un souci avec ton plan. Tout le monde le sait mon ami. Le chef est venu te chercher dans ta piaule pour te remercier, il ne t'a pas trouvé. Par contre il a entendu le raffut dans la piaule d'Helen. Il ne lui a pas fallu longtemps pour comprendre.... C'est demain la grande rando en ski avec Sam ?

- Oui, pourquoi ?

- Parles-en à Helen, c'est son jour de repos et je crois qu'elle veut s'incruster. Le chef est d'accord puisqu'il y a une défection. Un participant est malade, il a bouffé une saloperie avant de venir ici. Le cuistot a eu peur que ça vienne de nous ! Je te raconte pas la gueule qu'il tirait. Il est très susceptible sur ce genre de truc, un coup il a eu une série de gastros à répétition il ne s'en est toujours pas remis. De la bouffe contaminée, une entreprise qui avait trouvé comment faire des économies ! Je te laisse le saucisson, faut que je file. Tu vas rejoindre Helen ?

- Non, je crois qu'elle est vannée.

- Passe lui faire la bise quand même, parce qu'elle pense que c'est toi qui es vanné !

Les hommes montèrent ensemble par l'escalier de service. Marco salua Jo et se dirigea vers la porte d'Helen. Il frappa discrètement, n'ayant pas de réponse il insista un peu sans plus de résultat. Il se résigna à regagner sa propre chambre lorsqu'il aperçut Helen en compagnie de Jo pénétrant dans son appartement. Son cœur s'agita. Les pensées se bousculèrent dans son esprit. Jo s'était-il joué de lui ? Helen avait-elle été déçue par sa prestation ? Préférait-elle les éteintes de son ancien amant ? Il referma la porte et resta planté au milieu de sa chambre ne sachant plus que faire. La cafetière contenait un restant de café qu'il versa dans la petite casserole, mais ne la mit pas à chauffer. Une fois déshabillé, il resta planté devant le miroir de la salle d'eau et oublia qu'il était entré pour prendre une douche. Il commença à préparer son sac à dos, mais laissa tout en plan pour s'allonger sur le lit, nu comme un ver. Il fixa le plafonnier tout en parlant à haute voix, il tentait de comprendre l'incompréhensible. Réveillé en sursaut par un mauvais rêve, il se vit au milieu des affaires étalées sur le lit, la lumière allumée ainsi que la télévision, mais sans le son. Il rit de lui-même tout en se disant qu'il avait couché avec cette fille, qu'il avait passé un bon moment et qu'après tout, c'était déjà ça. Il s'interdit de penser que c'était une salope parce qu'il l'estimait et cette contradiction l'amusa tout le temps qu'il fourrait les vêtements dans le sac à dos. Enfin il se coucha sous les draps sans se rendre compte qu'il était déjà près de cinq heures du matin.

Sam entra dans la chambre.

- Qu'est-ce que tu fous, on avait dit six heures en bas !

- Putain je me suis rendormi, mentit Marco. Je prends une douche vite fait et je descends.

- Tu déconnes ! Tu as cinq minutes. Tout le monde est dans le hall, je vais faire patienter en leur racontant le programme de la journée ! Putain, j'en reviens pas, bougonna Sam en quittant la chambre. Jamais tu fermes ta porte quand tu dors à poil sur ton pieu ! cria-t-il en parcourant le couloir, t'es un drôle de loupiot !

Marco sauta dans la douche, se passa sous le jet et se savonna rapidement. Il voulut attraper la serviette, il ripa et s'étala dans le bac, se fracassant le crâne sur le mur. Il se rinça, s'observa dans la glace, il avait un œuf en plein milieu du front.

Les participants avaient chaussé leurs skis de rando, le partage des charges avait été fait, le plus lourd fut chargé sur le traîneau. Marco sortit du sas comme un boulet tout en finissant une tartine de pâté.

- Merde j'ai oublié mes skis !

- Je m'en suis occupé lui dit Helen.

Elle était encore plus belle dans ses vêtements pour affronter le froid. Il eut un mal de chien à détacher ses yeux d'elle.

- Je suis passée hier soir, mais tu étais étalé sur ton lit. Tu as le sommeil profond. Qu'est-ce que tu as fait, t'as filé un coup de tête dans une boule de bowling ?

Marco ne savait toujours pas quoi penser de l'escapade d'Helen dans la chambre de Jo. Il la remercia maladroitement, la laissa en plan pour aller chausser ses skis.

- Qu'est-ce qu'il a ? demanda-t-elle à Sam.

- Tu lui as tourné la tête, maintenant il est con comme un homme qui s'est entiché d'une sauterelle dans ton genre.

- Je te remercie.
- Pas la peine, à cause de toi on est à la bourre et les gens s'impatientent. J'aime pas trop ces plans à la con.
- Si tu veux, je ne pars pas avec vous, je ne veux pas être une gêne.
- Très drôle. Non, tu pars on a déjà réparti les charges, on va pas le refaire. En plus, les participants sont contents que tu sois de la partie.
- Eux, au moins, ils m'apprécient contrairement à toi.
- Tu es là et tu as le mérite d'exister. Tu es à ta place, sauf quand tu tournes la tête de mon équipier. Marco, tu prends le traîneau pour commencer et tu fermes la marche. Helen tu te places juste avant Marco, s'il y a un problème t'es chargée de remonter le groupe pour me prévenir. Le rythme est tranquille, surtout au départ, le temps de voir comment chacun se débrouille.

Le groupe se mit en branle, ils s'engagèrent sur le sentier qui s'enfonçait dans la forêt sur quelques kilomètres. La lumière tomba très vite à cause de la densité des arbres, mais la trace avait été bien faite la veille par Sam. Il voulait s'assurer que les premiers efforts ne soient pas difficiles afin de jauger chacun des participants. Tous se vantaient d'avoir fait du trekking et d'être des athlètes de bon niveau. La seule façon de le vérifier, c'était de s'élancer sur la piste. Helen resta silencieuse, elle suivait facilement. Marco eut un peu de mal à s'habituer au traîneau, il dut plusieurs fois régler les sangles, mais très vite il trouva le rythme adéquat.

Les pins Douglas défilaient en rangs serrés, ce paysage étourdissant semblait sans fin. Il régnait un calme absolu troublé à peine par le souffle de l'air. Le soleil qui avait pris de l'altitude apparaissait puis disparaissait au rythme des pas. Marco fixait le sol pour assurer sa trace et ne levait la tête que de temps à autre. Helen placée juste devant lui se tournait régulièrement pour lui faire un petit signe avec la main auquel il répondait d'un léger mouvement de tête. En même temps, il lançait les bras avec une régularité de métronome afin d'attaquer le sol avec ses bâtons.

Maintenant le groupe s'étirait sur une centaine de mètres. La forêt s'éclipsa sans prévenir pour laisser place à la lande recouverte de neige qui se perdait en un scintillement aveuglant. Marco s'arrêta le temps de chausser ses lunettes de glacier. Il eut un peu de mal à retrouver le rythme qu'il soutenait depuis le départ.

- Veux-tu que Sam prenne le relais ?
- Non, ça devrait aller.
- Te sens pas obligé de faire le fier !
- T'inquiète, s'il y a le moindre souci je te fais signe.

Ils longèrent une rivière pratiquement prise par la glace, seul un écoulement discret était encore perceptible. L'eau provoqua une envie soudaine de boire. Marco glissa la gourde sur le côté. Il profita d'une inclinaison pour avaler une rasade. Il remplaça la gourde et se laissa pousser par le poids du traîneau sur une dizaine de mètres. Il évita de justesse le groupe qui avait fait une pause à la sortie de la courbe.

- On dirait le Transsibérien ! plaisanta Sam. On fait un break le temps de manger un morceau. Après, je me charge du traîneau. Tu as fait ta part.

Helen était un peu plus loin à discuter avec un jeune type beau comme un dieu. Marco n'aima pas. Ce qui le tracassait n'était pas qu'Helen soit avec lui, mais qu'il partageait un temps de gaieté où ils plaisantaient tout en le désignant du doigt. Enfin ce fut ce qu'il interpréta car le doigt aurait tout aussi bien pu indiquer le paysage ou encore le chemin parcouru.

En passant devant, Marco fut soulagé de ne plus avoir Helen devant lui. En l'absence du traîneau, il avait l'impression de voler sur la surface neigeuse. Le type beau comme un dieu se prénomma Edmond et il collait Marco. Ce dernier se prit au jeu et accéléra la cadence. Edmond s'accrocha, Marco avait de la réserve, il accéléra encore et maintint un rythme

effréné, se concentrant sur la trace. Il ne se rendit même pas compte qu'il avait distancié depuis belle lurette le pauvre Edmond qui, n'en pouvant plus, avait dû ralentir pour se retrouver à hauteur d'Helen.

Ils quittèrent les bords de la rivière pour s'engager dans la plaine de la Roche bleue. Marco avait plus de cinq cents mètres d'avance sur les autres qui s'étiraient en une longue file interminable. Heureusement, il eut besoin de boire un peu d'eau. Ne voulant pas perdre le rythme, trop fier d'avoir distancié le beau brun, il fit glisser la gourde mais cette fois, il emmêla ses skis et tomba en avant, le nez dans la neige. Il rit de sa situation, et se tourna vers Edmond pour s'amuser de sa gamelle avec lui. Il comprit seulement à cet instant qu'il était tout seul. Il eut peur d'avoir perdu le groupe, de les avoir fourvoyés en le distanciant. Il fut pris de panique et repartit au pas glissé retrouver tout le monde. Suant sang et eau, à la limite de ce qu'il pouvait soutenir, il cherchait encore à accélérer la cadence. Quelle ne fut pas sa joie de découvrir le premier groupe arrêté, attendant Sam pour être certain de la route puisque plus personne n'était là pour assurer la direction.

- Ah vous voilà, on ne savait plus que faire.

- Pas de souci, on reprend plus paisiblement.

Lorsque Sam arriva avec le traîneau, il adressa un grand sourire à l'ensemble de groupe. Il passa parmi les gens pour s'enquérir de leur fatigue et parler du magnifique paysage. Une blancheur laiteuse enveloppait la plaine, au loin les contreforts des Monts Grands rosissaient déjà sous un soleil qui glissait sur l'horizon. L'un des participants s'inquiéta des nuages et du vent qui les poussait dans le lointain. Sam expliqua qu'il n'y avait aucun risque, le vent était à l'Est et envoyait les nuages se jeter sur les roches. Ici le terrain évitait que le vent soit piégé dans des couloirs qui le rendaient violent. Puis, discrètement, il s'approcha de Marco occupé à reconforter une participante qui commençait à en avoir plein les pattes.

- Viens voir deux minutes, il faut que je te parle.

Marco prit congé de la femme et suivit Sam pensant qu'il y avait un souci avec la suite du programme.

- T'es con ou quoi ! Qu'est-ce qui t'as pris ?

- De quoi tu parles ?

- Du rythme que tu as imposé ! Regarde autour de toi, ils sont épuisés ! Je t'avais expliqué qu'aujourd'hui c'était une mise en jambe, que demain nous attendent quelques difficultés pas piquées des hannetons !

- Je me suis laissé aller, excuse, ça ne se reproduira plus.

- Ça je te le promets, demain tu trimballes le traîneau toute la journée ! Abruti, bougonna Sam tout en s'éloignant. Bon, on s'y remet, il reste deux bons kilomètres à parcourir et on monte les tentes. Vous avez bien suivi, on est en avance sur les prévisions, mentit Sam pour redonner un peu de courage à tout le monde.

Comme prévu, la suite de la rando fut difficile, plus personne ne s'intéressait au paysage, chacun le nez fixé sur ses skis avançait mécaniquement. Régulièrement les plus près de Marco questionnaient sur le point d'arrivée. Marco qui savait ce qu'il en coûtait de dire le vrai préférait rester dans le vague mais en augmentant le temps prévu. Si bien que lorsqu'ils débouchèrent dans la cuvette abritée, tous furent surpris d'en être déjà là. Il fallut installer les couchages, monter les tentes et les arrimer dans la neige à l'aide de pitons crantés. Il n'y avait aucun risque pour la nuit, un temps calme était annoncé mais Sam expliqua qu'il valait mieux ne pas tenter le diable. Marco passa de tente en tente pour vérifier que tout était bien conforme aux indications de Sam. Tous avaient déjà pratiqué la rando sur plusieurs jours, il n'eut pas de surprise. La seule, fut que Marco ne trouva pas son sac de couchage. Il arriva près de Sam et lui chuchota à l'oreille, savait-il où se trouvait son duvet ? Sam fit exprès de prendre une voix forte pour s'étonner qu'un organisateur n'ait pas pensé à prendre ses affaires. Il déclencha une rigolade en cascade lorsqu'il passa parmi les participants pour

demander si l'un d'entre eux avait un duvet en rab ou bien s'il était prêt à accueillir Marco dans le sien. Helen s'amusa de la situation, elle expliqua qu'elle ne voulait pour rien au monde partager sa tente avec un ours de caverne qui pue le bouc. La plaisanterie se poursuivit une partie de la soirée puis on passa à une discussion plus sérieuse sur les traditions animistes ou bien la présence d'animaux. Sam précisa qu'on pouvait croiser surtout des lièvres mais qu'il était très difficile de les repérer avec leur pelage blanc. Il valait mieux fixer le ciel à la recherche d'un oiseau de proie et ensuite dénicher l'animal qui allait être sa victime. Vint l'éternelle question des ours. Sam expliqua qu'en cette période, il n'y avait aucune chance de croiser un ours, il jeta un œil du côté de Marco, il semblait mal à l'aise, comme s'il tentait de savoir si Marco écoutait et pourrait intervenir. Marco n'écoutait pas, il observait Helen. Puis il y eut une longue discussion sur les totems. Il refusa de dire auquel il appartenait car cela ne se partageait qu'au sein de la tribu. Il ajouta que les totems étaient versatiles et très susceptibles quand on parlait d'eux. Pour finir, il évoqua son peuple, les indiens Hurons qu'il retrouvait au solstice du printemps. Sa femme vivait à Toronto, elle était responsable dans une holding, aussi amusa-t-il tout le monde car il avait commencé par expliquer qu'elle vivait dans un tipi au milieu des Appalaches. Puis ce fut l'heure d'aller rejoindre sa tente. Une dame, eut pitié de Marco et se proposa de l'accueillir avec sa copine, qu'elles trouveraient bien le moyen de lui faire une place et qu'avec une bonne couverture ça devrait aller.

- Ne vous en faites pas pour lui, je crois que quelqu'un a pris soin de son cas !

Un peu plus loin, Helen se moquait de lui.

- Mais c'est moi qui aie ôté ton couchage du traîneau. Viens avec moi.

- Hier tu étais avec Jo, je croyais que....

- Hier soir je suis allée récupérer le duvet de Jo car il se monte avec le mien pour faire double. Tu croyais que j'allais te laisser aller dormir avec n'importe qui. Je me suis débrouillée pour t'attraper, je vais pas lâcher ma prise aussi facilement. Et puis Jo, c'est un ami, on a eu deux ou trois aventures mais on n'est plus ensemble. Il a surtout dans l'idée de se rabibocher avec sa femme et sa fille.

La nuit fut courte. Helen s'amusait à provoquer Marco voyant qu'il ne pouvait résister à ses charmes. Obligés de faire une pause Helen se tourna sur le côté pour attraper un pull.

- Tu as froid ?

- Un peu, je croyais qu'à deux on se réchauffait, ce ne sont que des imbécillités.

- On est nus, ça aide pas trop.

Il glissa ses mains sous le pull d'Helen et se serra tout contre elle.

- Et comme ça ?

- Arrête tu m'excites plus qu'autre chose. Marco voulut se dégager. Je déconne reste là et serre-moi fort. Je sais que tu viens du Jura, c'est où en France ?

- Tu as une mère française et tu ne connais pas la France ?

- Ma mère y est retournée, mais jamais elle ne nous a emmenés. Je crois qu'elle ne supportait pas sa famille et elle a fini par ne plus supporter mon père. Parle-moi plutôt de toi.

- Le Jura c'est à l'est, en dessous des Vosges, une partie au Sud fait frontière avec la Suisse.

- Tu as de la famille là-bas ?

- Une sœur autiste, Louise. Et un père qui passe le plus clair de son temps au bistrot. Ma mère fait ce qu'elle peut.

- C'est amusant que tu aies cité ta sœur en premier, tu dois bien l'aimer.

- Oui, maintenant. Au départ c'était difficile à cause de ses cris stridents, ses phobies et ses délires.

Marco aurait voulu dire qu'il se sentait redevable envers elle pour l'avoir trahie en se servant d'elle et que la claque assénée par le plus grand des frères Yakov résonnait encore dans sa tête.

- Tu sembles attristé, ton visage s'est fermé.

- Il fait nuit, tu peux rien voir.

- Je n'ai pas besoin de voir, je le sens. Un jour tu me présenteras ta sœur.

Marco aurait voulu observer le visage d'Helen, savoir si elle pensait vraiment ce qu'elle disait ou bien si elle parlait pour alimenter la conversation.

- T'affole pas, j'en suis pas à te demander en mariage. J'ai prévu d'aller en France rencontrer ce qu'il reste de ma famille. Si ça te dit, je pourrais passer te rendre une petite visite et plus si affinité.

Helen se saisit du sexe de Marco et le glissa entre ses cuisses. Puis ils s'endormirent, enfin.

- Debout, il est l'heure de s'équiper et de ranger le fourbi... Ça sent le fauve là-dedans ! Pas besoin de demander ce que vous avez fait toute la nuit.

Helen vint se nicher tout contre Marco.

- On arrive, deux minutes !

- Tu parles d'un coéquipier, j'avais pas prévu de faire la nounou ! Dès que j'ai sorti les amoureux de leur nid on charge les couchages, expliqua Sam au groupe de rando qui eux étaient déjà sur le pied de guerre.

Helen n'arrivait pas à quitter le duvet, Marco lui était déjà en train de s'équiper. Il dut passer les affaires à Helen qui s'habillait sans quitter son couchage. Marco sortit en premier, il fut ébloui par la lumière, mit ses mains en visière.

- Ben mon salaud vous avez dû en mettre un coup. Je te préviens, ce que tu fais la nuit avec ta copine, j'en ai rien à faire, mais par contre, dès qu'il est l'heure de bouger, là tu m'appartiens. Alors grouille-toi de plier ta guitoune et de rouler les sacs de couchage. La journée va être longue et je te rappelle que tu te coltines le traîneau.

Helen émergea de la tente, s'approcha de Marco et l'embrassa sur les lèvres.

- Maintenant, mets ton baume protecteur.

Helen avait l'habitude du camping, elle comprit tout de suite ce que Marco attendait d'elle. Le camp fut levé en un rien de temps après un copieux petit déjeuner. Sam avait même prévu le café, à l'ancienne, le pot directement sur le brasier avec la poudre mélangée à l'eau. Personne ne s'étonna de trouver un feu allumé en sortant de sa tente. Pourtant, il fallait un certain savoir-faire pour dégouter du bois en cette saison et surtout qu'il prenne rapidement. Ce que ne disait pas Sam c'est qu'il trichait, il avait avec lui un paquet de bûchettes imprégnées d'essence.

La piste circulait entre les étendues d'eau plus ou moins grandes avant de rejoindre l'orée d'une forêt. Par endroits le sol semblait se soulever comme par magie à cause de la brume légère qui recouvrait la plaine. Sam fit plusieurs arrêts pour signaler la présence de traces animales. Celles d'un loup furent les plus appréciées. Sam expliqua qu'il s'agissait d'un vieux mâle isolé qui approchait de la fin de sa vie. Les plus nombreuses furent les pattes de lièvres. Tous attendaient avec impatience de découvrir des traces de bisons. Sam, de son côté, n'était pas pressé, les bisons sont toujours compliqués à gérer, ils ont des sautes d'humeur difficiles à anticiper.

A midi, ils s'abritèrent derrière un monticule. Ils mirent à chauffer l'eau pour les repas lyophilisés. Un vent froid s'était levé et balayait la lande. Marco arriva enfin, il n'était pas fatigué, il avait trouvé son rythme à lui. De temps à autre, Helen s'arrêtait pour l'attendre, elle lui demandait si ça allait, puis ils repartaient. Sam n'en dit rien, mais il était impressionné par les capacités d'endurance de son coéquipier. Il pensait que Marco finirait par lâcher le traîneau, mais, tout d'abord il avait la constitution pour encaisser l'effort, et surtout il était fier et pour rien au monde il n'aurait abandonné.

- Cette nuit on dort, lui souffla Helen à l'oreille.

Marco eut une érection rien qu'à l'idée d'imaginer le corps de la femme tout contre lui. L'après-midi se déroula tranquillement avec arrêt pour montrer les pièges à la façon animiste. Il s'agissait de pièges que Sam déposait lui-même pour agrémenter la balade et faire une

pause découverte des us et traditions. Les pièges ne fonctionnaient plus mais les participants étaient toujours fascinés par les histoires que racontait Sam. Il plaçait toujours celle du bison qui était venu lui renifler le derrière un jour qu'il déféquait dans la prairie à l'abri des regards indiscrets des promeneurs. Il en profitait pour expliquer qu'un bison, malgré son poids, pouvait se déplacer sans faire le moindre bruit.

Afin de passer la nuit, ils optèrent pour la lisière de la forêt en restant à bonne distance. « Je préfère qu'on soit un peu plus loin, il arrive que des ours errent autour de leur tanière. Ici, il n'y en a pas, mais plus loin dans la partie plus sombre, on peut en trouver. » Il évita de préciser qu'il était allé en reconnaissance, une semaine plus tôt pour s'en assurer, mais il ne voulait pas effrayer les randonneurs. « Par contre, je rappelle que toute nourriture doit être emballée et enfermée dans les conteneurs que nous vous avons attitrés. »

Un feu brûlait au centre du campement, ils avaient consommé leur ration de produits lyophilisés silencieusement. Mais Sam gardait en réserve un énorme saucisson et une grosse miche de pain qui fit la joie des participants.

Helen était assise tout contre Marco qui appréciait cette proximité. Ils n'avaient pas eu besoin de parler, leurs corps se comprenaient. Helen lui prenait des mains ce qui lui était nécessaire et Marco laissait faire tout en s'adressant à d'autres. Ils donnaient cette impression étrange de ne plus faire qu'une personne, les pensées n'avaient plus à être exprimées, elles circulaient au travers des attitudes qui autorisaient toutes les libertés. En attrapant une tranche de pain, Helen tout naturellement lui caressa le cou, un geste qu'elle venait de trouver mais qu'elle pratiquait comme s'il en avait toujours été ainsi. A un autre moment, elle l'embrassa avant de répondre à sa voisine. Leur complicité était telle qu'elle excluait les autres sans qu'ils ne s'en rendent compte. Ainsi, ils se trouvèrent isolés du groupe.

- Parle-moi encore de Louise.

Marco dévisagea Helen, essayant de comprendre le sens de cette phrase. Une fraction de seconde fut nécessaire pour qu'il intègre l'idée que Louise était une personne, sa sœur.

- Je t'ai dit qu'elle était autiste ?

- Oui tu me l'as déjà dit, mais je suppose qu'elle ne se résume pas à cela. Elle a quel âge ?

Il eut besoin de réfléchir pour donner son âge. Il n'arrivait pas à imaginer que cette sœur qu'il considérait comme débile puisse grandir et avoir un avenir autre qu'internée dans un asile.

- Attends, j'ai 23 ans donc elle a...

- Tu ne connais pas l'âge de ta sœur, mais tu es un ignoble individu. Si j'avais une sœur, je peux te certifier que je saurais son âge !

- Tu veux savoir ou pas ! Marco n'attendit pas la réponse pour ajouter. « 23 moins 5, ça fait 18.

- Bravo, t'es un as en maths !

- Si c'est pour te foutre de...

Il n'eut pas le loisir de finir sa phrase car Helen l'embrassa goulûment pour le faire taire.

- Qui s'en occupe ?

- Ma mère principalement. Et Corinne, elle s'est prise d'amitié pour Louise depuis son retour de Besançon.

- Qui est Corinne ?

- Une copine qui vit par chez moi, à Conte.

- Une amoureuse ?

- A un moment je l'ai cru, mais on est juste restés amis et je crois qu'on l'est encore. Je l'ai perdue de vue après le collège. Elle s'est dirigée vers des études littéraires et moi je suis parti en lycée professionnel.

- Tu as des nouvelles de ta sœur ? Est-ce qu'elle t'écrit ?

- Non, elle sait, mais elle ne m'écrit pas. S'adresser à l'autre pour donner des nouvelles n'a aucun sens pour elle. J'ai des nouvelles par ma mère et Corinne.

- Tu l'aime toujours cette Corinne ?

- Non, je t'ai dit que non. Elle m'a éconduit à plusieurs reprises, une fois en me proposant à son amie Mathilde. Et puis maintenant, je suis passé à autre chose.

- A moi ! dit Helen tout en embrassant à nouveau Marco.

- Les amoureux, c'est l'heure d'aller dormir, la journée de demain est plus tranquille mais je voudrais que l'autre crétin soit en forme.

Ils étaient épuisés tous les deux, mais ils firent l'amour quand même avant de s'effondrer comme des masses.

Qu'est-ce qui réveilla Helen ? Elle n'aurait su le dire, mais il y avait eu un événement durant la nuit. Elle regarda l'heure, trois heures du matin. Un mauvais rêve, voilà tout, pensa-t-elle tout en observant Marco qui dormait à poings fermés. Que lui arrivait-il ? Jamais jusqu'à présent elle ne s'était fixée sur un partenaire autrement que pour des plans cul. Marco n'était pas un expert, mais il se donnait à fond et il avait de l'endurance. Elle regretta ses pensées, se disant qu'elle était vraiment une moins que rien. Elle fouilla sous le duvet pour attraper la gourde et boire une gorgée d'eau. Elle avait le gosier desséché. Une fois encore, elle observa son partenaire et pensa qu'elle tenait à lui plus qu'elle ne l'aurait voulu. Sa jalousie envers Jo ou bien son défi face à Edmond juste parce qu'elle avait plaisanté un moment avec ce bellâtre la rendait fière. Elle vint se blottir contre le corps tout chaud de Marco. Un vrai radiateur ambulante pensa-t-elle. Elle eut envie de lui, mais elle se retint d'aller chercher son sexe pour vérifier s'il était turgescent. A nouveau, elle se réprimanda. Une fois bien installée, elle se nicha dans la chaleur du duvet. Le sommeil reprenait possession de son esprit, tout doucement, lorsqu'elle sursauta. Non, elle n'avait pas rêvé, quelque chose n'allait pas. Elle secoua Marco à plusieurs reprises.

- Réveille-toi, dehors il se passe je ne sais quoi qu'est pas normal !

Il bougonna, reprit sa position de dormeur. Helen prise de panique, le secoua en tous sens et lui hurla dessus. Enfin il émergea.

- Quand tu dors, tu fais pas semblant !

- De quoi tu parles ?

- Peu importe, faut que tu ailles voir dehors.

- Tu déconnes, il fait moins quinze, je ne vais pas aller me geler les...

Il ne finit pas sa phrase, attrapa sa combinaison, enfila son pull, chaussa ses boots en oubliant de mettre des chaussettes. Helen lui tendit son propre bonnet dans lequel il enfourna sa tête. Il remonta la fermeture du sas, ouvrit l'autre partie et fut saisi par le froid glacial. Il attrapa la lampe torche. Le bruit venait maintenant d'un peu plus loin. Il s'avança vers la dernière tente, il buta contre un objet. Il l'éclaira là où il venait de passer. Un conteneur plastique renversé sur le sol. « Les crétins, pensa-t-il. Ils se sont levés pour bouffer et ils n'ont pas fixé les attaches ! » L'animal qui s'était attaqué à la boîte non verrouillée, avait maintenant compris que dans les autres se trouvait de quoi manger. Marco frappa dans ses mains, se mit à faire du raffut pour faire fuir l'animal en question. Au pire une belette, un renard ou bien un loup mais il ne crut pas à cette dernière option. Un nouveau bruit se fit entendre derrière lui, il envoya la lumière, rien, il courut vers le lieu d'où provenait l'agitation. Lorsqu'il arriva, deux participants sortaient le nez de leur tente.

- C'est rien, une bestiole qui a voulu nous piquer nos victuailles. Recouchez-vous.

Emergeant de la tente voisine, Edmond pointa le bout du nez.

- C'est toi qui t'es pris les pieds dans le tendeur ?

- Non, je ne crois pas, mais recouchez-vous, le problème est réglé.

Marco vit que ça s'agitait dans la tente de Sam, il s'avança et tomba sur la figure de Sam. Son visage fermé, montrait qu'il était mécontent.

- Qu'est-ce qui se passe ? bougonna-t-il.
- Rien, une bestiole qui s'est repue de nos victuailles à cause d'un conteneur resté ouvert.
- Toujours il faut qu'il y ait des imbéciles !
- Recouche-toi, le problème est réglé, je vais faire un dernier tour avant de regagner ma tente.

- Ok, si tu as un doute tu siffles deux fois, j'arrive.

Marco fit ce qu'il avait promis, la nuit était épaisse on n'y voyait pas à deux pas. Dans le faisceau de sa lampe, seule la neige d'une blancheur parfaite donnait un peu de relief à cette étendue noire. Il se figea sur place, ouvrant grand ses oreilles. Il resta ainsi près de cinq minutes. Seul le souffle léger du vent venait entamer une chanson délicate à ses oreilles. Il perçut quelques mouvements dans les différentes tentes. Tout au bout du campement, seule la sienne était encore éclairée. Helen devait l'attendre. Ou bien s'était-elle rendormie. Il espérait qu'elle patienterait jusqu'à son retour. Regagner le duvet tout chaud et venir se blottir contre Helen devint son objectif. Il aurait préféré ne pas tenir à elle autant. Mais le mal était fait. Lorsqu'il entra dans la tente, elle l'attendait. Il se dévêtit rapidement, une fois dans le duvet, Helen l'enlaça et le serra très fort tout contre elle. Elle pleurait, mais, il ne le remarqua pas à cause de l'émotion qui le submergea. Ils s'endormirent, entremêlés l'un à l'autre, leurs corps ne faisaient plus qu'un.

Marco fut réveillé encore une fois par Sam.

- Cette nuit, tu es sorti pour quelle raison ?
- A cause d'une bestiole qu'a bouffé une partie des provisions près d'une tente, je te l'ai expliqué déjà.
- Habille-toi ! Bonjour Helen, tu vas bien ?
- Oui !
- Tu as une drôle de tête, vous vous êtes engueulés, enfin, ce n'est pas mes oignons.
- Tout va vraiment bien, insista Helen.
- Toi, t'es amoureuse ! dit-il pour la taquiner, il ne se doutait pas qu'il venait de toucher juste.

Marco regarda Helen, elle détourna la tête et se nicha dans son cou.

- Bon allez file, Sam t'attend !

Marco enfila ses vêtements humides, il n'aima pas du tout. Le froid, la chaleur, la fatigue et la pluie ne le gênaient aucunement, mais des fringues humides pouvaient lui pourrir la vie. Il quitta sa tente avec un soupçon de regret. Il avait le sentiment de s'arracher à une partie de lui. Sam était un peu plus loin, près de la dernière tente. Les participants étaient regroupés autour du feu à regarder le pot de café chauffer. La fatigue commençait à se faire sentir et les paroles matinales restaient coincées dans le fond de la gorge.

- Approche et fais-toi discret. Tu vois ce que je vois ?
- Putain, des traces d'ours !
- Moins fort merde ! Cette bête n'a rien à faire dans les parages, elle ne doit pas venir jusqu'ici c'est bien trop éloigné de son lieu d'hivernage.
- J'y pense d'un coup, un des participants s'est plaint que j'avais heurté son tendeur. Je lui ai dit que ce n'était pas le cas. En réalité, c'était l'ours !
- Ce que je ne comprends pas, c'est la raison qui l'a fait partir.
- Le bruit l'a fait déguerpir.
- Tu parles d'un ours de deux ou trois cents kilos, au bas mot. La seule chose qui peut le faire déguerpir ce sont les baies rouges dont ils sont particulièrement friands. Et je peux te jurer que des baies rouges en cette période, y en a pas. Sauf dans les supermarchés, mais le premier est à 150 km d'ici !
- Il y a autre chose qui te tracasse ? Tu as l'air pensif.
- Oui, j'ai rêvé.

- Comme tout le monde.
- Non, je ne rêve pas en dehors de mon territoire.
- Il y a un début à tout.
- Non ! Car j'ai rêvé d'un totem qui n'est pas le mien et ici, il n'y a pas de totem. Du moins, pas à ma connaissance. Et celui dont j'ai rêvé est bien plus au Nord. Les esprits de la forêt me parlent pour m'avertir, mais de quoi ?

- Je croyais que tu déconnais avec tes histoires, que c'étaient des trucs pour les touristes, une façon d'agrémenter la promenade que tu fais à chaque fournée de zozos en quête d'aventure.

- Moi aussi je le croyais. J'ai rompu tous liens avec les miens. Alors pourquoi me rendre visite ? Et surtout, m'empêcher de me réveiller, car tout le problème est là. Jamais, tu m'entends, jamais je ne dors ainsi quand je suis responsable d'un groupe en pleine nature !

- Y a un souci, demanda Helen en rejoignant les deux hommes.

- Il semble qu'il y ait eu un ours qui soit venu rôder autour des tentes !

- A cette époque, c'est du grand n'importe quoi !

- Pas tant, à la vue des traces qu'il a laissées.

Helen comprit que les deux hommes ne se fichaient pas d'elle. Après avoir déposé un baiser sur les lèvres de Marco, elle retourna s'occuper du démontage de la tente.

- J'arrive de suite, cria Marco.

Un sourire s'esquissa sur les lèvres de Sam.

- Qu'est-ce qui te fait marrer ?

- Va falloir que tu prennes soin d'elle l'ami, elle est amoureuse !

Marco rougit jusqu'aux oreilles. En s'éloignant, il bredouilla quelques mots qui se voulaient rassurants. Il n'avait jamais été amoureux d'une fille avec laquelle il couchait et il ne savait guère ce qu'il convenait d'adopter comme attitude. Heureusement son corps savait.

La journée suivante se déroula dans un paysage magnifique. Une succession de vallons au creux desquelles se glissait une myriade de ruisseaux. Plus tard dans l'après-midi, ils se trouvèrent sur une immense langue de neige bordée de chaque côté par des pins. Elle s'étendait à perte de vue. Le soleil était dans leur dos car la boucle revenait sur la pourvoirie. Mais aucun des participants ne se souciaient du retour, absorbé qu'il était par l'effort et la beauté de l'endroit.

Le dernier soir devait se faire autour d'un immense feu où l'on ferait rôtir d'énormes côtelettes. Elles furent livrées par le cuistot en personne qui se chargea d'organiser un brasier. On y jeta des pommes de terre enroulées dans du papier d'aluminium. Il avait aussi apporté son harmonica et on fit une initiation aux cuillers. Chaque participant s'asseyait pour rythmer le chant. Puis on dégusta l'alcool du coin à base de sirop d'érable.

Le cuistot prit congé de tout le monde. Il fut félicité tant pour la qualité de ses côtelettes que pour son sens du rythme. Avant de regagner le centre sur sa moto neige, il s'approcha de Sam pour savoir comment s'était déroulée la rando afin de rendre compte au directeur du centre.

- Les gens ont l'air satisfait, ils ne font que complimenter la qualité de l'organisation. Comme à chaque fois. On a eu des soucis avec un ours. Mais à priori c'est réglé.

- Vous voulez que j'envoie des gars avec des fusils pour se poster autour du camp, discrètement ?

- Non, on va faire des tours de garde. Passe-moi les bombes lacrymo qui sont sous le siège.

- Vous n'en aviez pas ?

- On n'avait pas de raison d'en avoir. Depuis le temps que je fais ce parcours on n'a jamais eu de soucis !

- T'énerve pas, je te dis rien. Tu vas faire les tours avec Marco je suppose. Y a Helen, si vous êtes trop nases ?

- Non, elle est en congé protesta Sam, on va se débrouiller à deux, pas vrai Marco ?

- Yep !

Après avoir extrait les bombes, le cuistot démarra le moteur. Prenez le talkie, vous êtes à portée de l'antenne, s'il y a un souci vous nous contactez, je dirai à Luis de rester au poste de réception.

- Et toi ?

- En moto j'en ai pour un quart d'heure, te bile pas.

Et il démarra en trombe pour rejoindre la piste.

- Prends le premier tour de garde, si tu veux, proposa Marco.

- Non, à toi de commencer, tu fais le premier jusqu'à 2 heures.

- Comme tu veux, mais alors je prends le relais vers 5 heures du mat.

- Parfait, à plus.

- On s'est mal compris, je prends vraiment la suite au petit matin, sinon, je ne bouge pas et je reste avec toi.

- Ok, t'es un brave type Marco.

Marco se rendit dans la tente pour embrasser Helen et surtout lui dire de ne pas l'attendre. La nuit était baignée par un croissant de lune à peine esquissé mais avec le ciel parfaitement dégagé ça suffisait pour apporter un peu de clarté. Le silence avait déjà pris possession du campement, tous dormaient profondément. La fatigue et l'alcool avaient eu raison des touristes. Seule sa tente émettait un léger halo jaune. Il écarta les pans qui protégeaient l'entrée du sas puis se glissa à l'intérieur. Il fut très étonné de découvrir qu'Helen était encore habillée.

- Tu n'es pas couchée ?

- Comment avez-vous organisé les tours de surveillance ?

- Tu nous as entendus ?

- Pas besoin, si on réfléchit un peu on arrive à cette conclusion sans peine. Je suppose que c'est toi qui commence ?

- Oui, jusqu'à deux heures.

- Je viens te tenir compagnie.

- Tu n'es pas obligée. Profite de ton congé.

- J'ai plutôt dans l'idée de profiter de toi.

- Ce n'est pas la peine que je tente de t'en dissuader !

Ils s'embrassèrent et ressortirent tous les deux se poster près du brasier.

- Tu ne m'as pas beaucoup parlé de toi, dit Marco après un moment passé à attiser les braises.

- Il n'y a pas grand-chose à dire. Comme je t'ai expliqué, ma mère est française, maintenant elle est installée à Vancouver avec un crétin qui méprise la langue française. On ne se parle plus depuis que j'ai interrompu mes études. La prof a pris le dessus sur la mère. Elle voulait que je sois enseignante, en gros elle espérait que je sois elle en plus jeune. J'ai foutu le camp chez mon père...

Helen vit le regard inquiet de Marco. Il se leva d'un coup, envoya la torche du côté du bruit de pas.

- On ne peut plus aller pisser tranquille, c'est pire que du temps de McCarthy. Excusez, mais je ne peux pas mettre les mains en l'air !

- Désolé on pensait qu'un animal rôdait.

- L'animal rôde, mais pas pour longtemps car il se les gèle ! Bonne nuit.

- C'était Edmond je crois bien.

- Tu l'as reconnu à quoi, ironisa Helen.

- Il m'a vraiment fait peur ce con !

- T'es plus jaloux alors ?

- Je ne l'ai jamais été, mentit Marco, mensonge auquel Helen ne se laissa pas prendre. Son instinct de fille lui commandait de ne pas insister.

- Tu en étais à ton père.
- C'est un brave type, il n'a qu'un défaut, il est à la gestion du personnel dans une boîte de placement de produits. Il a une jolie maison à Calgary avec une jolie nana qui ne veut pas d'enfant car elle veut rester désirable. Elle se croit belle, elle est juste vulgaire. Ashley. Une poupée en plastique siliconée, voilà l'image que j'ai d'elle. Elle fout rien à part forniquer avec mon père. Elle s'est fait refaire les lèvres récemment, excuse-moi, mais ça lui fait une bouche à sucer des bites !
- Tu ne la portes pas dans ton cœur on dirait et la description que tu en fais ne donne pas envie de la croiser. Tu es fille unique ?
- Malheureusement oui. Tu sais, ça me manque un grand frère ou une grande sœur. J'aurais quelqu'un à qui confier mes malheurs.
- Ou à qui tu pourrais parler de tes petits amis. Que lui dirais-tu de moi ?
- Que j'ai trouvé un coup d'un soir potable, que tu es pas trop moche et que question baise, tu as la moyenne.

Elle s'amusait de voir la tête de Marco au fur et à mesure qu'elle se fichait de lui.

- Mais non gros bêta. Je ne lui dirais pas ça, mais je lui raconterais autre chose que tu ne sauras jamais car tu n'es pas mon frère.

Ils restèrent un moment silencieux. La tête d'Helen commença par tomber sur l'épaule de Marco, puis elle piqua du nez. Marco dut insister plusieurs fois pour qu'elle aille se coucher, il la gronda même, la menaçant de la quitter pour toujours si elle n'obéissait pas. « Tu sais parler aux filles toi, et tu me puniras comment ? » « Va te coucher au lieu de penser à des cochonneries. » « Dis, tu me puniras quand on sera au centre ? » plaisanta-t-elle tout en se levant pour regagner sa tente. Elle fit demi-tour et embrassa Marco avant de le quitter définitivement.

Le temps passait trop lentement. Marco essayait d'occuper son esprit avec la prochaine session en coupe forestière. Il allait reprendre son boulot de coupe à plein temps. Qu'allait devenir Helen, serait-elle encore là ou bien la perdrait-il définitivement, patienterait-elle jusqu'à ce qu'il la rejoigne à Toronto ? Trop de questions. Il se leva, fit les cent pas pour se dégourdir les jambes. La bombe lacrymo était restée sur le sol, à côté de son sac. Il piocha dans le tas de bois restant pour alimenter le feu. Il revint près du foyer, il souffla à peine sur les braises que les flammes s'emparaient déjà des branchages. Ce serait un feu qui ne durerait pas. Ils avaient déjà utilisé toutes les bûches pour la viande. Un vrai gaspillage qui écœura Marco, il y en avait tellement que les gens ne prenaient pas le temps de gratter les os, ils avalaient le rond central et jetaient le reste dans les braises. Il pensa à sa sœur. Que devenait-elle ? D'après Corinne, elle réussissait plus ou moins à suivre une scolarité. Que deviendrait-elle une fois adulte et que ses parents ne seraient plus là ? Il pensa à Louise comme à un fardeau. Le mieux, se dit-il, sera de la placer en institution avec internat. Dans la cuisine, il avait entendu une conversation entre ses parents, ils évoquaient cette solution. Il cherchait à se rappeler le nom de l'internat, hôpital de quelque chose. Mais sa mère avait répondu que, elle vivante, il n'en était pas question. Marco se leva à nouveau, il consulta sa montre, à peine une heure. Le temps semblait figé. La nuit restait claire et la lune diffusait une clarté rasante partant du sommet des arbres pour se refléter dans la neige. Du côté méridional, les étoiles formaient d'étranges petits dessins dans le ciel.

Le craquement de la neige ne fut pas tout de suite perceptible à ses oreilles. Affolé, il chercha la bombe. Elle n'était pas là. C'est impossible, je l'ai déposée près du sac, pensa-t-il. Il se leva précipitamment, il s'emmêla les pinces avec la sangle du sac et s'étala dans le brasier, heureusement en fin de vie. Seules ses mains avaient été brûlées, ce qui lui arracha un cri strident qui se répandit dans l'immensité. Il plongea ses mains dans la neige. Lorsqu'il se redressa, l'ours était là, devant lui. D'un coup de patte, il lui arracha la peau du visage et l'envoya rouler sur le sol. En tombant, il sentit un objet oblong dans son dos. La bombe était

dans la poche de son anorak. Il roula sur le côté, mais elle était prise dans la doublure, impossible de la faire sortir. Marco recula en rampant sur ses coudes. Faire le mort. Les paroles de Sam lui revinrent en mémoire. Il se roula en boule et resta immobile. Mais le froid déjà traversait ses vêtements. Il sentait l'engourdissement saisir ses membres un à un. Il devait bouger un peu, ne serait-ce que pour dégager son bras coincé sous son ventre. L'animal se pencha sur lui, il sentit son souffle chaud sur sa nuque. Il tenta de le secouer pour vérifier, puis il tapota son dos.

- Putain, mais on ne peut jamais compter sur toi ! A part roupiller et baiser tu fais autre chose dans la vie ?

Marco ouvrit les yeux, son air halluciné intrigua Sam.

- Oh, tu es avec nous ?

La tête de Marco oscillait de droite à gauche. Sam dut le secouer pour le faire réagir. Marco se leva d'un bond, se mit à déambuler autour du brasier dont il ne restait que de vagues rougeoiements. Il frappa sa lampe sur sa cuisse car elle ne s'allumait pas.

- Passe-moi la tienne, intima-t-il.

Sam obtempéra plus intrigué par l'attitude de Marco que pour obéir à son injonction inutile. Marco se glissa entre les tentes, fixant son faisceau de lumière sur le sol. Son manège dura une bonne dizaine de minutes, puis il revint vers Sam.

- Il était là, devant moi ! Marco réalisa l'incongruité de son propos. « Je te jure que c'était comme vrai ! »

- Tu as fait un mauvais rêve, voilà tout.

- Ma lampe déconne.

- Non, tu as seulement oublié de l'éteindre en t'endormant.

Marco tint à refaire une inspection autour des tentes pour s'assurer de l'absence de traces d'ours. Il revint une nouvelle fois se planter devant Sam, dépité.

- Je suis désolé, mais ce rêve avait l'air tellement vrai. J'ai fait le mort pour échapper à son attaque, comme tu nous l'as enseigné.

- Quand on combat avec la réalité dans un rêve, c'est que la réalité y est enfermée et ne peut-être dans le monde des vivants. Tu as piégé l'ours dans ton esprit. Je peux te poser une question personnelle ?

Marco pensait que Sam allait encore lui parler d'Helen, que c'était une fille bien et qu'il devait faire attention à elle. Il respectait Sam, alors il accepta de s'expliquer encore une fois au sujet d'Helen.

- Dans ton pays, il y a des totems ou bien des croyances qui s'en approchent ?

Il fut désappointé par la question. Il prit un peu de temps pour rassembler ses esprits.

- Pas à ma connaissance, on a des rebouteux, une vieille folle qui pêche les grenouilles pour les vendre au marché. On l'appelle la sorcière parce qu'elle vend aussi des herbes. On a aussi des récits plus ou moins fantastiques, mais ça s'arrête là.

- Tu es protégé par un puissant Totem. Au départ, j'ai cru que c'était Jo. Mais je me suis trompé, celui qui a fait déguerpir l'ours, ce n'est pas lui, mais toi. Tu dois avoir dans ta famille un ancêtre qui a été en symbiose avec la nature et les esprits qui la peuplent.

- Je te l'ai déjà demandé, mais permets-moi d'insister, les histoires que tu racontes aux touristes, ce sont bien des histoires ?

- J'ai repensé à tout ça, mon peuple ce sont les Hurons.

- Je ne t'ai jamais entendu parler ainsi.

- Je te le redis, j'ai coupé les ponts avec tous ces saoulards, ils ne vivent que pour une bonne bouteille de whisky. Et puis je ne suis qu'à moitié Huron, mon père est issue d'une famille puritaine venue s'installée en Nouvelle Angleterre. Mais c'est ma mère qui m'a élevé, très vite ils se sont perdus de vue.

Après un moment de silence, Sam ajouta : « Je crois que je vais leur faire une petite visite. »

- Ils sont où ?

- Au nord du lac Ontario. Bon assez de balivernes, va te coucher et embrasse Helen de ma part ! ironisa Sam tout en poussant Marco vers sa tente.

Au matin, Marco fut assez étonné de se trouver encore dans sa tente, avec Helen, assise en tailleur, emmitouflée dans son pull, le reste du corps sous la couette.

- Merde, je devais remplacer Sam à...

- Il a dit de te laisser dormir et il a piqué le réveil pendant la nuit.

- Il est quelle heure ?

- Près de dix heures.

- Tu déconnes ! s'écria Marco tout en attrapant son pantalon.

- Du calme, ils sont déjà partis.

- Mais c'est quoi ce binz !

- Tu as oublié la surprise ! Retour en moto neige pour tout le monde. Genre, c'était pas prévu mais c'était compris dans le forfait. Les participants ont fait « ooooooh » et ils ont applaudi, comme toutes les fois.

- On est tout seuls alors ?

- Pas tout à fait, il reste les quatre gars qui ont convoyé les motos et qui vont se farcir le rangement du camp avec nous !

Justement, un des types pointa le bout du nez. « Hé les amoureux, au boulot, y a pas que l'amour dans la vie ! Tu l'as pas foutue en cloque au moins ! »

- Quel con ! dit Marco après la disparition de la tête du gars.

- Tu m'as mise en cloque alors ?

- Bah non !

- Qu'est-ce t'en sais, on baise sans condom. Tu t'es demandé si je prenais la pilule ?

- Bah non !

- T'as un max de vocabulaire au réveil. T'es bien un mec, c'est la nana qui doit s'occuper de tout. Evidemment que je prends la pilule hé ballot ! Bon au boulot.

Il leur fallut deux bonnes heures pour ranger tout le matériel, plier les tentes et vider la cuve du barbecue. Le retour à skis se fit en une demi-heure. Marco fut assez étonné, tout comme Helen de découvrir que le centre était si proche. Ils arrivèrent à peu près en même temps que les participants qui avaient fait la petite boucle d'initiation en moto neige. Les gens étaient contents, ils saluèrent Marco et Helen, se promirent de se revoir un de ces jours sur les réseaux sociaux et s'oublièrent aussi vite que disparut leur car.

Les groupes se succédèrent au gré du défilement de la saison hivernale. Il y avait pourtant toujours le même plaisir à les accueillir même si la fatigue se faisait de plus en plus prégnante. Le directeur du centre était content d'avoir embauché Marco. Pour la première fois de sa carrière de gestionnaire à la pouvoirie il n'avait pas eu besoin de négocier des heures pour trouver celui qui accompagnerait Sam sur les circuits. Marco et Sam s'entendaient à merveille. Marco avait appris à anticiper les demandes de Sam, Sam de son côté s'appuyait de plus en plus sur le savoir-faire de son coéquipier. L'ours qui les avait tant inquiétés et qui leur avait créé tant de soucis, n'avait plus pointé le bout de la truffe. Pourtant, discrètement, ils avaient maintenu les tours de garde durant tout le séjour. Les participants du tour « ski de fond », étaient toujours aussi heureux de découvrir la surprise moto-neige et ils saluaient toujours avec autant d'entrain l'équipe d'animation. De son côté, Helen avait appris à faire avec les longues absences de Marco, mais à chaque retour, elle était sur l'arrière du centre, les mains dans les poches à attendre l'arrivée des expéditions, comme ils disaient. Le moindre retard l'inquiétait, mais elle n'en disait rien. Jamais elle n'oubliait de préparer un repas en amoureux avec la complicité du cuisinier pour fêter le retour de Marco. Ils s'installaient dans la chambre de Marco qui servait de salon, puis ils regagnaient celle d'Helen qui était devenue celle de Marco aussi. Plus personne ne perdait son temps à aller sonner chez Marco, on allait

directement dans la chambre d'Helen, il fallait frapper et attendre qu'on dise « entrez ! » car ils dormaient nus et se levaient au dernier moment. Il était devenu coutumier de les appeler « les amoureux », ils avaient fini par ne plus protester, ils étaient la mascotte du centre, aussi quand la fin de la saison fut proche, il y eut un moment d'inquiétude. Ni Marco, ni Helen ne parlait de l'après. Aussi, lorsqu'ils eurent fini le rangement du matériel après le dernier séjour et que Marco prépara ses affaires pour filer rejoindre l'équipe des bûcherons en pleine forêt, il finit enfin par aborder le sujet.

- Bon, ben, ça se termine. Tu vas faire quoi ?
- Bah, je vais rentrer au bercail, répondit Helen sur le même ton que Marco.
- Alors c'est notre dernière nuit ?
- Alors c'est notre dernière nuit.
- Tu vas répéter tout ce que je dis ?
- Tu vas répéter tout...

Marco se jeta sur elle et la bascula sur le lit. Il glissa sa main sous la robe d'Helen pour faire glisser sa culotte et ils firent l'amour et refirent l'amour et encore. Alanguis d'amour, ils s'allongèrent côte à côte et restèrent silencieux un moment. Ce fut Marco qui prit la parole en premier.

- Je voudrais qu'on se revoie.
- Pas moi, taquina Helen, mais Marco prit la chose au sérieux.
- Je croyais que...

Elle déposa un baiser sur ses lèvres.

- T'es un vrai couillon. Tu crois que j'ai dans l'idée de te quitter après avoir vécu ce qu'on a vécu. Je suis pas conne, j'ai remarqué que tu faisais la tronche à cause de la fin de saison qui arrivait.

- Je faisais pas la tronche.
 - Non, c'est vrai. L'expression exacte c'est que tu tirais une gueule de cent pieds de long. Bref, moi de mon côté je négociais de faire la saison printemps été, pendant que tu irais couper du bois pour alimenter ma cheminée.
 - Y a même pas de cheminée.
 - C'est une métaphore. Bref je peux garder la chambre en attendant le début des réservations, y a juste un petit souci.
 - Lequel ?
 - Il faudra qu'on la partage tous les deux et le lit aussi. Faudra aussi que tu vérifies si je risque pas de finir en cloque.
 - Ce ne serait pas pour me déplaire.
- Pour une fois, Marco lui coupa la chique !

Partie 4

Marco avait roulé plus de 124 miles. Il n'arrivait toujours pas à se représenter ce que valaient les distances en miles. Le voyage paraissait d'autant plus interminable. Mais dans sa vieille Ford d'occasion, ce n'était pas une question de distance, mais de femme. Il avait laissé Helen. Comble de malchance, elle avait été occupée toute la journée avec les chargements de denrées alimentaires à stocker. Comme il n'avait rien à faire, il lui avait donné un coup de main, mais ce n'était pas ce qu'il aurait souhaité. De la voir heureuse, alors que lui ne l'était pas ne l'avait pas amusé beaucoup. Ses plaisanteries avec Jo, avec le cuistot, tout lui avait tapé sur le système. Heureusement, elle avait bénéficié de la fin d'après-midi, ils étaient allés se promener autour du lac, ils avaient même fait un tour de canoë. Elle avait voulu, pas moyen d'en démordre, lui n'avait qu'une idée en tête, rejoindre la piaule et ne plus en sortir jusqu'à ce qu'il soit l'heure de partir. Ils avaient fait l'amour, maladroitement, avaient regardé la télé pour finir sous la douche. Marco avait eu envie de baiser sous l'eau, mais pas Helen. Puis l'heure était venue de partir, il était triste, elle l'avait embrassée puis rassurée, deux semaines seraient vite passées.

Les algecos collectifs étaient en bout de piste, une piste tracée à la va-vite pour l'accès rapide au lieu de couchage. Un peu plus loin se situait l'espace restauration, un autre algeco, doublé avec un deuxième. Il retrouvait ce lieu sans vie. L'équipe n'était pas encore arrivée, mais lui devait se présenter un jour plus tôt pour remplir son nouveau contrat d'apprentissage. Sa situation d'étudiant détaché nécessitait un supplément de travail administratif qui exaspérait le gérant chargé d'organiser la gestion des coupes.

Le gérant était un brave type, il gueulait rarement et quand cela se produisait, les hommes savaient qu'il allait falloir en mettre en coup. Il était taillé comme un bûcheron si bien qu'on le considérait facilement comme étant un homme du métier. Il ne devait sa carrure qu'à son passage par l'équipe de hockey du collège. Son genou avait décidé d'une autre carrière.

- T'es de retour petit !

Il l'appelait toujours ainsi ce qui exaspérait Marco.

- C'est ta dernière session, qu'est-ce que tu vas faire après ?

- Je sais pas trop.

Helen avait modifié la donne. Son objectif était d'acquérir une solide formation à la gestion industrielle des forêts et de revenir dans le Jura pour la mettre en pratique. Pour la première fois, il hésitait.

- T'es un gars qui bosse bien, on a besoin de types dans ton genre et tu n'auras aucun problème pour obtenir la nationalité canadienne. Surtout que tu t'y connais pas mal en moteurs et asservissements en tous genres. Sache que tu as une place parmi nous.

- Merci monsieur.

- Ne m'appelle plus monsieur, Hugh suffit.

Marco rejoignit sa chambre incluse dans une série de box tous identiques équipés des mêmes meubles pas chers et d'un écran cadenassé à la cloison. Une foultitude de chaînes inintéressantes dont les programmes étaient continuellement coupés par la pub. Il déposa ses deux sacs sur le lit et rangea ses affaires. Une bonne heure lui fut nécessaire, il n'avancait pas, il n'était pas à ce qu'il faisait. Il sortait pour se préparer un café, ou bien il arpentait le couloir en faisant les cent pas.

- C'est pas facile de se retrouver là, le surprit Hugh. Demain y aura les gars, ce sera plus sympa. Tiens, je t'ai apporté un sandwich, le cuistot n'est pas encore arrivé. Il devrait pointer le bout du nez dans la soirée.

Marco remercia le gérant, rentra dans sa piaule, se jeta sur le lit, laissant son repas sur la petite table de nuit. Il n'avait pas faim. Très vite, il s'endormit sur son polar et c'est au milieu de la nuit qu'il se réveilla. Il était encore tout habillé, il se dévêtit. Le froid était tombé sur la

petite clairière, il se glissa sous les draps en pensant à Helen, à ce qu'elle pouvait bien faire. Le téléphone sonna.

- Tu dormais ?

- Non, je pensais à toi.

- Tu dis ça pour me faire plaisir, c'est gentil.

Marco n'insista pas, il sentait que les explications dans ce genre d'échange étaient inutiles.

- Comment s'est déroulée ta journée, demanda Marco.

- La routine, on se prépare pour accueillir la première fournée.

- Tu as une façon de parler des gens, comme s'il s'agissait de petits gâteaux. Et Sam ?

- Il a changé, je crois qu'il t'apprécie plus qu'il ne veut bien le dire. Et de ton côté ?

- Aujourd'hui je me suis fait chier à cent sous de l'heure. A part la paperasserie, j'ai rien à faire. Tu ne vas pas le croire, mais je n'ai pas foutu le nez dehors.

- La bagnole a tenu le coup ?

- Oui, j'espère qu'elle fera encore quelques allers-retours, ça m'ennuierait d'avoir à en acheter une !

- Tu prends la mienne si tu veux. Si j'ai besoin de me rendre en ville, Jo me conduira.

- Peut-être que ce sera nécessaire, on verra.

Ils restèrent silencieux un moment.

- Je raccroche, je crois bien que je vais dormir maintenant. Je t'embrasse et fais attention à toi, y a l'homme des bois qui rôde, il pourrait s'occuper de toi ! ironisa Helen qui sentait bien que Marco n'avait pas trop le moral.

- Je t'embrasse aussi et j'attends avec impatience que les deux semaines soient écoulées.

Dès que le boulot va démarrer, le temps va filer !

Ils se dirent encore une fois qu'ils s'embrassaient, ajoutèrent quelques banalités, s'embrassèrent à nouveau par téléphone interposé et Helen finit par raccrocher. Marco avait menti en disant qu'il allait dormir, il était grand éveillé. Il observa un moment le plafond, comme s'il allait y découvrir un détail qui lui aurait échappé. Il reprit son polar qu'il parcourait des yeux sans lire, les images qui défilaient n'était pas celles du commissaire Luka assis dans son bureau à chercher une solution à son énigme, mais les lèvres d'Helen et son corps dénudé.

Le lendemain matin, toute l'équipe était réunie dans la salle commune au moment du petit déjeuner. Marco s'était habitué à l'idée de manger des saucisses et des fayots à la tomate accompagnés d'un œuf sur le plat. Les hommes avaient déboulé un à un se saluant comme de vieux amis. Quand ils arrivaient à hauteur de Marco, ils se contentaient d'une poignée de main ou bien d'un petit geste à hauteur de la casquette. Marco avait été le premier à se pointer dans la salle, réveillé aux aurores, il avait pris sa douche, allumé la télé en attendant qu'il soit l'heure. Hugh fit son entrée.

- Salut à tous, j'espère que vous êtes en forme !

Les hommes s'observèrent, quelques clins d'œil s'échangèrent. Quand le patron commençait ainsi, les nouvelles étaient mauvaises.

- J'aurais aimé qu'on démarre la semaine tranquillement, ce ne sera pas le cas. Porter, t'es où ?

- Il n'est pas là, il n'arrivera que dans deux jours, son père est hospitalisé.

Hugh fronça les sourcils, son meilleur abatteur absent n'augurait rien de bon. Il visa les présents. Terry, un irlandais, n'était bon qu'à l'empilement, il maniait le tracteur avec une dextérité qui le rendait indispensable. Les trois gars affectés aux convois ne pouvaient pas gérer l'abattage en continu.

- Je peux prendre la place de Porter, pour un jour ou deux, ça ira.

Celui qui venait de prendre la parole était un ancien, il restait sur le site parce qu'il avait une bonne connaissance des lots, mais il n'avait pas l'habitude des nouvelles machines. Les joysticks ce n'était pas de sa génération.

- T'es gentil Papy, mais là on ne parle pas d'assurer une coupe pour le stockage. On est sur un contrat énorme. Je me suis engagé ce matin même. Huchington a lancé un appel d'offre qui ne se refuse pas, surtout avec les autres chantiers qui sont en surchauffe !

- On doit tourner à combien avec les trois abatteuses ?

- 500 stères jour, se serait bien.

- Avec l'absence de Porter, c'est impossible.

- Moi je peux gérer une des machines, proposa Marco.

Tous se tournèrent vers lui. Hugh se gratta la tête. Il avait déjà vu le jeune à l'œuvre, mais il était épaulé par un des gars. Il cherchait à se rappeler avec qui il avait fait équipe.

- C'est Porter qui l'a formé, hurle un type au fond.

- Tu crois vraiment que tu peux assurer 150 stères ?

- Bah ouais.

- Papy, tu restes avec lui dans la machine, au moindre souci c'est toi le chef. Je veux être informé en temps réel, aussi bien des problèmes que du rendement à l'heure ! Allez, tout le monde aux camions, on a du pain sur la planche !

La route n'était pas très longue, la coupe blanche concernait la parcelle du Ladre. Le camion sautait plus qu'il ne roulait, à cet endroit la piste n'était pas aménagée pour les convois. La forêt était si dense qu'on pouvait se demander de quelle partie de la journée il s'agissait.

- T'es un mec gonflé ! dit un des gars originaire de Louisiane. Sa peau était lisse et luisante, ses parents étaient camerounais, il avait la double nationalité. Il travaillait pour sa famille restée au pays.

- Pas plus que chacun d'entre nous. Celui qui connaît son métier, sait sur quoi il peut s'engager. Pas toi ?

- Bien répondu, tu lui as cloué son bec à monsieur je me la pète ! intervint Papy.

Papy, en réalité s'appelait Tracey Brenan, il venait du Texas et il avait une façon de s'adresser à ceux qui n'appartenaient pas à la même race que lui, comme il disait à tout bout de champ, qui le rendait insupportable à Marco. De devoir partager la cabine toute la journée avec ce vieux ronchon allait être long. Marco ne savait pas comment se sortir de cette discussion qui le mettait mal à l'aise, lorsque le camion stoppa net. Les portes latérales s'ouvrirent.

- Le voyage découverte des terres canadiennes est terminé, n'oubliez pas le guide !

Le cuistot servait aussi de chauffeur à l'occasion et il aimait le comique de répétition. Plus personne ne prêtait attention à lui. Il croyait singer le guide d'un voyage touristique, mais il ne singeait que sa propre image.

- Pense plutôt à ce que tu vas nous faire à bouffer !

- Rôti aux fayots.

- Tu déconnes, on avait eu ce repas formidable pour notre dernier jour de saison.

- Si tu t'en rappelles encore, c'est que ça devait être bon.

- Ou dégueu, ironisa Dan, le gars de la Louisiane.

Marco se dirigea vers la Rottne, une abatteuse dernière génération. Il était sur le point de grimper dans la cabine de pilotage.

- 100 000 dollars gars, pense à ça, t'es assis sur 100 000 dollars ! prévint Papy.

- Tu vas pas me casser les couilles à chaque fois que je vais toucher à la manette ! Parce que sinon je te fous dehors !

- T'as entendu le patron !

- Le patron, la seule chose qu'il entend, c'est le rendement, alors commence pas à me gonfler.

Dan qui attendait le retour du tracteur, eut un large sourire, pas besoin de commentaire, le spectacle lui avait suffi.

- Toi, Bamboula ferme-la, on t'a pas sonné.

Dan, éclata d'un rire franc tout en s'éloignant.

La machine démarra au quart de tour et Papy eut tout juste le temps de grimper sur l'échelle pour s'installer derrière Marco. Il fut sur le point de rappeler le prix de la machine, mais il préféra la boucler. Marco mit en position l'abatteuse face à la série d'arbres qui allaient être coupés. Il régla les paramètres sur les valeurs habituelles en fonction de la taille du tronc. Avec le joystick il engagea la mâchoire de tronçonnage à la base. L'arbre bascula légèrement mais resta prisonnier de la mâchoire puis il fut débité en tronçons tout en étant élagué par une série d'aller-retour. Puis Marco répéta l'opération plusieurs fois avant de déplacer à nouveau la machine. Les mouvements encaissés par le châssis rivalisaient avec les sensations dans les montagnes russes. Papy devait se tenir fermement à la barre d'appui pour ne pas valdinguer dans l'habitacle. Une heure durant ce fut le même enchaînement des opérations d'abattage.

Papy tapa sur l'épaule de Marco.

- On fait le point pour informer le patron ! gueula-t-il pour se faire entendre.

- Comme tu veux, on est sur la prévision annoncée, on a même de la marge.

- C'est-à-dire ?

- Le vecteur statistique du module de coupe donne 160 stères jour.

- T'es certain de bien interpréter les infos ?

- Oui, et sauf si tu continues à me briser les noix, la moyenne sera tenue !

Papy prit son talkie se connecta sur la fréquence et transmit les données pendant que Marco reprenait le travail. Papy s'effondra sur le côté et disparut derrière le siège de Marco. Il beuglait tout ce qu'il savait mais Marco n'écoutait pas, il avait remis son casque. Ce furent les coups de pieds qui l'alertèrent.

- Qu'est-ce que tu fous ?

- Crétin, je suis tombé, t'aurais pu attendre avant d'engager. Merde. Laisse-moi le temps de descendre, j'en ai ras le cul !

Papy se glissa hors de la cabine par l'échelle, mais comme l'abatteuse était en devers, il finit sa descente à plat ventre sur le sol. Il bafouilla quelques grossièretés de son cru puis déguerpit pour rejoindre son tracteur. Son mécontentement concernait autant ce jeune blanc-bec qui en plus était français que le retard pris pour la récupération des troncs.

Marco jonglait avec le joystick comme il l'aurait fait avec un jeu de console. Les arbres dégringolaient à une vitesse incroyable. Les troncs s'entassaient d'un côté, et les déchets d'élagage de l'autre. Papy avait approché le tracteur, il commençait seulement à entasser les troncs, mais il réalisa que le blanc-bec, comme il continuait à l'appeler, abattait un travail phénoménal. Il ne le dirait pas aux autres, mais il était impressionné. Et Porter allait devoir vendre chèrement sa peau pour retrouver sa place.

Après plus de dix heures d'abattage et une pause déjeuner d'une vingtaine de minutes, Marco regagna son baraquement avec les autres. Le retour, comme à chaque fois, était silencieux, chacun en avait plein les baskets. Une partie des gars se dirigeait vers la buvette pour s'en jeter un, tandis que les autres préféraient prendre une bonne douche et traîner devant la télé jusqu'à l'heure du repas. Marco était l'exception, il avait besoin de s'aérer les méninges, aussi il empruntait un sentier qui servait de jonction avec un autre terrain de coupe. Le silence absolu qui régnait dans la forêt lui faisait un bien fou. Pas le moindre pépiement d'oiseau, ni le moindre bruit trahissant une présence animale. Dans ces forêts de Douglas récemment plantés au garde-à-vous comme une armée de soldats, les couches d'aiguilles empilées ont réduit la vie à sa plus simple expression. Mais Marco ne s'intéressait pas à la vie, il avait besoin de faire le vide, d'oublier les heures passées à sectionner du tronc à la chaîne. Il marcha ainsi jusqu'à ce que le soleil disparaisse sous l'horizon, puis il fit demi-tour. Une

heure plus tard il était de retour pour se rendre au réfectoire. Une quinzaine de types mâchouillaient leurs aliments les yeux rivés sur les écrans qui diffusaient, l'un, le dernier match de baseball, l'autre, l'affrontement de deux équipes régionales au foot américain. Marco longea le présentoir des buffets avec son plateau lorsqu'on lui tapa sur l'épaule.

- Espèce de connard ! C'est comme ça que tu me remercies, en me piquant ma place !

- Y avait juste besoin d'un gars pour assurer le contrat, j'ai levé le doigt, ça s'arrête là. Reprends ta place, j'en ai rien à foutre.

- T'es un rigolo, avec le rendement que tu as fait, tu pensais bien que le patron allait pas te laisser filer comme ça.

- Je lui parlerai.

- Bah justement, le voilà, tu vas pouvoir lui dire ce que t'as sur le cœur.

En effet, Hugh arrivait, il aimait manger avec son équipe, c'était sa façon de rester proche des hommes à qui il confiait l'avenir de son entreprise. Il attrapa un plateau puis rejoignit Marco et Porter.

- Marco t'as fait du bon boulot, évidemment tu continues sur la semaine. Porter tu passes sur le ramassage des branchages pour le broyage.

- Mais, c'est à Porter de reprendre sa machine.

- La machine, elle n'appartient pas à Porter, elle appartient au groupe et le patron c'est moi. On a un contrat de plusieurs milliers de dollars à honorer, alors si on prend de l'avance sur le rendement c'est bon pour nous. En cas de coup dur, ça nous laisse une marge. Je vous rappelle à tous, dit Hugh tout en haussant le ton pour bien se faire comprendre, j'ai pris un risque énorme sur ce coup-là, alors les egos, vous mettez votre mouchoir par-dessus et on bosse tous pour y arriver. C'est clair pour tout le monde ?

Un vague brouhaha s'éleva en signe d'acquiescement. Il était évident que la période n'était pas à la rigolade. Mais ce que chacun savait, c'était qu'à la clef, il y aurait de gros bonus en cas de respect du contrat.

Porter récupéra son plateau, en passant il fila une claque dans le dos de Marco. Il ne sut pas très bien s'il devait interpréter ce geste comme une marque d'affection.

Après le repas, il passa par la salle de jeux. Une partie de billard américain était en cours. Dan y jouait contre Papy. Quatre billets de vingt dollars avaient été déposés sur le coin d'une table recouverts d'un verre de bière. Dan finissait de nettoyer le tapis, il envoya la boule blanche dans le trou et ramassa les billets.

- Tu veux tenter ta chance, petit ? proposa Porter à Marco.

Marco refusa, puis il commanda une bière au cuistot qui servait de barman quand il en avait fini avec la distribution des repas et qu'il avait lancé le lave-vaisselle. Une fois son verre en main, il s'installa au fond à une table.

- Fais pas ta mauvaise tête et viens faire une partie, pour toi je mets la mise à cinq dollars, ça va pas te trouer le cul quand même ! Et puis tu me dois bien ça, non ?

- Comme tu veux.

Marco se leva, prit une queue, passa du bleu au bout pendant que Dan plaçait les quinze boules dans le triangle blanc.

- A toi l'honneur petit ! dit Porter tout en choisissant sa queue.

Marco se releva, il s'aligna en face de la première boule et frappa légèrement en biais. Porter joua défensif et s'écarta du billard.

- La treize, dit Marco.

Puis il frappa la bille qui ricocha sur la bande opposée avant de pénétrer dans le trou.

- T'as une chance de cocu petit !

Marco devait jouer ses billes, de neuf à quinze. Il frappa la onze tout doucement ce qui plaça la blanche dans le camp adverse.

- On joue à l'annonce si je comprends bien ? Ça me va ! Je place la trois, poche du milieu.

Porter prit tout son temps, ajusta son coup et envoya la bille dans l'emplacement désigné. Marco sortit un billet de cinq qu'il ajouta aux cinq précédents et plaça son verre au-dessus.

- La une, poche en haut pour dix dollars.

Il tenta son coup, mais il échoua, cependant la blanche vint se placer dans le camp de Marco juste derrière la une. Porter ajouta dix dollars sous le verre. Marco se contenta de déplacer la blanche de telle façon qu'elle soit difficilement jouable pour son adversaire. Mais suffisamment tentante. Porter réfléchit un moment, mais ne tomba pas dans le piège. Il fit de même, rendant la pareille à son adversaire. Marco voulait savoir ce que Porter avait dans le ventre, il en savait suffisamment.

- La dix, poche en bas.

Il ajusta de sorte que la blanche se replace derrière la onze, mais côté adversaire. Porter ajouta cinq dollars.

- La onze, poche du milieu, suivi de la quinze poche du haut.

- A combien la mise, intervint Terry, qui comme tous les autres, s'étaient approchés pour suivre la partie.

- Cinq dollars.

- Ton annonce c'est du flan, lâcha Porter.

Marco se positionna puis envoya les deux billes annoncées dans leurs poches respectives. Il plaça la bille blanche dans un angle côté adversaire. S'ensuivit un « oh » admiratif. Porter n'eut d'autre choix que de jouer défensif.

- Oublie pas les cinq dollars, ironisa Dan amusé par la mise en difficulté de Porter à qui il avait laissé un paquet de fric au cours de nombreuses parties de billard.

Marco replaça la blanche exactement dans la même position mais dans le coin du bas. Porter joua défensivement à nouveau, mais avec un soupçon d'imprécision.

- Neuf et douze dans la poche centrale.

- Je mise quarante dollars sur le coup, proposa Dan.

- Quarante que le petit se viande ! hurla Papy.

- Tenu. Fais pas le con, petit, insista Dan.

Marco dévisagea ce grand bonhomme au sourire jovial. Dans sa façon de dire « petit » il n'y avait aucune malice, bien au contraire, il soulignait à sa manière le respect qu'il portait à Marco. Pourtant, lorsqu'il visa il rata la première boule, plaçant la blanche avec un léger avantage pour Porter. Très fier de voir perdre Marco, il se plaça pour jouer, mais au moment de jouer, il releva la tête.

- N'oublie pas de poser ta mise sous le verre. Puis il se réinstalla confortablement avant d'ajouter ; « La quatre et la sept, poche haute et poche basse ! »

- Cinquante hurla Papy à nouveau.

- Je tiens dit Marco, coupant la chique à Dan qui ravala sa fierté.

Porter réussit à placer la quatre mais pas la sept.

- Moitié, moitié, proposa-t-il fort mécontent d'avoir échoué.

- Un pari est un pari, souligna Terry qui ne rigolait pas avec ce genre de jeu.

- C'est bon, ça me va.

Marco ajouta cinq dollars sous le verre, récupéra les vingt de Porter qu'il empocha.

- Je finis avec la douze poche du milieu.

- Je mise cinquante, hurla Papy.

- Tu peux pas gueuler un peu moins fort, coupa Terry. Je suis.

- Je mets cent, dit Dan tout en finissant son verre cul sec.

- Quarante suffiront, répondit Marco, sinon je quitte la partie.

Tout le monde se regarda, puis fixa Dan.

- Bon, d'accord, concéda-t-il, regrettant de ne pas pouvoir plumer Porter, pour une fois.

Marco ajusta la neuf qu'il plaça sans difficulté tout en amenant la blanche près de la quatorze comme prévu. Il n'eut donc aucun mal à jouer la deuxième bille, mais la blanche se glissa dans son camp près de la bande rendant le coup difficile pour ajuster la douze. Il opta pour la bande opposée afin de venir frôler la bille visée. Tout le monde retint son souffle, pas un bruit, seul le roulage de la bille traversant la table pour frapper la bande à une vitesse très lente laissait percevoir une légère vibration à peine perceptible. La blanche perdait de la vitesse. Terry vida son verre d'un trait, Papy, voulut faire de même, mais il n'eut qu'un fond de mousse et Porter, s'approcha d'un pas. La bille vint mourir sur la douze et la poussa à peine. Celle-ci longea la bande pour tomber mollement dans la poche pendant que la blanche finissait sa course. Un long silence, puis un tonnerre d'applaudissements.

Porter s'approcha de Marco en levant le poing comme s'il allait asséner un coup violent sur le dessus du crâne. Ce dernier rentra la tête dans les épaules. Porter laissa retomber son bras, puis lui serra la main.

- Tu me piques ma machine, tu prends mon blé, si ça continue je vais finir à poil !

Tout le monde éclata de rire.

- T'es un bon, petit. Où tu as appris à jouer ?

- En face du lycée, y avait un bar, à partir de cinq heures, y avait rien d'autre à foutre. J'ai commencé à jouer tout seul, gratos, le gérant m'avait à la bonne. Puis un vieux bonhomme qui s'ennuyait tous les jours devant un café avec son journal m'a proposé de m'apprendre à jouer. J'ai su bien plus tard qu'il avait été champion de France. Il ne me l'avait jamais dit. Et jamais il n'a gagné contre moi.

- T'avais un don ? intervint Porter tout en sortant une poignée de dollars.

- Pas le moins du monde, mais lui était suffisamment humble pour m'avoir laissé croire ça. Quand il est mort, on a fait un repas dans le bar. J'ai dit au gérant que le bonhomme jouait pas trop mal, j'aurais pu le laisser gagner au moins une fois. Il m'a ri au nez, t'as rien compris qu'il a ajouté.

Marco prit les quarante dollars que lui tendait Porter, les rendit à Dan, puis il ramassa la mise sous le verre. Marco appela le cuistot et offrit une tournée générale sans compter ses sous en prenant sur ses gains. Il fut ovationné par l'ensemble de l'équipe, y compris Porter qui n'était pas mécontent de profiter de son argent perdu pour se rincer le gosier. Porter lui fila une tape dans le dos, cette fois, Marco n'eut aucune difficulté pour interpréter l'intention.

Pour quelle raison Marco avait-il rêvé de sa sœur, il n'aurait pas su le dire. La seule certitude, il s'agissait bien de Louise, mais quant au contenu, aucun souvenir. Il regarda sa montre, trois heures quarante-huit. Sa bouche était empâtée, il se leva et but à même le robinet. Il fixa la chaise à l'angle de la fenêtre, puis se résolut à s'y asseoir. Sa veste était posée sur le dossier, dans sa poche intérieure il trouva son portable. Il hésita, puis se décida à appeler chez lui. Le téléphone sonna un long moment, il était sur le point de raccrocher lorsqu'il entendit « Qui est là ? » Il reconnut la petite voix de Louise. Il constata qu'elle avait encore progressé dans sa gestion du langage.

- Comment tu vas ?

- Oui.

Il révisa son enthousiasme de départ.

- Tu fais quoi en ce moment ?

- Je parle au téléphone.

- Mais avant.

- Le téléphone a sonné.

Il sentit que c'était mal parti.

- Maman est là ?

- Oui.

- Tu peux me la passer ?

- Non, et Louise raccrocha.

Marco observa son téléphone comme s'il allait lui expliquer pourquoi la conversation s'était déroulée ainsi. Il posa son appareil sur la table et décida de se faire un café. Il fit couler un fond d'eau dans le pot, remplit une bonne cuiller. Il sursauta, renversa la plupart du café sur la paillasse de l'évier, le restant sur le sol. Il mit un peu de temps à réaliser que son téléphone vibrait sur la table produisant un son grave. Il observa l'écran, une photo de ses parents illuminait le téléphone.

- Allô ?

- C'est toi qui as appelé ?

- Corinne, que fais-tu à la maison ?

- Je m'occupe de Louise, ta mère a peur qu'elle fasse une bêtise en se préparant à manger. La fois dernière, elle a laissé les œufs brûler dans la poêle à cause de la poussière qui passait dans la lumière.

- Maman ne va pas bien alors ?

- Elle a fait une rechute, mais le docteur n'est pas inquiet. Il faut qu'elle se repose.

- Et l'autre con, il ne peut pas s'en occuper !

Celui que Marco appelait l'autre con, c'était son père. Il logeait à Champagnole chez une bonne femme avec laquelle il partageait son goût immodéré pour la boisson.

- Tu sais bien que non, mais ça ne me dérange pas, j'aime bien ta sœur. Et puis je suis mieux ici que chez moi. Mes parents m'insupportent avec leurs discussions politiques. Depuis que mon père se lance dans la conquête de la mairie, il est invivable.

- Tu dors chez nous ?

- Non, une fois de temps en temps, mentit Corinne.

- Tu peux prendre ma chambre si tu veux.

- C'est gentil, mais je me suis mis un couchage dans la chambre de ta sœur, mentit à nouveau Corinne.

- Alors ma mère c'est pas trop grave ?

- Non, je te dis, juste une rechute, elle a fait une séance de chimio alors elle a besoin d'un peu de repos. Et toi, comment ça va ton travail ?

- On a repris la coupe, je suis sur une abatteuse. Et je taffe bien, hier j'ai fait 160 stères !

- Impressionnant répondit Corinne même si cette quantité ne représentait pas grand-chose. Comment va ta petite copine ?

- Bien, c'est maman qui t'en a parlé je suppose.

- Non, Louise.

- Elle parle jamais, mais pour rapporter des potins, elle n'a pas sa langue dans sa poche on dirait. Je pense venir passer une semaine avec vous dans un mois.

- Tu viendras avec Helen ?

- Je ne sais pas, peut-être.

- Ce serait bien, j'ai hâte de la connaître. Bon je te laisse, il est quelle heure au Canada ?

- Quatre heures et quelques.

- Je t'ai réveillé, désolée.

- Non, j'arrivais pas à dormir, d'ailleurs je me suis fait un café.

Il y eut un long silence qui fut rompu par Corinne « Je te laisse, il y a Louise qui me réclame, je te fais une bise. » et elle raccrocha.

Marco resta un moment à regarder le café répandu sur le sol, puis il se jeta sur le lit et s'endormit.

Les quinze jours devinrent rapidement synonymes de monotonie. Après le travail, Marco rentrait épuisé, pas tant physiquement que moralement. La concentration sur le joystick devenait une obsession pour ne pas perdre le rendement qu'il s'imposait pour rester au top. Une fois dans la semaine il parlait avec Helen qui n'aimait pas trop le téléphone. Lui non plus,

ça tombait bien, très vite il ne savait plus trop quoi raconter. Un soir, il appela, pour prendre des nouvelles comme il disait. Helen comprit qu'il avait le moral au fond des chaussettes. Elle proposa de faire l'amour par téléphone interposé. Elle raconta tout un tas de trucs cochons et lui imaginait la chose, comme de mettre le téléphone dans sa petite culotte ou bien de se masturber. Aucune image ne circulait, seulement les chuchotements. Marco faisait exactement ce que lui intimait Helen. L'effet escompté fut au rendez-vous, en tous les cas pour Marco, car Helen se contentait de raconter.

Les derniers jours avant la semaine de rotation, furent harassants. Une des abatteuses eut la mâchoire faussée à cause d'une mauvaise manœuvre. Heureusement que Marco et Terry avaient de solides connaissances en mécanique. Mais ils perdirent une journée complète même si Dan remplaça Marco sur la Rottne. Comble de malchance, la pluie tomba sans discontinuer durant trois jours. Le sol détrempé obligeait à prendre des précautions notamment pour le chargement des tracteurs. Les hommes pataugeaient dans la gadoue lorsqu'il fallait s'occuper de guider les camions pour le chargement. Lorsque la semaine de congé arriva, Marco remplit un petit sac avec le strict nécessaire et il fila sans demander son reste. Arrivé à Minatana, il s'arrêta à la station essence pour faire le plein. Attendant il y avait un centre commercial, il espérait y trouver un cadeau à rapporter à Sam et un autre pour Helen. Il opta pour une bonne bouteille de whisky destiné à son ami. Il passa tous les rayons en revue sans rien trouver pour Helen. Il y avait de petits dessous affriolants, il trouvait ça inapproprié. La signification était trop évidente : je suis venu pour te sauter. Il se rabattit sur une boîte de chocolat. Il paya à la caisse sous le regard amusé de l'employé qui avait suivi son parcours sur la vidéo de surveillance.

- Elles sont pourtant bien sympas les petites culottes ! Et les soutifs ! Mais bon, c'est plus cher que des chocolats. Accompagné d'un bon whisky, ça peut le faire.

Marco tendit sa carte et repartit avec son paquet en lâchant un vague merci. De quoi il se mêle ce crétin, pensa-t-il en anglais sans s'en rendre compte.

La route qui menait à la pourvoirie, à partir de Minatana, ne valait pas mieux que la piste pour les camions qui chargeaient le bois. La Ford faisait des bonds à tout bout de champ car Marco roulait un peu trop vite. Il était pressé d'en finir et aussi il était mort de fatigue. Il ne vit pas arriver l'ornière tout simplement parce qu'il somnolait. La voiture tapa très fort, la direction cassa net. Heureusement, personne ne circulait en sens inverse. D'ailleurs personne ne circulait tout simplement. Il descendit de voiture, les roues avant allaient chacune dans une direction différente. Il sortit son portable du fond de la voiture où il avait atterri sous le choc. Il se balada en levant le bras pour tenter de choper un peu de réseau. Rien. Il s'installa sur le capot de sa bagnole et s'endormit.

- Un souci l'ami ?

Marco sursauta en découvrant derrière lui un car de touristes et un type jovial qui parlait à la fenêtre côté conducteur. Un autre type descendit.

- Phil, je suis le guide.

- Marco, je suis dans la merde.

- Je vois, la voiture n'ira pas plus loin. Où tu te rends ?

- Au même endroit que vous je présume. La pourvoirie ?

- Ouais, c'est gagné. Justement, le chauffeur est paumé, on t'emmène comme ça tu nous diras la route.

Marco récupéra son petit sac, observa la Ford, elle ne risquait rien, il y avait largement la place pour passer sur la droite. En montant dans le car, il vit que le guide l'attendait avec une compresse et de l'alcool.

- Je voudrais pas que tu effraies nos touristes avec ta tête pleine de sang.

Marco jeta un œil dans le rétro, en effet il avait une tête à faire peur.

- Nous avons trouvé notre sauveur, le Christ en personne, il se rendait où nous allons et bonne nouvelle, nous étions sur la bonne route ! Que dit-on au chauffeur Hip hip hip...

Tout le monde s'écria « Hourra ! »

Helen fut la plus étonnée en découvrant parmi les touristes Marco qui sautait du car. Ce ne fut qu'après qu'elle réalisa qu'il avait la tête barrée d'une méchante coupure. Ils s'écartèrent du groupe.

- Que t'est-il arrivé ? questionna Helen en observant la méchante balafre. Carol te recoudra, elle a l'habitude.

- Je me suis endormi, c'est rien.

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'elle l'entraînait avec elle à la rencontre de celle qui faisait aussi office d'infirmière.

Les deux femmes s'amuserent de sa peur des aiguilles.

- Heureusement que tu n'auras pas à mettre au monde un enfant, plaisanta Carol.

Elle passa le crochet pour suturer la plaie dans la peau. Marco gueula comme un veau.

- Arrête, ça ne fait pas mal je t'ai injecté un anesthésiant local.

- Oui, bah il ne fait pas effet !

- Vas-y je lui maintiens la tête, un vrai bambin.

Marco réussit à prendre sur lui, après avoir reconnu que ça ne lui faisait pas mal. L'opération finie, il remercia Carol et lui demanda ce qui lui ferait plaisir.

- Que tu me refiles ta copine. Je déconne, demain tu me paieras un coup à boire au bar. Je pense que ce soir, vous avez autre chose à faire !

Marco dévisagea Carol, une fille un peu boulotte, les cheveux coupés courts une petite panthère tatouée dans le cou. Une fois dans le couloir il se tourna vers Helen.

- Elle ne disait pas ça sérieusement ?

- Tu plaisantes, elle me mange des yeux depuis qu'elle est arrivée. Un signe de ma part et je passe à la casserole !

- Tu l'as déjà fait ?

- Avec elle, mon Dieu, non !

- Je voulais dire avec une autre fille.

- Ça ne m'a jamais tentée, pourquoi tu aimerais un plan à trois ?

- Bah...

- Avec deux mecs et moi, je veux dire, coupa Helen.

Ils étaient arrivés devant la chambre, Helen l'embrassa sur la bouche avant d'introduire la clef dans la serrure, et lui commença à défaire les boutons de sa robe.

- Deux minutes papillon.

Elle se dégagea, entra et sortit un plat du frigo pour le mettre à décongeler. Pendant ce temps, Marco ouvrit son sac et sortit la boîte de chocolat.

- C'était pas la peine, t'aurais pu me sauter sans m'offrir de bonbons !

Il souleva sa robe, baissa sa culotte et l'allongea sur le lit. Il laissa tomber son jean sur ses baskets et fit l'amour avec Helen en prenant soin de mettre un préservatif. Elle se dégagea, ôta sa robe et revint sur lui à califourchon.

- Je prends la pilule, tu n'as pas besoin de mettre de condoms. Et tu es mon seul amour !

Marco l'embrassa farouchement et lui dit qu'il l'aimait plus que tout.

- Tu sais que ça vaut pour toi aussi.

- Perdu au milieu de la forêt, je risque rien.

- On sait jamais un beau bûcheron, as-tu déjà essayé ?

- Pas plus que toi.

- Qu'est-ce que tu en sais ? Une fois je suis sortie avec un type qui marchait à voile et à vapeur. Au lieu de chocolats, il m'avait offert une ceinture avec un phallus.

- Alors ?

- La première fois j'ai trouvé ça rigolo, mais assez vite je me suis lassée. Je fais un café, ça te dit ?

- Bonne idée.

Mais elle n'eut pas le temps de finir de placer le filtre.

Ils étaient enfin autour de la table, chacun un mug à la main. Elle, une chemise épaisse sur le dos, celle de Marco, et lui, enroulé dans un drap.

- Demain il faut que je voie Sam, il sera là vers quelle heure ?

- On sera dimanche, il est de repos, tu le trouveras dans sa piaule jusqu'à huit heures, après il part faire une virée et il ne revient pas avant la tombée de la nuit.

- Faudra mettre le réveil, je ne veux pas le rater.

- Alors faut qu'on dorme un peu parce qu'il est déjà quatre heures du matin.

Mais Helen se leva en soulevant les pans de sa chemise et en remuant les fesses ce qui provoqua immédiatement l'érection du pénis de Marco.

- On peut entrer dans ce lupanar ou bien vous n'êtes pas visibles ?

Il s'agissait d'une question de pure rhétorique car Sam entra sans même attendre la réponse. Helen s'enroula dans la couette dévoilant le corps nu de Marco. Il se leva, enfila rapidement son jean et fouilla sous la couette pour retrouver sa chemise toute chaude.

- Vous avez fait un foin cette nuit, j'espère que vous allez vous calmer, sinon je vous sors du lit et je vous fous dehors.

- Salut, comment tu vas ? Les touristes ne t'en font pas trop voir ?

- Non, ils sont cools, y a toujours deux ou trois mécontents mais ça va. Et toi, tu ravages toujours la forêt avec ton engin de malheur ?

Marco ne répondit pas à ce qu'il considérait comme des propos d'animiste rétrograde.

- Je t'ai rapporté un cadeau.

Il fouilla dans son sac et sortit la bouteille de whisky.

- Fallait pas, mais c'est sympa. Si tu veux faire une petite virée en canoë, je t'ai laissé le mien. A moins que tu ne préfères prendre un bain pour aller jusqu'à la bouée, et revenir vivant.

Marco se tourna vers Helen.

- Ça te tente ?

- L'idée me plaît ... tu parles bien d'un tour en canoë !

- Et vous ne mettez pas de foutre partout dans mon bateau, ironisa Sam tout en claquant la porte.

Helen se leva et s'habilla puis elle prépara un café.

- T'as vraiment des idées à la con, il ne boit pas d'alcool !

- Il pourra l'offrir à ses invités, c'est du bon !

- Tête de linotte.

Marco s'approcha d'Helen se pencha sur elle et l'embrassa dans le cou.

Vers trois heures, ils se décidèrent à descendre pour manger un morceau. Le cuistot les salua « Alors la nuit a été mouvementée ! » ajouta-t-il d'un air goguenard. « Qu'est-ce que ce sera pour nos deux tourtereaux, c'est qu'il faut reprendre des forces après un tel effort ! »

- T'es lourd, dit Helen, donne-nous des tartines pour le toaster et de la confiture.

- Il reste des saucisses et des haricots ?

- Je savais que poussés par la faim, vous finiriez par sortir de votre tanière.

Jo disparut dans la cuisine pour revenir avec ce qu'il restait du petit-déjeuner, partie qu'il stockait pour les gars quand ils se réunissaient le soir afin de se faire un en-cas.

- Marco prit la main d'Helen dans la sienne tout en buvant son café. Ils restèrent ainsi un petit moment.

- Va falloir que tu me lâches, sinon je vais rien pouvoir manger !

Une fois rassasiés, ils déposèrent leur plateau sur le comptoir, puis ils firent le tour pour tout nettoyer et ranger.

- Laissez ça là, je rangerai après, aujourd'hui c'est son jour de congé, alors occupe-toi d'elle, cria Jo du fond de la cuisine.

- On met le canoë à l'eau ? proposa Helen.

Ils sortirent par l'accès principal, se rendirent sur la berge où tout le matériel attendait.

- Il a déjà tout préparé, Sam est un ange. Pourtant ce matin, il est parti de bonne heure.

Helen se chargea de prendre la pagaie et les gilets, pendant que Marco poussait le bateau dans l'eau.

- Devant ou derrière, proposa Marco tout en se préparant à passer à l'arrière.

- Arrière.

Marco eut un moment d'hésitation, puis il changea de place. Il avait les pieds dans l'eau, il s'appuya sur la pagaie pour grimper à bord, Helen fit de même.

- Tu sais, à l'arrière c'est plus compliqué pour guider...

- Occupe-toi de pagayer et moi je m'occupe de guider.

Marco était sur le point d'expliquer qu'il avait pratiqué le canoë en rivière et qu'il avait une longue expérience, mais il se ravisa et préféra attendre qu'Helen soit confrontée à la difficulté. Elle poussa sur la pagaie, tout en effectuant un léger redressement en pivotant le poignet.

- Tu vas bosser un peu ou bien c'est moi qui fais tout le travail, ironisa Helen tout en aspergeant Marco.

Il fit de même, la bataille d'eau dura jusqu'à ce qu'ils finissent dans l'eau, bateau retourné. Ils se battirent pour faire couler l'autre. Une fois lassés de leur corps à corps, ils reprirent place dans l'embarcation après l'avoir vidée.

- Tu as pratiqué le canoë kayak à ce que je vois.

- Monitrice dans les camps sportifs.

- Tu as fait de la rivière ?

- Oui et j'ai pratiqué aussi en mer !

- On va voir ça !

- C'est tout vu !

Et ils se lancèrent dans la traversée du lac, battant l'eau à toute force dans un rythme infernal. Très vite synchrones, ils donnèrent une vitesse impressionnante à l'embarcation. A chaque coup de pagaie, le canoë faisait un bond en avant. Au loin, les touristes empêtrés dans leurs embarcations, s'arrêtèrent pour observer ce couple ne faisant plus qu'un, une hydre à deux têtes où la parole n'avait plus cours. En un rien de temps ils furent à hauteur de la petite embouchure où le ruisseau se déversait dans le lac. Ils laissèrent mourir l'embarcation jusqu'à la plateforme.

- Pas mal, dit Marco.

- Il paraît que efficaces en bateau, mariés pour la vie ! ajouta Helen tout en s'extirpant du canoë. Marco s'arrêta dans son élan surpris par ce que venait de dire Helen. « Calme-toi, ce n'est qu'un adage qui a cours dans les compétitions ! En général, les pagayeurs passent leur temps à s'insulter ou à se gueuler dessus ! Une petite baignade pour se rafraîchir, ça te dit ? » Mais Helen ne laissa pas le temps à Marco de répondre car elle le poussait dans l'eau. Puis elle le rejoignit, ils s'enlacèrent, s'embrassèrent puis nagèrent jusqu'à la bouée orange qui trônait au milieu du lac. « Cette fois-ci tu essayes de revenir ! » Ils firent la course pour savoir lequel arriverait le premier. Marco gagna facilement.

- Tricheur, je ne t'aime plus !

Lorsqu'elle faisait cette bouille, Marco perdait tous ses moyens. Sa beauté illuminait son visage et son petit sourire coquin rajoutait une touche de provocation.

- Tu crois que ce lac est profond, demanda Helen.

- Quatre à cinq mètres maxi, c'est Sam qui me l'a dit.

Et il plongea pour vérifier. La lumière traversait l'eau pour se perdre très vite dans l'épaisseur verdâtre. Marco releva la tête, les jambes d'Helen s'agitaient pour faire du surplace. Il continua sa plongée, les particules en suspension rendaient le milieu verdâtre. Il estimait la profondeur à guère plus de trois mètres, il reprit sa descente. L'obscurité prenait de plus en plus le pas sur la visibilité mais Marco continua sur quelques brasses. Soudain face à lui, deux yeux globuleux. Il crut distinguer une grenouille, mais à cette profondeur, cela n'avait aucun sens. L'absence d'air dans ses poumons ne semblait pas le préoccuper, il avait oublié tout simplement qu'il devait respirer. Intrigué par cet animal, il s'en approcha, mais les deux yeux vitreux disparurent aussi vite qu'ils étaient apparus. Louise est avec moi, pensa-t-il, elle ne me quitte jamais, sa présence me suit et m'accompagne. Tout à coup il ressentit un frôlement, il pivota sur lui-même pour découvrir un énorme poisson, proche du silure pour la taille et la forme. Le poisson attaqua Marco à l'abdomen qui, d'un coup de poing frappa la bête sur le dessus de la tête. Le poisson s'éloigna mais revint à la charge. Il percuta Marco avant de s'écarter. Mais Marco réussit à lui décocher un bon coup de pied. L'animal fila sans demander son reste. Marco nagea vers la surface, fier de s'être débarrassé de ce qu'il pensait être un silure. S'il avait pris le temps de tourner la tête, il aurait vu les yeux globuleux d'une grenouille à la taille impressionnante. Mais l'air manquait, la hauteur qui le séparait de la surface était de l'ordre de trois bons mètres. Et il ne distinguait ni la bouée, ni les jambes d'Helen. Une envie d'ouvrir la bouche pour aspirer une grande bouffée d'oxygène le tentait fermement. Il dut lutter de toute sa force pour ne pas succomber. Enfin, il aperçut ses deux points de repères qu'il ne quitta plus des yeux jusqu'à la surface. Sa tête sortit de l'eau ainsi que tout le haut du corps. Il inspira au point d'avoir la tête qui tourne.

- Tu as pratiqué l'apnée ?

Marco reprenait ses esprits et son souffle par la même occasion.

- Oui, quand j'allais à la piscine.

Il trouva plus simple cette explication fautive que d'avoir à raconter qu'il aurait pu mourir à cause d'un poisson !

- Tu saignes !

- Je me suis éraflé.

- A quoi, tu étais dans l'eau !

- Avec un mousqueton du cordage qui relie la bouée au fond.

Helen accepta cette explication, pour le moment. Ils retournèrent au canoë et poursuivirent leur promenade autour du lac, cette fois beaucoup plus tranquillement. Ils s'arrêtèrent sur une petite plage pour pique-niquer. Ils extirpèrent du canoë les conteneurs étanches. Helen avait préparé une salade de pâtes et Marco s'était occupé des sandwiches et de la bouteille de vin.

- Marco, ça continue à saigner, ça passe à travers ton tee-shirt.

- Ce n'est rien, je désinfecterai en rentrant.

- Tu vas repartir pour quinze jours n'est-ce pas ?

- Oui et j'en aurai fini avec mon stage en entreprise.

- J'ai prévu que je quittais la pourvoirie aussi. Que feras-tu après ?

- Je ne sais pas... il faudra que je rentre en France à un moment où à un autre.

- Et donc tu vas partir comme ça !

- Sauf si tu m'héberges...

- Ma logeuse ne voudra pas, c'est dommage, sinon je t'aurais emmené dans mes bagages à Toronto.

- Si c'est pas faisable, c'est pas faisable. On se reverra j'espère.

- Banane, évidemment que tu peux venir à Toronto, j'ai une piaule où j'amène qui je veux. Parfois tu es vraiment neuneu ! dit Helen tout en tournant la salade de pâtes.

- Veux-tu venir avec moi en France... après qu'on soit allés à Toronto... enfin si ça te dit... j'ai cru comprendre que tu en avais envie... et puis j'ai une maison dans le Jura.

- Oui.
- Oui quoi ?
- Oui je veux bien t'accompagner dans ta maison du Jura où y a ta mère et ta sœur et une petite amie du collège.

- Ce n'est pas ma petite amie ! coupa Marco.

Helen remarqua le ton bien trop appuyé pour une simple réponse, mais elle n'en dit rien.

Ils mangèrent tranquillement, firent une sieste allongés côte à côte main dans la main. Ils ne furent dérangés que par une famille de touristes qui avaient poussé la balade un peu plus loin que les autres. En fin d'après-midi, ils rentrèrent, prirent une douche tous les deux en même temps se frottant l'un l'autre, douche qui se termina dans le lit. Helen dormait profondément, Marco décida de descendre aux cuisines voir ce qu'il pouvait grappiller. Lorsqu'il arriva dans le salon, Sam était installé devant son mug de café.

- Alors les amoureux, la balade a été instructive ?

- J'ai l'impression qu'Helen tient à moi.

- Il t'a fallu tout ce temps pour t'en rendre compte. La première fois qu'elle t'a vu, ça sautait déjà aux yeux !

Marco s'avança au-dessus de la table pour attraper le pot isotherme qui contenait un café à la limite du buvable. Son polo se souleva légèrement.

- Qu'est-ce qui t'es arrivé ?

- Je me suis éraflé avec le canoë.

- Tu peux raconter ça à qui tu veux mais pas à moi. C'est une morsure de silure. Je croyais avoir pêché le dernier. Ce sont de véritables saloperies qui bouffent tout et attrapent toutes les maladies possibles. Leur peau est gluante recouverte d'une sorte de salive qui la rend insaisissable. Et je suppose que tu t'es désinfecté ?

- Pas vraiment.

- Viens avec moi !

Ils ne prirent pas le chemin de l'infirmerie comme s'y attendait Marco, mais ils montèrent à l'étage pour rejoindre la chambre de Sam. Dans le couloir ils croisèrent Helen.

- Tu aurais pu me dire que tu allais voir Sam !

- Tu dormais.

- La bonne affaire. Et qu'alliez vous faire ?

- Ce crétin s'est fait attaqué par un silure et il n'a pas désinfecté...

- Tu me prends vraiment pour une conne !

- Je ne voulais pas t'alarmer inutilement.

- Bah c'est réussi, les morsures de ces pourritures sont très mauvaises ! Tu mériterais de finir à l'hosto !

Helen accompagna les deux hommes dans la chambre de Sam.

- Tu vas lui appliquer un tes onguents secrets comme l'autre fois avec moi ?

- Oui... tu es vacciné contre le tétanos ?

Marco opina vaguement de la tête.

- Tu l'es ou tu l'es pas, cria Helen, plus inquiète que fâchée.

- Je le suis !

Une fois la plaie nettoyée et l'onguent appliqué avec une compresse, Sam proposa un café.

- Un thé y a moyen ? parce ton café est imbuvable, excuse-moi.

- Ces Français et leur café, ironisa Helen.

Marco fut content de constater qu'Helen avait l'air d'avoir oublié sa colère. Ils burent chacun leur boisson. Sam sortit un saucisson du frigo avec du pain de mie.

- Raconte-moi un peu ce qui t'est arrivé.

Marco raconta et n'omit aucun détail. A chaque précision importante, Helen le frappait sur l'épaule en baragouinant un truc incompréhensible. Une fois l'histoire terminée Sam resta pensif.

- Tu es sûr pour les yeux de grenouille.
- Ce n'était pas une grenouille, certainement les yeux du poisson.
- Ou une hallucination, compléta Helen.

Elle comprit très vite que Sam était sérieux et qu'il faisait appel à tout son savoir d'animiste pour tenter de trouver une explication.

- Ne te méprends pas sur ce que tu as vu, il s'agit bien d'une grenouille. Comment s'appelle ta sœur déjà.

- Louise.
- Et elle est handicapée ?
- On peut dire comme ça, elle est autiste.

Sam se leva, ouvrit le frigo, prit une bouteille d'Ice tea qu'il n'ouvrit pas. Il attrapa un verre qu'il remplit d'eau mais qu'il ne but pas. Il n'était plus là, plus dans cette pièce.

- Louise n'a pas beaucoup d'intelligence, question langage... intervint maladroitement Marco pour l'extraire de sa rêverie.

- Fallait pas le sortir de son état, lui susurra Helen à l'oreille.

- Il faudra que je retourne au lac pour éliminer cette saloperie... dès que j'aurai un moment... pas cette semaine, mais l'autre, proposa Sam.

- Je ne t'ai rien demandé de tel, expliqua Marco à voix basse. Bon, on y va, on te laisse, faut qu'on range un peu.

Sam ne s'intéressa pas à eux, même lorsqu'ils quittèrent l'appartement.

- Il est bizarre quand même ?
- Il n'est pas animiste pour rien.
- C'était quoi l'histoire de l'onguent avec toi ?

- Je m'étais entaillée la paume de la main, très profondément. Le médecin qui était là dans le cadre d'un séjour a fait ce qu'il a pu et il m'a dit que j'aurai une vilaine cicatrice.

Helen montra ses mains.

- On ne voit rien, c'est où ?
- Bah justement, on ne voit rien !

La semaine précédente, celle de la coupe blanche, avait été éreintante. Mais là, Marco pouvait lever le pied. Il avait même hérité du tracteur pour la récupération des grumes. Il était affecté au secteur le plus éloigné mais aussi le plus tranquille. Les commandes importantes avaient été honorées. Il regrettait presque la semaine passée, au moins il n'avait pas le temps de penser. Depuis, une question le préoccupait, où en était-il avec Helen. Est-ce que tout n'était pas allé un peu vite, ne se faisait-il pas des idées ? Toutes ces questions ne servaient à masquer qu'une seule chose, elle était devenue sa drogue quotidienne. Et il était en manque. Il avait aussi une peur bleue qu'elle lui échappe, qu'elle découvre un autre type, mieux que lui, plus malin ou plus beau. Il lui arrivait de se mirer dans la glace de la salle de bain, à poil, il ne se trouvait pas très attirant. Il avait des jambes trop courtes à son goût, il était couvert de poils noirs comme un ours. En réalité c'était sa vision de lui-même et elle était faussée par ses inquiétudes.

Pour une fois la pause casse-croûte fut plus longue que d'habitude. Hug le gérant les avait rejoints. Il aimait partager la vie de ses hommes, surtout quand tout allait pour le mieux et la saison augurait plutôt un bilan très positif. Marco tranchait la viande séchée pour garnir son pain de mie dans lequel il avait disposé un fromage sans saveur, vendu en tranches fines. L'appellation cheddar méritait un procès pour falsification.

- Alors tu vas nous quitter ? demanda Terry avec son fort accent irlandais.
- Mon stage se termine.

- Tu te souviens de ce que je t'ai dit, si tu veux rester je me débrouille pour que tu aies un certificat de travail et même je peux appuyer ta demande de nationalité.

- Pourquoi pas, mais avant, il faut que je retourne en France, ma mère est salement malade.

- Cancer ? questionna Porter.

- Tu t'adresses à lui maintenant, ironisa Terry.

- On est copains depuis que toi tu parles moins ! Hein qu'on est copains ?

Marco confirma. En réalité Terry le savait très bien, mais il aimait taquiner Porter qui était une grande gueule et qui avait le défaut de partir au quart de tour. Mais cette fois, il ne rentra pas dans le jeu de Terry.

- Tu as une petite amie dans ton pays ? enchaîna Porter, attaquant son sandwich à pleines dents.

- On t'a pas appris à ne pas parler la bouche pleine, taquina Terry.

- Ou bien un petit copain, qu'est-ce que t'en sais Porter, peut-être même que tu es intéressé, ajouta Dan.

- Connard !

- Ma petite amie est ici. Elle bosse à la pourvoirie.

- Me dis pas que c'est Helen ! répondit Porter qui faillit s'étrangler.

- Et bah l'ami, ça te fait de l'effet de parler de cette fameuse Helen.

- Un peu, c'est une chouette fille et mignonne, j'ai tenté ma chance, mais elle aime pas les mecs avec des pectoraux...

- Et une tête de con ! rigola Terry. Alors c'est elle ou pas ?

- Oui.

- Bon allez les gars, je sais bien qu'on est en roue libre, mais faut s'y remettre.

Tout le monde se leva, Terry et Marco portèrent la cantine dans le camion. « Tu veux pas reprendre l'abatteuse pour finir la journée, j'ai mon compte ! » Ça ne l'enchantait guère, mais il accepta. « Je te revaudrai ça ! »

La journée se conclut par le petit coup à boire habituel, une bonne bière, puis tout le monde grimpa dans le fourgon pour regagner les baraquements. Pratiquement comme à chaque fois, Marco somnolait et finissait inmanquablement par se réveiller en sursaut lorsque sa tête tombait en avant. Cela provoquait le rire de l'équipe et la question de Marco « Qu'est-ce qu'il y a ? » à laquelle personne ne répondait sinon par un nouveau rire que concluait un « Bande de cons » à peine audible de Marco.

Lorsqu'ils arrivèrent, le cuistot sortit du baraquement et interpella Marco. « Faut que tu rappelles la pourvoirie de toute urgence ! »

- Rien de grave au moins ?

- Je sais pas, faut que tu rappelles, c'est tout.

- Faut envoyer les pompiers, dit Terry le plus sérieusement du monde.

- Pour quelle raison ?

- C'est ta petite copine, elle a le feu au cul !

- Putain qu'est-ce que t'es con ! répondit Marco en déguerpissant.

- Il a pas tort sur ce coup-là, rétorqua Porter tout en extirpant la tronçonneuse pour affûtage.

- C'est pour déconner.

- Tu ne sais pas pourquoi il doit rappeler, j'espère pour toi qu'il n'y a rien de grave !

- Tu perds ton temps à vouloir l'affûter, il faut changer la chaîne, elle est nase.

- Un dernier coup, puis on fera ça la prochaine fois.

Marco fonça dans sa chambre pour être tranquille, il prit son portable et composa le numéro d'Helen sans réfléchir. L'appareil sonna pendant un moment puis il passa sur messagerie. Il opta pour le standard de la pourvoirie, une voix inconnue répondit.

- Pourvoirie du lac Atiawenhrahk, j'écoute ...

- Je peux parler à Jo, ou Sam.

- De la part de...
- Marco...
- Marco comment ?

Il réalisa qu'il avait affaire avec une nouvelle standardiste.

- Allocchis... mais on s'en fout, on m'a fait dire de rappeler.
- Pour le moment y a personne.
- Et Frégor, il est là lui !
- Bah non, il prend en charge un groupe de touristes, on manque de personnel depuis l'accident.
- Quel accident ?
- Monsieur, il faut vous calmer, laissez-moi un numéro où on peut vous joindre et...
- Vous l'avez sous les yeux mon numéro, il s'affiche sur votre écran ! Putain, y a pas quelqu'un que vous pouvez me passer, n'importe qui... Helen est-elle dans le coin !
- Je ne sais pas qui est...
- Mais vous êtes conne ou quoi !

Et là, la communication fut interrompue. Marco se calma, rappela, s'excusa et laissa ses coordonnées pour être contacté au plus vite. Puis il se jeta sur le lit ! Mais très vite il se releva et se rendit au salon boire un coup. Il trouva Porter installé au comptoir.

- Alors, des nouvelles ?
- Non, j'ai eu une secrétaire qui connaît personne et qui est bonne à que dalle sauf à faire chier le monde.
- Calme-toi, tu as laissé un message je suppose, ils vont te rappeler.
- J'ai peur, le portable d'Helen ne répond pas.
- Tu sais bien que là-bas, il suffit de faire cinquante mètres et tu n'as plus de relais. A la pourvoirie, si tu vas sur la plage, ton téléphone ne reçoit plus.

Marco savait tout ça, mais il n'était pas rassuré pour autant.

- Viens faire une partie de billard ?
- J'ai pas la tête à ça.
- Une partie, tu penseras à autre chose.

A contrecœur, Marco se leva pour aller chercher une queue. Au beau milieu de la partie, le cuistot arriva avec le cellulaire des cuisines.

- Vérifie ton portable, ça fait dix minutes qu'Helen essaye de te joindre. Tiens je te la passe.

Marco prit le combiné tout en sortant son téléphone de sa poche. La batterie était à zéro.

- Qu'est-ce que tu fous, j'arrive pas à te joindre !
- Ce que je suis content de t'entendre, j'avais peur qu'il te soit arrivé malheur.
- C'est pas moi, c'est Sam, faut que tu viennes ! et elle raccrocha.
- Un problème, questionna Hugh qui passait justement à ce moment.
- Je dois me rendre à la pourvoirie, un problème sérieux.
- Ça tombe mal, on est juste...
- On se débrouillera, les commandes principales sont honorées on finit la parcelle 154 pour assurer les stocks, que veux-tu de plus ?

Hugh savait qu'il pouvait prendre les conseils de Porter au sérieux. Il donna son congé à Marco tout en lui disant de ne pas oublier de repasser au bureau dès qu'il aurait un moment pour régler la paperasserie et récupérer ses indemnités.

Marco maudissait sa Ford qui ne voulait rien savoir, trop énervé, il avait vidé la batterie à coups de démarreur. Il avait ouvert le capot pour le refermer brutalement.

- Tu me fais pitié avec ta vieille bagnole. Je t'emmène, amène ton sac et fourre-le à l'arrière pendant que je vais chercher les clefs. Je ne verrouille jamais les portes, contrairement à toi. T'es un rigolo dans ton genre, tu crois vraiment qu'ici, un type aurait dans l'idée de te piquer ton tacot !

Marco récupéra son sac sur la banquette arrière, puis se dirigea vers le 4x4 Chevrolet flambant neuf. Terry passait la plupart de ses soirées à astiquer sa voiture. Elle serait à peine sortie de chez le concessionnaire, qu'on n'aurait pas fait la différence. Il ouvrit la porte arrière et lança son sac, puis s'installa sur le siège passager. Il s'impatientait déjà, lorsque Terry apparut avec sa veste en peau et son treillis. Une casquette vissée sur la tête complétait la tenue du parfait chasseur. Il déposa l'étui de son fusil sur le siège et grimpa à l'avant.

- T'inquiète, je ne vais pas te trouer la peau du ventre. En repartant j'ai rendez-vous à Longtown avec des potes.

- Ton flingue à la ceinture, c'est aussi pour la chasse ?

- Non, c'est au cas où je croiserais un connard de Français qui est contre le port d'armes.

Terry était content de son effet, il attendit un peu avant d'ajouter « Je déconne l'ami, j'aime les Français et surtout les Françaises. Dis-donc, t'aurais pas une copine qui voudrait venir me tenir compagnie à Halifax ?

- Je croyais que tu étais marié !

- Et alors, on peut joindre l'utile à l'agréable dit-il tout en démarrant en trombe. « Tu vas voir ce qu'elle a sous le capot ! »

Marco dut se tenir fermement au tableau de bord tout en mettant sa ceinture. Terry quitta l'emplacement des baraquements, pour rejoindre la route principale dans un gigantesque nuage de poussière suite à un dérapage impressionnant. Ils traversèrent la forêt sans un mot à cause du bruit produit par les imperfections de la piste. Puis ils quittèrent cet enfer pour la route. Après un tel raffut, le bruit produit par l'asphalte semblait d'un calme absolu.

- Pour quelle raison les Français interdisent-ils les armes à feu ?

- Par peur.

- Je savais bien que les mangeurs de grenouilles étaient des peureux. Si vous aviez eu des armes, lors de la tuerie au journal du Bataclan, il y aurait eu moins de morts.

- Le Bataclan n'est pas un journal mais une salle de spectacle.

- Ah.

- Et d'autre part, je ne suis pas certain que cela ait réduit le nombre de morts, peut-être même que cela aurait été l'inverse !

- C'est toujours aussi neuneu la pourvoirie, le genre attrape-touristes ?

- Oui et non, les gens sont contents de leur séjour.

- Il ne viendrait à aucun canadien de payer le prix qu'on leur extorque pour venir se faire chier dans un tel lieu. Même les animistes, tes amis, ont foutu le camp depuis belle lurette.

- Surtout depuis que vous les en avez chassés !

- T'as pas tort l'ami. Dis donc tu ne serais pas un sale coco ?

Marco ne répondit pas.

- Figure-toi que mon père faisait partie du mouvement anti-guerre au Vietnam.

- Et alors ?

- Depuis qu'il a dérouillé ma mère, je fais partie du mouvement anti-pères qui frappent leur gonze ! V'là au moins un point sur lequel on se rejoint non ?

- T'as raison.

- Un de ces quatre, viens me rendre visite à Halifax, amène ta petite copine, je suis sûr qu'elle s'entendra avec ma fille.

- Elle a quel âge ?

- 14 ans, l'âge où on fait chier le monde ! Prends une carte de visite dans la boîte à gants et il y a une photo de ma femme avec Cassie devant la maison.

Marco fouilla dans le bordel que contenait la boîte à gants pour finir par dénicher ce qu'il cherchait.

- Elles sont jolies toutes les deux.

- Et la maison, t'en penses quoi ?

- Super belle et super grande.
- C'est moi qui l'ai construite avec mon frère Marlon.
- Je suis impressionné.

Le voyage se poursuivit au rythme de la conversation, Terry aimait bien parler de lui, de sa famille. Il s'étendit longuement sur son chien, bien plus longtemps que sur sa femme et sa fille et presque autant que sur la maison dont il fit la visite virtuelle de chacune des pièces. Puis ce fut à nouveau la piste et ils firent silence jusqu'à la pourvoirie.

- T'es arrivé, je descends pas sinon je vais y passer la nuit ! Tu donneras le bonjour de Terry à Jo.

Marco sauta du véhicule, récupéra ses affaires, salua son ami, promit de lui rendre visite puis Terry repartit en trombe, exactement comme il était venu. Dehors il n'y avait personne, Marco en déduisit que les excursions devaient tourner à plein. Il s'avança vers la plage, il trouva toutes les embarcations éparpillées, les gilets jetés n'importe où. Intrigué, il revint sur ses pas et entra dans le centre par la porte latérale. Personne en cuisine, pas un bruit. Une fois à l'étage, il frappa à la porte d'Helen à tout hasard, aucune réponse, ce qui ne le surprit pas. Il remonta le couloir, trouva la buanderie, y entreposa ses affaires. Il redescendit cette fois par l'escalier principal et poussa la porte du salon. Tous étaient là, assis, silencieux. Plusieurs personnes avaient les yeux rougis par les larmes. Heureusement, il vit Helen, quittant son fauteuil pour venir à sa rencontre. Instinctivement, il cherchait des yeux la personne manquante. Sam n'était pas là, car il n'était jamais là. Jo était tout au bout, adossé au tablier de la cheminée avec le cuisinot. Frégor occupait le centre de la pièce. Il manquait McCarthy partit rejoindre son équipe de coupe en forêt.

Helen se planta devant lui.

- C'est Sam, il s'est noyé.

Marco ne sut quoi répondre, il fut atterré par ce qu'il venait d'entendre. Sam ne pouvait pas s'être noyé, il connaissait parfaitement le lac, savait tous les pièges qu'il contenait. Et puis la nature était son domaine, il faisait corps avec elle.

- Comment est-ce arrivé ?

- On parlera de ça plus tard, si tu veux bien. Frégor vient de nous faire un petit laïus juste avant l'arrivée du prochain bus de touristes. Ça tombe bien, ils ont été retardés, incident technique sur le car. Viens me donner un coup de main pour ranger le matériel dehors, puis on parlera quand on sera dans ma chambre.

Marco n'aimait pas le ton d'Helen, elle ne l'avait même pas embrassé. Arrivés sur la plage, elle se retourna et se jeta dans ses bras. Elle pleurait à chaudes larmes. Marco très ému avait les yeux humides. Il s'empêcha de pleurer. Egoïstement, il fut rassuré de la savoir là, collée à lui, nichant sa figure dans son cou. Il sentait les larmes d'Helen mouiller sa peau. Helen se dégagea, embrassa enfin Marco, puis ils se mirent au travail, sans un mot. Ils furent occupés toute l'après-midi. Frégor vint les rejoindre.

- Marco, c'est sympa de nous filer un coup de main, je te paierai ta journée.

- C'est pas la peine.

- Si j'y tiens. Passez au salon, j'offre une tournée en souvenir de Sam.

- Il est où ?

- Les pompes funèbres l'ont emmené à Longtown.

En toute fin d'après-midi, ils rejoignirent l'équipe du centre, mangèrent peu et burent trop. Marco dut soutenir Helen pour arriver jusqu'à sa chambre, il fouilla dans la poche de son jean pour trouver les clés, la déshabilla et la coucha dans le lit. Il s'installa dans le fauteuil, il n'avait pas sommeil. Il repassait en boucle les informations pour essayer de comprendre comment Sam avait pu se noyer. Son bateau avait-il chaviré, cela n'avait aucun sens. La seule hypothèse qu'il acceptait, sa tête avait dû heurter quelque chose. Puis il repensa au silence qu'il

avait croisé dans les profondeurs du lac. Sam ne plongeait pas, il n'aimait pas l'obscurité de l'eau car on y croisait les esprits que le totem n'avait pas réussi à apprivoiser.

Helen repoussa les draps, dévoilant sa poitrine. Elle avait un sommeil agité. Marco s'approcha d'elle, lui caressa les cheveux et lui parla tendrement jusqu'à ce qu'elle se calme. Finalement il se dévêtit et se glissa dans le lit tout chaud. Très vite, il s'endormit.

Il fut réveillé par le bruit de l'eau qui coulait. Dans la pénombre, Helen se servait un grand verre d'eau, elle avait besoin de s'hydrater.

- Je t'ai réveillé, désolée.

- Je ne dormais pas vraiment, mentit Marco tout en se levant pour s'approcher d'elle. Alors, raconte-moi.

- Je ne suis pas certaine que ça va te plaire.

- Dis toujours.

- Il était saoul, il avait vidé une bouteille entière de whisky.

- Il ne buvait pas, c'est toi qui me l'as dit.

- Peut-être qu'il buvait finalement. La bouteille qu'on a retrouvée sur le ponton, c'était la tienne.

Marco reçut l'information comme un coup de poing qu'on lui aurait asséné sur le sommet du crâne.

- D'après ce qu'on a pu déduire, reprit Helen, il a voulu rejoindre la bouée au milieu du lac, pour le retour les forces lui ont manqué, il s'est noyé dans un mètre d'eau !

- Il n'a pas voulu entrer en contact avec le fond obscur, il craignait les forces qui vivent là.

- Ou bien il a paniqué, l'alcool aidant il s'est noyé.

- Merde !

- Comme tu dis.

- Mais alors c'est de ma faute.

- Ne dis pas de conneries, la bouteille, c'est lui qui l'a bue !

- Je veux aller assister à son enterrement et rencontrer sa femme pour lui parler et m'excuser.

- C'est pas une très bonne idée, mais si tu y tiens je t'accompagne.

- Je dois repasser à l'exploitation régler quelques trucs administratifs. Je n'ai plus de bagnole, j'avais oublié de te dire.

- Je me disais bien que j'avais pas vu ta Ford pourrie. On prendra la mienne, évidemment tu peux l'utiliser quand tu veux. Ce qui est à moi est à toi.

- C'est une déclaration.

- Je t'aime beaucoup Marco au cas où tu en douterais et c'est pas parce que je te saute pas au cou à la première occasion que ce n'est plus le cas !

Helen et Marco s'étaient donné rendez-vous à 7 heures. Pas de petit déjeuner, ils le prendraient dans la voiture. Helen était sous la douche, pendant que Marco chargeait la voiture. Le soleil flirtait encore avec l'horizon, il scintillait au travers des branches de l'autre côté du lac. Il faisait frais malgré un ciel dégagé.

- Alors vous êtes décidés !

Marco sursauta, il n'avait pas entendu Jo arriver.

- Oui, Helen le veut et moi encore plus. Sam était devenu mon ami. Nous souhaitons rencontrer sa compagne et assister aux obsèques. C'est la moindre des choses.

- Tu ferais mieux d'aller parler aux arbres ou aux mousses qui bordent le chemin, ça aurait plus d'effet. Enfin si tu veux respecter sa religion.

- On a décidé de faire comme ça.

- Et après ?

- On file sur Toronto, Helen possède un petit appartement.

- Alors ça y est, c'est le grand amour.

- Peut-être bien.
- Vous allez vous installer là-bas définitivement ?
- Avant, elle veut que je l’emmène en France, après on verra.
- C’est un bon plan. J’y vais, on a du boulot sur la planche, un car de Français, 53. On se fait la bise, j’ai été heureux de te rencontrer. Ça m’étonnerait qu’on se recroise, mais sait-on jamais. Au fait, il habitait où Sam ?
- Kingston.
- « C’est marrant, je l’aurais plutôt vu dans le quartier Huron, à Wendat. » En découvrant la tête de Marco, il précisa. « Au nord de Québec. »

La route fut pour une fois sans trop d’embouteillages, ils purent traverser Montréal en moins d’une heure avec les traditionnels ralentissements pour aborder les ponts Champlain et Jacques Cartier. Marco dut convenir que les quelques six cents kilomètres pour relier Kingston ne furent pas si terribles. La femme de Sam habitait rue Johnson dans une maison en briques dont elle louait l’étage supérieur. L’enterrement était prévu pour quinze heures à l’église Sainte-Marie. En attendant l’heure de la cérémonie, Marco et Helen s’étaient installés dans une pizzeria sur Princess Street.

- C’est étonnant qu’il soit catholique. J’aurais pensé à une religion plus exotique.
- Les hurons ont tous été convertis par les jésuites, c’est Sam qui m’a expliqué. Mais il est resté aussi animiste dans l’âme, dit Helen avant de croquer dans sa pizza.
- Tu crois qu’il y aura du monde ?
- J’en ai aucune idée.

Une fois rassasiés, ils décidèrent de se balader le long des quais. Ils trouvèrent un carré d’herbe accueillant sur lequel ils s’allongèrent. Ils s’endormirent en parlant de tout et de rien, les réponses devenant de plus en plus évasives jusqu’à ce que leurs yeux se ferment.

Est-ce le soleil qui dardait sur le petit parc ou bien d’être rouges comme des écrevisses à cause des coups de soleil qui les réveilla ? Une chose était certaine, ils étaient à la bourre !

L’église était encore à cinquante mètres, ils cavalaient comme des dératés. Ils grimpèrent les marches quatre à quatre pour arriver sous le porche, Marco poussa la petite porte en bois. L’église était immense et pratiquement vide si l’on exceptait un groupe de cinq personnes tout au bout près du chœur. Le prêtre leur jeta un regard exaspéré et attendit qu’ils fussent installés. Helen tira Marco par la manche pour qu’ils s’asseyent un peu en retrait. La cérémonie dura une vingtaine de minutes, puis tout le monde quitta l’église en suivant le cercueil porté par les pompes funèbres. Il fut chargé dans le fourgon et emporté au crématorium.

Marco regarda Helen, il était un peu déçu. Il s’attendait à autre chose, quoi, il n’aurait pas su le dire. Une femme s’approcha d’eux.

- Je suis Sarah, la compagne de Sam. Comment l’avez-vous connu, car je suppose que vous êtes ici pour Sam ?
- Nous avons travaillé avec lui à la pourvoirie du lac Atiawenhrahk.
- Vous êtes venus exprès, il devait compter pour vous. Ecoutez, je dois m’occuper de deux ou trois bricoles, si vous avez le temps, je vous invite à prendre un verre. Plus haut il y a la taverne Galloise, c’est sympa et les bières sont bonnes. On fait comme ça ?
- Ok, répondit Helen.
- Je ne sais même pas comment vous vous appelez, je manque à tous mes devoirs !
- Moi c’est Marco et mon amie s’appelle Helen.
- Je me sauve, les gens m’attendent. Dans une petite heure à la Taverne, dit Sarah tout en s’éloignant.

Marco proposa à Helen d’aller déposer leurs affaires au motel à l’entrée de Kingtown. Une fois dans leur chambre, ils s’allongèrent et regardèrent les infos sur CNN. Helen somnola dans les bras de Marco puis ce fut l’heure de rejoindre Sarah à la Taverne. Elle était déjà là

devant un café. Marco regarda sa montre. En les voyant arriver, Sarah se leva et vint à leur rencontre.

- Non, non, ne vous inquiétez pas, c'est moi qui suis en avance. Les formalités ont pris moins de temps que prévu.

En passant devant le comptoir, ils commandèrent des bières et accompagnèrent Sarah. La lumière tamisée venait des lampes aux abat-jour rouges posées sur chacune des tables. Des tables hautes avec des tabourets qui montaient jusqu'au-dessous du nombril. On passait une musique country à un niveau sonore tout à fait acceptable. Des grands écrans diffusaient les événements sportifs du moment.

- A cette heure-ci on est tranquille. Plus tard ils passent de la musique assourdissante. Alors comme ça vous arrivez directement de la pourvoirie, pas trop fatigués ?

- Si, un peu, répondit Helen. Vous vivez ici ?

- Oui, depuis une dizaine d'années maintenant.

- Sam ne nous a jamais parlé de ce coin.

- Rien d'étonnant, il n'y vient que rarement. On ne peut pas dire que nous vivions ensemble. Il devait récupérer ses affaires et partir un jour, ça fait plus de vingt ans maintenant.

- Je dois vous faire une confidence, commença Marco.

- Buvez d'abord votre bière.

Sarah se leva, rejoignit la serveuse qui passait, elles échangèrent quelques mots, puis elle les rejoignit.

- Finalement, j'ai commandé une deuxième tournée et je m'en suis pris une aussi.

Ils restèrent silencieux un moment. La serveuse revint avec trois chopes dans une main et trois dans l'autre. Elle déposa celles qu'avait commandées Sarah, elle encaissa et repartit.

- Je vous écoute.

- S'il est mort, c'est un peu à cause de moi, je lui ai offert une bouteille de whisky alors qu'il ne buvait pas.

Sarah éclata de rire, un rire franc. Elle avait la mousse de la bière qui collait à ses lèvres.

- Excusez-moi mais lorsque vous avez dans l'idée de me faire une blague, prévenez-moi avant. C'était un boit sans soif, pour quelle raison pensez-vous qu'on se côtoyait si peu. Trois jours, il arrivait à tenir, trois jours, après c'était picole jusqu'à ce qu'il ne tienne plus debout. Parlez-en à Maggy, la serveuse, elle vous le confirmera.

- Je suppose que comme tous les indiens, il ne tenait pas l'alcool ?

- Pardon ?

- Il faisait partie de la tribu des Hurons, il était animiste.

- Il vous a embobiné comme il embobine les touristes quand ils viennent rencontrer le monde sauvage. Non sérieusement, il doit avoir un quart de sang indien par une grand-mère qui a fauté avec un trappeur en jour de froid.

- Et sa mère ?

- Elle a disparu sans laisser d'adresse quand il avait trois ans, c'est sa grand-mère qui l'a élevé.

- Donc vous n'êtes pas Huron non plus ?

- Il est impayable votre copain, faudra l'amener plus souvent.

- Sa grand-mère n'était pas présente à la cérémonie ?

- Cette vieille folle, ça risquait pas. Elle ne veut plus me voir, la dernière fois que je me suis pointée chez elle, elle a tiré sur ma voiture à coup de chevrotines.

- Elle n'est pas au courant de son décès ?

- Je ne le pense pas. J'ai envoyé un faire-part, mais elle n'a pas de boîte à lettres et je doute que le postier se risque jusqu'à chez elle.

- Vous avez son adresse, nous voudrions lui rendre visite ?

- Vous avez une tête qui devrait lui plaire et puis comme il vous a embobinés avec ses histoires d'indien, elle vous appréciera. Au début, je m'entendais bien avec elle, je veux dire les trois premières fois, puis très vite elle m'a prise en grippe. Je vais vous faire un croquis, mais c'est assez simple, là où elle vit, y a trois maisons, une rouge, une grise et une qu'on peut pas vraiment dire la couleur tellement elle est sale. Bah c'est celle-là !

Sarah griffonna sur une carte de visite qu'elle avait dans son sac, puis la tendit à Marco.

- J'ai été content de vous rencontrer. Si vous repassez un jour par Kingston je serai heureuse d'avoir des nouvelles de la vieille.

Elle se leva, prit congé, en traversant la salle, elle s'arrêta à hauteur de Maggy pour lui dire quelques mots, puis elle quitta la taverne, laissant Marco et Helen quelque peu déroutés par cet entretien.

La nuit fut agitée pour Marco, il ne cessait de se réveiller, se levait pour aller boire un verre d'eau, observait le corps semi dénudé d'Helen, se recouchait et rêvassait en observant le plafond. Et le cycle reprenait pendant qu'Helen dormait d'un sommeil profond. Tôt le matin, ils quittèrent Kingston pour se rendre chez la grand-mère de Sam. Marco était au volant.

- Tu crois que c'est vraiment une bonne idée d'aller là-bas ?

- Je dois m'acquitter de cette tâche, Sam m'a sauvé la vie et il était mon ami, peut-être le seul véritable ami que j'ai eu.

- Dans le Jura tu avais bien des relations.

- Lorsque j'étais même, oui. Les frères Yakov et d'autres gamins avec qui on traînait. Mais ado, on s'est perdu de vue. J'ai bien eu quelques camarades de lycée, mais je n'ai jamais noué de véritables relations. Je me suis ennuyé au lycée pro, sauf pour les cours. J'avais plus d'affinités avec les profs qu'avec les élèves. Notamment un prof de français passionnant, si je l'avais croisé plus tôt, j'aurais peut-être changé de voie. Et toi ?

- Tu vas te fiche de moi, mais j'étais une timide maladive. J'étais grosse, je me sentais mal dans ma peau et c'est dans ce que vous appelez lycée que je me suis réveillée. J'ai grandi, je me suis affinée.

- Je me disais que ces petites poignées d'amour venaient bien de quelque part !

- Créatin ! Et là j'ai découvert que j'avais un certain succès auprès des garçons et même des filles. Une nana s'était foutue dans l'idée de me mettre dans son lit.

- A-t-elle réussi ?

- On s'est bercotées et tripotées un peu, mais les gonzesses c'est pas mon truc. Avec les mecs, j'étais sans complexe. J'aimais faire l'amour et je ne m'en privais pas. A partir de là, j'ai été heureuse et la vie est devenue merveilleuse. Me regarde pas avec cet air-là, c'est vrai et je le suis toujours avec toi maintenant.

- Quelle a été ta première expérience sexuelle ?

- Un type d'une vingtaine d'années, je venais d'avoir seize ans, je l'ai embobiné sur mon âge et il m'a sauté chez lui dans le canapé. C'était un bon coup, je ne regrette pas qu'il ait été le premier. Et toi ?

- Une nana qui faisait du secrétariat médical.

- Tu l'as rencontrée lors d'une visite chez le médecin ?

- Pas du tout, on fréquentait le même café. Je l'ai accostée et puis on est rentré chez elle et on a fait l'amour.

- C'était bien ?

- Tu vas te moquer !

- Mais non, raconte.

- Ça a été tant qu'on s'est tripotés comme tu dis, mais au moment de passer à l'acte j'ai eu un petit problème...

- Tu as le prépuce qu'est resté coincé et le zizi a gonflé comme un ballon !

- T'es devin ?

- Non, mais j'ai fait cette expérience là avec un jeune puceau !
- Et alors ?
- Je lui ai remis la bite en place et je lui ai dit que c'était pas grave, mais qu'il devait aller à l'hôpital pour une petite circoncision en bonne et due forme ! Et toi, ça s'est terminé comment ?
- Chez le médecin, le lendemain. Ma dulcinée était moins experte que toi en dressage de quéquette !
- On arrive à la sortie vers la 62, va falloir être attentif mon petit zobi coincé !
- Tu avais dit que tu te moquerais pas !
- Zobi coincé ! Zobi coincé !

Marco gara la voiture sur le bas-côté et fit l'amour à Helen sur le siège passager. Comme elle était en robe légère et lui en short, ce fut assez aisé.

- Merde hurle Helen !
- Je t'ai fait mal ?
- Non, c'est tout le contraire, mais j'ai pas pris ma pilule depuis une semaine ! A chaque fois je me dis que je vais passer à la pharmacie et je remets ça à plus tard !
- Même avec un gros bide je t'aimerai quand même.
- Tu sais remonter le moral des femmes toi !

La route 62 menait dans le parc Algonkin, mais avant ils devaient trouver Birds Creek à 116 km après avoir quitté la 401 reliant Toronto. Ils roulèrent sans interruption à travers une forêt. Seules quelques prairies en friche rompaient la monotonie des sapins et des érables. Les poteaux électriques se succédaient au rythme de la voiture. Heureusement quelques étendues d'eau agrémentaient la vue quand on avait la chance de les apercevoir. Lorsqu'ils traversaient une bourgade, soudain le paysage se transformait pour accueillir de grandes maisons entourées de longues étendues de gazon. Birds Creek ne trahissait pas la monotonie des bourgades, ils prirent à gauche sur Baptiste Lake Road. Rien de nouveau, une route longue et droite comme un « i ». La route passait au-dessus du lac du même nom, un lac qui s'étirait sur 6 km, parsemé d'îlots de verdure. Puis la bande de goudron grise longeait la rive. Sur cette partie, le lac était beaucoup plus grand, l'eau y était très claire et absorbait la teinte grisâtre du ciel.

En dix minutes à peine, ils furent à Hughes. La description qu'en avait faite Sarah était tout à fait juste. Trois maisons. La première d'un rouge vif devait appartenir à des pêcheurs qui venaient là l'été. L'autre n'était qu'un gîte d'étape qui recevait les visiteurs du printemps à l'automne. Mais elle était tout ce qu'il y avait de plus fermé. Deux cents mètres après, une bicoque délabrée entourée de ce qui avait été des barrières blanches, laissait échapper une petite fumée blanchâtre par la cheminée. Sur le devant, un rocking-chair et une table ronde en bambous recouverte de canettes de bières vides. La porte principale était ouverte, seule demeurait fermée la moustiquaire. Il y avait aussi deux fenêtres protégées de la même façon et ouvertes elles aussi.

Le souvenir de Marco c'est qu'ils sont entrés. Elle les a accueillis d'un grand sourire expliquant qu'elle les attendait, que Sarah l'avait prévenue de leur arrivée. Deuxième point, elle leur a offert un thé, une grande théière en fer, peut-être un samovar. C'est ce que dira Marco à la police. Puis la vieille s'est dressée soudainement, sa voix n'était plus la même. Elle a d'abord menacé Helen. Marco s'est levé de sa chaise, mais il a été soufflé dehors ou aspiré par une force incroyable. Sa tête a heurté le sol. Il estime avoir perdu connaissance pendant une heure. Helen de son côté expliquera que toutes les ouvertures se sont fermées d'un coup que la bonne femme l'a attrapée à la gorge et lui a dit « T'es pleine comme une truie, je vais te faire passer l'envie de te faire engrosser ! ». Elle est tombée à la renverse et ne se souvient de rien d'autre. C'est Marco qui a appelé la police. A force de filer des coups d'épaule dans la porte, elle a fini par céder, d'un coup. Il a perdu l'équilibre et c'est là qu'il

s'est fait mal au genou. Helen était sur le sol. Il a eu peur. Le 911, c'est eux qui ont envoyé les secours, mais les premiers sur les lieux ce fut les deux rangers affectés à la surveillance du parc. Les conclusions du médecin furent sans appel, arrêt cardiaque suite à une crise d'épilepsie. Les deux rangers ont pris les adresses d'Helen et Marco. Une fois expliquée la raison de leur visite, ils leur ont demandé de ne pas quitter le territoire.

Helen a dormi tout l'après-midi et toute la nuit. Le matin elle s'est levée pour tenter de manger et boire, mais elle en a été incapable et s'est recouchée. Marco s'est occupé d'elle lorsqu'elle s'est réveillée à plusieurs reprises. En nage et criant des mots en apparence sans logique, sauf dans celle du rêve. Mais il était impossible d'en dire quoi que ce soit. Vers dix-huit heures, ils quittèrent l'appartement du quartier Malvern dans la partie ouest de Toronto. Ils se rendirent au restau indien où ils choisirent une table à l'écart.

- Tu avais raison, on n'aurait pas dû aller là-bas, dit Marco en faisant tourner entre ses doigts sa pinte de bière.

Helen ne répondit pas, elle croqua dans le nan au fromage.

- Tu m'en veux ?

- Est-ce que tu crois qu'elle a dit vrai ?

- Je ne sais pas, peut-être... si tu décides d'avorter je serai à tes côtés...

- Tu ne veux pas d'enfant ?

- Si j'en veux, je veux vivre ma vie avec toi. Et je crains par-dessus tout de t'avoir déçue...

Une famille entière vint s'installer à la table jouxtant la leur, le mari les salua puis il installa ce qui devait être sa mère à lui. Quatre marmots se battirent pour avoir la place près de mémé. Ils parlaient fort. Marco et Helen restèrent silencieux durant la suite de leur repas. Marco paya à la caisse pendant qu'Helen sortait prendre l'air. Elle marcha un peu et s'installa sur un banc pour attendre. Lorsque Marco la rejoignit il était inquiet. Helen se leva d'un bond et se jeta à son cou. « J'ai eu peur, très très peur et tu m'as laissée toute seule ! »

- Je regrette de ne pas avoir été à tes côtés, je m'en veux plus que tout de t'avoir abandonnée !

- Ne m'abandonne plus jamais.

Helen se nicha tout contre lui, elle l'embrassa, elle pleurait à chaudes larmes. Pour la deuxième fois, les larmes tièdes glissaient sur sa peau. Ils regagnèrent l'appartement d'Helen, elle prépara un café, puis ils s'installèrent à la table de cuisine. Face à face. Une fois les mugs remplis, ils attendirent silencieusement. Lequel prendrait la parole en premier. Marco but une gorgée, il se brûla la langue et le palais.

- Mets de l'eau froide.

Après s'être gargarisé avec l'eau du robinet, il revint s'asseoir.

- Que s'est-il passé à l'intérieur de la maison de la vieille ? finit par demander Marco.

Helen redoutait ce moment tout en l'espérant.

- En premier, la lumière a baissé d'intensité, puis elle s'est approchée tout près de moi. J'ai senti son haleine fétide. Elle m'a reniflée comme un animal en chasse. Puis elle a glissé sa main sous ma robe. Je ne pouvais pas bouger. Comme dans un rêve. J'en viens même à me demander si ce n'était pas un rêve. Elle a tâté mon ventre, puis elle a glissé son doigt dans mon vagin.

Helen se mit à sangloter, Marco attrapa sa main et la serra dans les siennes. Il se sentait impuissant. Il voulait l'aider, la reconforter par des paroles douces, mais seules quelques banalités lui venaient à l'esprit.

- Pourquoi pleures-tu ? fut la seule phrase qu'il arriva à prononcer.

- Parce que ce n'est pas la vérité.

- Que veux-tu dire ?

- Tu vas me croire folle...

Marco l'incita à poursuivre tout en la rassurant. Non il ne croyait pas qu'elle était folle, car à ce moment, il aurait dû convenir que lui aussi l'était.

- Elle a rentré sa main, puis son bras et je l'ai sentie farfouiller dans mon ventre. Puis elle a dit, avec sa voix gutturale que j'étais pleine. Qu'elle allait m'arracher la progéniture qui poussait en moi comme on avait arraché la vie de son fils. Elle a collé sa bouche édentée contre ma bouche, elle a rentré sa langue en moi, je l'ai sentie descendre dans mon œsophage. J'avais envie de vomir, mais je n'y arrivais pas. Puis j'ai vu ses yeux se transformer, sa figure se couvrir de poils, puis son corps s'est allongé en hauteur et en largeur. Sa bouche s'est agrandie, ses mains sont devenues des paluches qui auraient pu tenir ma tête et la broyer sans la moindre difficulté. Et là j'ai perdu connaissance.

Marco reprit une gorgée de café. Il resta silencieux. Pourtant il savait que c'était à lui de reprendre la suite.

- Et tu vas comment, physiquement je veux dire ?

- Je croyais qu'elle m'avait déchiré les entrailles, mais ce n'est pas le cas. Une part de ce que j'ai vu était des hallucinations. Je pense qu'elle nous a fait boire des saloperies ! Alors toi tu es resté sans connaissance pendant tout ce temps ?

- Oui... et non...

- Peux-tu en dire plus ?

- Lorsque j'ai été projeté sur le sol, ma tête a heurté une bûche qui traînait, noyée dans les herbes hautes. Je ne saurais pas estimer la durée pendant laquelle j'ai été sans connaissance. J'ai ouvert les yeux et tout comme toi, je ne pouvais pas faire le moindre mouvement. Mon corps ne m'obéissait pas. Je n'avais aucune douleur, c'est plus tard que mon crâne est devenu douloureux. Bien plus tard. Soudainement j'ai eu envie de vomir, puis une bave visqueuse est sortie de mon gosier. Mais le plus horrible est venu par la suite. Un corps voulait s'extirper de mon estomac, il poussait sur ses pattes pour grimper dans mon œsophage. C'était une expérience atroce. C'est monté en moi et je sentais mon tube digestif se dilater au-delà du supportable. Une tête a glissé hors de ma bouche puis un corps. Je n'arrivais pas à distinguer, mais une fois sur ses pattes arrière, j'ai reconnu la grenouille de Louise. Celle qu'elle a gardée le plus longtemps.

- Il n'y a rien qui ressemble plus à une grenouille qu'une autre grenouille.

- Je sais bien et je te demande de me croire sur parole et de ne pas voir en moi un fou furieux. Tout comme tu me l'as demandé toi-même.

Helen tenait son mug à deux mains pour se réchauffer. Elle frissonnait. Marco se leva pour prendre la couverture qui protégeait le convertible et la déposa sur les épaules d'Helen.

- Merci... continue... si je te pense fou, je te le dirai et on ira tous les deux réserver une place dans un asile psychiatrique !

- Mais l'horreur ne faisait que commencer. Mon abdomen s'est fendu pour laisser sortir une sorte d'oiseau noir.

- Un corbeau !

- Comment tu le sais ?

- Je ne t'ai pas tout raconté. Le bruit m'a extirpé de ma léthargie. Il y avait un ours qui tentait de maintenir à distance le corbeau pendant que la grenouille s'agrippait aux poils de l'animal. L'oiseau attaquait ses yeux, l'ours se protégeait et la grenouille grimpait le long du poitrail de la bête en furie. Mais l'ours ne visait pas la bonne menace, le corbeau n'était qu'une diversion. La grenouille s'est glissée dans la bouche de l'ours au moment où il ouvrait grand sa gueule pour happer le rapace. Une fois la grenouille logée dans le gosier de l'animal, ce dernier, à force de suffocation a fini par mourir.

- D'un arrêt cardiaque.

- Comme la vieille.

Helen resta silencieuse un moment, puis elle poursuivit son récit.

- Le corbeau et la grenouille sont venus vers moi et ils m'ont réparée. Ils ont refermé mes plaies, la grenouille est entrée en moi et j'ai su que l'enfant était en vie.

- Tu es enceinte alors, pour de vrai !

- Je ne sais pas, c'est mon ressenti à ce moment, mais cette histoire n'a ni queue ni tête.

- Si, une queue de corbeau et une tête de grenouille.

Helen dévisagea Marco afin de savoir s'il plaisantait ou bien s'il se moquait d'elle. Mais les larmes dans ses yeux ne laissaient planer aucun doute.

- Ce sont eux qui ont débloqué la porte et ouvert les fenêtres. J'ai souhaité les suivre, mais mon corps continuait à ne pas vouloir m'obéir. Je sais une seule chose, expliqua Marco, ils ont regagné leur place sur le totem.

- Quel totem ?

- J'aimerais bien le savoir, car je leur rendrais visite pour les remercier !

- Allons nous coucher. Je veux que nous fassions l'amour... pour rassurer l'enfant qui est en moi, qui est en nous. Il en a grandement besoin.

Partie 5

- Vous avez fait bonne route, pas trop fatigués ? demanda Corinne sur le pas de la porte.
 - Un peu, enfin, en vrai on est lessivés !
 - Je suppose que tu es Helen, enchantée. Entrez, vous vous installerez après manger.
 - Comment va maman ?
 - Elle ne reconnaît plus personne. Elle croit que je suis sa fille et que Louise est mon enfant.
- Attends-toi à une certaine forme de désillusion.
- Est-ce que je peux faire un brin de toilette, demanda Helen.
 - Evidemment, je vais te montrer la salle de bain. Marco, va voir Louise, elle est inquiète et elle ne sortira pas du cagibi tant que tu ne seras pas allé la voir.
 - Est-ce que tu crois qu'elle m'acceptera ? intervint Helen.
 - Avec Louise, on peut pas dire à l'avance, elle a une façon à elle de ressentir les émotions.
- Les deux filles se rendirent dans la salle de bain et Marco traversa la cuisine pour rejoindre sa sœur. Une idée étrange lui vint à l'esprit, il s'était adressé à Corinne comme si elle faisait partie de la famille, mieux, comme si elle était sa sœur. Et lorsqu'il se trouva devant l'entrée du cagibi qui servait à entreposer les victuailles, il eut le sentiment qu'il allait devoir parler à une inconnue. Deux petits yeux brillaient dans la pénombre. Louise était occupée à une de ses activités favorites, ranger, aligner et trier. Elle se trouvait de l'autre côté d'un dressoir à claire-voie et elle évitait soigneusement de croiser le regard de Marco.
- Bonjour Louise, je suis de retour.
- Lorsque Marco quitta le cagibi, il tomba nez à nez avec Corinne.
- Alors comment ça s'est passé ?
 - Quand je me suis adressé à elle, Louise m'a ignoré.
 - Tu la connais, il lui faut du temps.
 - Elle a commencé à agiter ses doigts devant ses yeux, puis elle a marché en comptant ses pas pour arriver à traverser exactement en douze.
 - Elle ne t'a pas vu depuis longtemps, ne la précipite pas.
 - Qu'est-ce que ça va être avec Helen ?
 - Laisse-moi avec elle, je vais la faire sortir. Toi, va préparer ton Helen à une épreuve difficile.
- Marco se dirigea vers le salon, Helen attendait debout, mal à l'aise, elle n'osait pas s'asseoir. Il lui fallait réussir à être acceptée.
- Tu sais, Louise est particulière, je t'en ai déjà parlé, il faut que tu saches que ça peut être extrêmement difficile.
 - Je sais. Il faudra aussi leur dire qu'on est mariés.
- Louise était juste derrière Helen, Marco affalé sur le canapé n'avait pas non plus remarqué sa présence. Il feuilletait une revue sans intérêt. Il sursauta en la découvrant.
- Putain j'avais gommé sa capacité à se faire oublier et à apparaître de nulle part.
- Helen se tourna, elle s'étonna elle-même de ne pas avoir réagi. Louise s'approcha d'Helen, posa sa main sur son ventre puis elle l'embrassa sur la bouche.
- Ne te formalise pas, c'est sa nouvelle façon d'accueillir les gens qu'elle apprécie. Tu as de la chance, avec Louise c'est du tout ou rien. Corinne prit Louise par la main « Je t'ai déjà dit qu'on ne peut pas faire ainsi ! »
 - Ce n'est pas grave, ça ne me dérange pas. Elle est délicate je ne m'attendais pas à ce genre de marque d'affection.
 - Moi non plus, grogna Marco.
 - Tu n'es pas jaloux au moins, dit Helen tout en l'embrassant.
 - Excusez-moi, mais j'ai entendu sans le vouloir ce que vous disiez. Vous êtes mariés, alors ?

- Oui, on a fait ça au Canada, à Toronto, juste avec les témoins de la mairie. C'était une formalité administrative pour les questions de double nationalité.

- Tu es canadien maintenant ?

- Presque, il faudra que je repasse par le bureau des immigrants à mon prochain voyage. En attendant, on a dans l'idée de passer quelques années ici, puis on fera pareil au Canada. Le contenu de l'appartement d'Helen est dans un garde meuble à Toronto.

- Helen, je suis peut-être indiscreète, mais qu'en dit ta famille ?

- Mon père vit à San Francisco avec une gonzesse insupportable et il se fiche de ce que je deviens. Il me file de l'argent le jour de mon anniversaire pour se dédouaner avec un petit mot laconique. Quant à ma mère, elle s'est installée à Québec avec une bande d'amis, ils ont monté une société d'import-export dans un loft. Elle est à fond dans ce qu'elle entreprend. On est passés lui rendre une petite visite, elle a flashé sur Marco. Encore un peu et c'est elle qui se mariait avec lui, heureusement que j'avais pris les devants !

- Tu exagères !

- A peine. Elle portait une robe transparente et si elle avait éternué elle se serait retrouvée en petite culotte ! Ose dire que ce n'est pas vrai ! Tu vois, il rougit !

Corinne s'amusa de voir la tête de Marco et surtout son malaise.

- Je suis désolée de vous enquiquiner, mais il faut que Marco aille voir sa mère.

- Il vaut mieux qu'il soit seul je suppose, questionna Helen.

Louise tira sur la robe de Corinne, elle tourna la tête et plongeait les yeux dans les siens.

- Louise t'autorise à rencontrer sa mère, tu viens de réussir ton second examen.

- Comment le sais-tu ?

- Bon allons voir ma mère, coupa Marco.

La visite fut de courte durée. Cristina accepta facilement la présence d'Helen car elle était persuadée qu'elle était son infirmière. Par contre, elle ignore son fils, sauf vers la fin où elle demanda « qui c'est celui-là ? »

Marco quitta la chambre les larmes aux yeux. Helen tenta de le consoler. Au moment du repas, la peine de Marco n'échappait pas à Corinne. Louise se rendit dans la chambre pour embrasser sa mère.

- Où va-t-elle demanda Marco en parlant de sa sœur.

- Parler avec sa mère.

- Elles parlent de quoi ?

- Je n'en ai pas la moindre idée, je ne les espionne pas. Grâce à Louise, ta mère reste calme et ne devient pas folle. Quand elle est rentrée de l'hôpital, il fallait éviter que Louise ne découvre l'état de sa mère. Cristina perdait la raison, elle faisait sous elle tous les jours, elle hurlait des horreurs. Ça a duré une semaine, puis un jour je ne l'ai plus entendue. Louise était avec elle, lui parlait à l'oreille, elles se tenaient la main. Depuis ce temps, ta mère s'est calmée, elle a arrêté de régresser et elle est devenue gérable.

- Je suis désolé de ne pas avoir été là pour...

- Si je l'ai fait, c'est que ça me convenait.

- Mais tes parents...

- Ils vont bien, ils savent que je suis heureuse, je vais leur rendre visite régulièrement.

- Ils habitent toujours à l'entrée du village dans la ferme ?

- Oui, mais ce n'est plus une ferme, on a fait des travaux, maintenant c'est une jolie maisonnette. On y reçoit même des vacanciers car on fait gîte d'étape. Ma mère aime s'occuper de ses convives et mon père lui donne un coup de main quand il a terminé son journal.

Marco n'ajouta rien, mais il sentait que Corinne ne lui disait pas tout. Ils passèrent à table, Helen aida Corinne à servir, Louise les épaulait et Marco avait l'impression d'être un étranger qu'on avait invité dans une maison qui n'était plus la sienne.

Après le repas il décida de faire un tour en ville. Corinne lui avait expliqué qu'il trouverait son père chez Jacqueline, la serveuse du Café des Amis. Ou bien au café directement. Elle n'avait pas osé lui raconter qu'il faisait maintenant partie des piliers de comptoir. Marco emprunta la voiture de Corinne, Helen préférait se reposer. De toute façon, elle comprit instinctivement que Marco avait besoin d'être seul pour faire face à son père.

Il remonta la rue principale de Champagnole, il passa devant une grande boutique fermée par un rideau de fer de guingois. Il lui fallut un peu de temps avant de reconnaître la Générale d'Outillage du fils Béranger. Lui aussi avait donc mis la clef sous la porte. Après un moment de réflexion, Marco conclut que c'était logique puisque les scieries avaient fermé les unes après les autres. Un peu plus haut, juste avant la place, il trouva le Café des Amis. Il gara sa voiture, hésita un moment, puis il finit par entrer. Il était à peine cinq heures de l'après-midi mais il trouva son père installé au comptoir, avec un verre de blanc dans les mains. Grâce à la description de Corinne, il reconnut Jacqueline, occupée à l'autre bout avec trois clients. Son père avait vieilli, sa figure rougie par l'alcool ne présageait rien de bon. Il s'approcha de lui et s'installa à ses côtés.

- Vous n'êtes pas du coin on dirait ?

Marco comprit que son père ne l'avait pas reconnu. Il resta silencieux et commanda un café. Jacqueline devança le patron.

- Je m'en occupe.

Elle fit un signe discret à Morizo, lui désignant son fils. Il crut qu'elle voulait le resservir.

- Non, je finis d'abord celui-là. Puis il s'adressa à Marco. On se connaît ? dit-il avec une certaine agressivité dans la voix.

- C'est Marco !

- Qui ça Marco... oh Marco ! Mais tu es méconnaissable. Tu es devenu un homme. Eh les gars, tournée générale, j'arrose le retour du fils prodige !

- Prodigue lui souffla Jacqueline.

- Prodigue hurla Morizo.

Ils discutèrent une dizaine de minutes, mais très vite ils n'eurent plus rien à se dire. Marco voulut prendre congé, mais à nouveau son père remit une tournée. Marco profita de la présence d'un autre gus pour s'éclipser.

- Attends fils, tu ne pourrais pas me dépanner d'une centaine d'euros ?

Marco eut honte devant le regard de Jacqueline. Il se débarrassa aussi vite que possible des billets qu'il sortit de son portefeuille et il quitta le café, se jurant de ne plus jamais y remettre les pieds. Une fois dehors, il s'arrêta sur le trottoir, s'assit sur un banc et les larmes coulèrent.

Jacqueline était sortie du bar et s'avançait vers Marco.

- Y a eu la scierie, puis l'aventure de ta mère avec Garaffa. Et l'AVC. Tout ça l'a foutu plus bas que terre.

- Il vit chez toi je crois savoir.

- C'est beaucoup dire. Il est plus souvent en vadrouille à droite ou à gauche que chez moi.

- Veux-tu que je te donne un peu d'argent ?

- Non, dit Jacqueline en rougissant. De temps à autre, il rapporte de quoi vivre. Quand il va mieux il trouve de petits boulots. Les gens le connaissent alors ils font un effort.

- Merci de prendre soin de lui. S'il y avait quoi que ce soit, sache que tu peux compter sur moi.

- Un jour qu'il sera dans de meilleures dispositions, on fera un petit repas tous ensemble. Aujourd'hui, tu es mal tombé.

Marco embrassa Jacqueline puis il reprit sa voiture et rentra. Lorsqu'il arriva, Corinne était sur le banc, à l'extérieur. Enveloppée dans un châle, elle attendait son retour.

- Où est Helen ?

- Elle discute avec Louise.

- Je me demande bien de quoi ?
- Moi aussi. Alors, tu as vu ton père ?
- Oui, mais je préfère pas en parler. Je peux m'asseoir ?
- Tu es chez toi.

Marco s'installa à côté de Corinne, ils restèrent silencieux à regarder le soleil se glisser derrière les arbres.

- L'étang est toujours là ?
- Oui, et toujours aussi dangereux.
- Louise continue à attraper les têtards ?
- Elle n'a plus quatre ans. Tu vois bien qu'elle a grandi. Elle est une femme maintenant.
- Me dis pas qu'elle a un petit copain ?
- Non, pas encore, répondit Corinne tout en rougissant, ce qui n'échappa pas à Marco. Tu te rappelles que tu m'attendais à l'entrée de Sirod pour faire le chemin avec moi.
- Au fait qu'est devenue Mathilde ?
- Elle est partie à Toulouse avec son petit ami.
- Celui qu'elle avait déjà à l'époque du collègue ? Pour quelle raison tu m'as poussé dans ses bras ?
- Parce que t'étais trop bête. Et un peu par méchanceté. Ado, bien souvent on n'est pas très malin. N'est-ce pas ?
- Me raconte pas que tu es encore amoureuse de moi quand même ?
- Je l'ai été, mais il y a si longtemps.
- J'aurais dû...
- Certainement pas, tu aurais été déçu. Tiens voilà Helen et Louise. On parlait de nos amours de collégiens. Le collègue avant le lycée pas vos collègues à vous.

Helen trouva cela amusant, elle raconta sa vie en middle school. Avec Corinne elles échangèrent leurs expériences avec les garçons, tout le monde rigolait beaucoup sauf Marco. Louise était restée dans la cuisine, face au bocal de grenouilles avec lesquelles elle conversait.

Ils étaient tous à table, même Louise accepta pour la première fois de ne pas manger installée sur le tapis du salon avec ses nombreux puzzles. Corinne avait pressé Helen de questions sur le Canada. Puis Marco avait raconté sa vie de bûcheron pendant que Louise le dévisageait intensément. Marco ne sut interpréter l'attitude de sa sœur. Il demanda à Corinne si Louise s'intéressait vraiment à ce qu'il racontait ou bien si c'était encore un aspect de sa maladie. « Je ne sais pas trop, avec Louise c'est difficile de savoir, mais je dirais bien qu'elle s'intéresse à toi. » Puis Louise se leva soudainement pour disparaître dans la cuisine. « C'est le moment qu'elle préfère ! Vous allez voir ! » En effet, Louise revint avec une corbeille chargée de fruits qu'elle déposa sur la table et avant que quiconque ait pu se servir, elle chipa une banane, une pomme et les abricots.

- Louise, attends que tout le monde soit servi !

Elle reposa tout dans le panier. Helen prit une pêche. Louise se jeta sur le panier et sous les rires des convives, reprit tout ce qu'elle y avait déposé. Elle fit mine de remettre les fruits en place une nouvelle fois, mais Corinne l'embrassa sur la joue, lui disant de garder ses fruits. Ensuite ils passèrent dans le salon pour le café, que Louise tint à verser dans les tasses. Helen expliqua qu'elle n'en voulait qu'un peu, mais Louise remplit sa tasse et mit un sucre comme à tous.

- Désolée, c'est ainsi. Corinne retira son sucre avec la cuiller et le déposa dans la soucoupe.
- Ça s'est passé comment avec ton père ? demanda Helen.
- Pas terrible. Je ne le reconnais plus.
- Est-il toujours avec Jacqueline ? questionna Corinne.
- Plus ou moins, elle est sympa d'ailleurs, il ne la mérite pas.
- Il ne faut pas lui en vouloir, comme je t'ai dit...

- Oui, je sais, il a traversé des moments difficiles. Je ne sais pas vous, mais je suis crevé, je vais me coucher. On dort dans le canapé du salon ?
 - Non ! s'exclama Corinne un peu trop fortement. Je vous ai préparé le lit dans ta chambre.
 - Tu ne restes pas ? Attends je m'habille et je vais te raccompagner...
 - Pas la peine, je vais coucher avec Louise, entre filles.
 - Tu aurais pu utiliser ma chambre.
 - C'est ce que j'ai fait, répliqua Corinne tout en rougissant. Excuse-moi, mais je me suis permis de prendre la liberté de...
 - Tu as bien fait et je suis rassuré. Déjà que tu gères Louise et ma mère, manquerait plus que tu n'aies pas de quoi coucher. Tu fais quoi Helen, tu restes un peu ?
 - Non, je suis fourbue, je viens avec toi. Avant on va s'occuper de ta mère peut-être ?
 - Oui, évidemment. Non, non, Corinne, maintenant que je suis là, c'est à moi de m'occuper d'elle.
 - Si tu veux, mais pour aujourd'hui, je vais quand même vous donner un coup de main pour vous expliquer ce qu'il faut faire. Je ne veux pas t'inquiéter outre mesure, mais il faudra qu'on aborde le sujet demain. Avec le médecin, on pense qu'il va falloir opter pour une maison de soins. On a commencé les démarches, mais je lui ai dit que tu verrais avec lui. J'ai bien fait ?
 - Oui, mais on s'occupe de ça demain... y a pas le feu... maintenant je suis là...
- Au petit déjeuner, il y avait Corinne et Marco, chacun à un bout de la table. Louise avait préféré rester dans sa chambre avec ses raies de lumière. Quant à Helen, elle était heureuse de profiter de la matinée pour rester couchée à rêvasser.
- Tu vas travailler dans quoi ?
 - J'ai une place dans une des entreprises qui gère la coupe en forêt. On me paie bien, le boulot n'est pas facile, faut pas avoir les deux pieds dans le même sabot, mais ça me va.
 - Et de travailler dans un secteur qui a ruiné ton père ne te pose pas de souci.
 - Si, mais quelle autre alternative !
- Marco sursauta en découvrant sa sœur plantée à ses côtés qui l'observait.
- Merde, est-ce qu'un jour elle va cesser de foutre les jetons à tout le monde !
 - Désolée, je pensais que tu l'avais vue arriver.
 - Assied-toi au lieu de rester là comme une plante verte !
 - Approche Louise, prends ta chaise bleue, veux-tu un café ?
 - Elle boit du café, c'est nouveau !
 - Pas vraiment, c'est une espèce de tisane que je lui fais en repassant de l'eau chaude dans le filtre. Elle veut petit-déjeuner comme tout le monde. Sais-tu qu'elle souhaite de plus en plus être avec les autres ? Ses tentatives sont maladroitement, mais elle progresse. Elle peut aller faire des courses toute seule.
 - Mais tu l'attends devant le magasin. Et toi, qu'as-tu comme projet, tu ne peux pas faire baby-sitter toute ta vie !
 - Tu me mets dehors ?
 - Evidemment que non.
 - Mes indemnités chômage courent encore deux mois, après je suis sur un projet. On monte une entreprise de scierie, je récupère celle d'ici qui est à l'abandon pour un euro symbolique.
 - Quelle idée à la con, tu vas te casser la gueule.
 - Non, hurla Louise, non elle va pas casser sa gueule ! Et puis on dit pas casser sa gueule.
 - Mais elle parle !
 - Comme tu l'entends. Et il ne faut pas la contrarier sur des sujets importants. Je lui ai promis qu'elle pourrait s'occuper de la comptabilité.
 - Elle sait compter que les grenouilles !
 - Non, je compte les pièces aussi.

- Tu n'imagines pas dans quoi tu mets les pieds. Une scierie y en a déjà une et elle bouffe toute la production de la région. D'ailleurs est-ce qu'on peut encore appeler ça une scierie.

- C'est un projet alternatif.

- Des conneries d'écolos !

- Moi, je trouve que c'est une bonne idée, dit Helen en s'installant à table. Bonjour Louise, on se fait la bise.

Elles s'embrassèrent sur la bouche, ce qui mit Marco mal à l'aise.

- Tu sais tu n'es pas obligée de céder à tous ses caprices, elle comprendrait. Je lui ai déjà expliqué qu'on ne pouvait pas embrasser tout le monde de cette façon.

- Ça ne me dérange pas.

- Tu ne vas pas les conforter dans leur idée à la con ! reprit Marco sur un ton agressif.

- Hé, monsieur est tombé du lit ce matin, lui dit Helen sans rire. Sais-tu que là, tu es grossier !

- Où allez-vous trouver du bois ?

- On a déjà trois propriétaires qui sont intéressés pour une gestion durable des forêts. On a une filière artisanale qui nous suit. Ils ne trouvent plus de planches de grande taille en chêne. L'état nous aide financièrement à nous équiper. Mes parents apportent le complément et des financements participatifs nous suivent.

- Alors c'est vrai ! explosa Marco.

- Et si tu veux, tu es le bienvenu.

- Ça ne marchera pas et je ne veux pas refaire les erreurs de mon père. Non merci, coupa Marco en quittant la table, furieux.

- Je ne l'ai jamais vu dans un tel état, dit Helen.

- C'est de ma faute, je n'aurais pas dû lui parler de venir nous rejoindre. Ce qui est arrivé à sa famille le touche de trop près.

- Tu crois que c'est pour cette raison qu'il est parti au Canada ?

- Non, pas seulement, ce serait malhonnête de résumer sa décision ainsi. Il voulait voyager et rencontrer du monde et il t'a trouvée, c'est une belle aventure non ? Il commence quand sa période d'essai ?

- La semaine prochaine. On va se trouver un appartement rapidement pour vous laisser respirer.

- Vous pouvez rester le temps qu'il vous plaira. Je n'en ai pas parlé à Marco, mais s'il veut, il peut récupérer l'ancien logement des ouvriers. On l'a fait rénover pour créer des chambres d'hôtes, pour le moment le projet est en stand-by.

- Je ne dis pas non.

- Ne lui en parle pas tout de suite.

- Faut pas l'achaler comme on dit chez nous.

- Qu'est-ce que ça signifie, questionna Corinne.

- L'agacer doit être une bonne traduction.

Marco avait terminé sa période d'essai et il était affecté pour le moment à la récupération des grumes avec le tracteur. Il devait apprendre à gérer les dénivelés plus importants qu'au Canada. Et la boue. La réglementation imposait de protéger les ruissellements de petits cours d'eau afin que l'eau reste claire. Mais sur son lieu d'exploitation, des petits cours d'eau il y en avait une myriade. Aussi il s'appliquait à les contourner. La pluie avait été abondante toute la nuit et la nuit d'avant et la nuit d'encore avant. De l'eau, il n'y avait que ça. Remonter la pente pour ne pas briser le lit de la petite rivière lui faisait perdre un temps précieux. Le tracteur n'accrochait plus suffisamment, soit il repartait en arrière soit il glissait sur le côté au risque de verser. Randy, son coéquipier qui le guidait se mit à gueuler. Marco stoppa la machine, ouvrit la portière et se hissa sur l'échelle.

- Y a le chef de chantier qui rapplique, il a pas l'air jouasse.

Randy était un brave type d'une force incroyable. Il avait pour fonction principale de rassembler les déchets de coupe pour les envoyer au broyage. Mais compte tenu de la difficulté du moment, il aidait Marco en l'orientant vers les ornières praticables.

- Putain, c'est quoi ce rendement de chiotte ! Les gars à l'abattage tournent à 160 stères mais le bois reste en vrac parce que vous déconnez avec le tracteur !

- Y a trop de boue, lui répondit Randy.

- C'est pas à toi que je parle, c'est au conducteur du tracteur. C'est quoi ton nom ?

- Allocchis, Marco Allocchis.

- Tu serais pas un Italien de merde qui vient ici pour se tourner les pouces.

- Y a vraiment trop de boue et le contournement de la rivière...

- Je viens de te dire que je parle au conducteur !

- Il a raison, le contournement de la rivière nous fait perdre un temps précieux. Plus la boue qui fait ripper, c'est l'enfer.

- Coupez par la rivière !

- On va se faire épingler par la police de l'eau ! Avec le temps, la terre va se mélanger à la rivière et en aval ça va se voir tout de suite !

- T'en fais pas, le patron te couvrira sur ce coup-là. De toute façon on risque quoi ? Un avertissement des services de l'Etat ! Le temps que ça arrive au tribunal, le soleil sera revenu et l'eau sera limpide comme ma pisser au petit matin ! Allez les gars, on fait comme je dis et on rattrape le retard accumulé.

Le restant de la journée fut un enchaînement infernal de rotations. Les grumes s'accumulaient sur les emplacements pour charger. Randy avait pu reprendre son travail de broyage. Lorsque Marco salua les gars de l'équipe pour rentrer, le soir commençait à pointer le bout du nez. Le car passait à 19 heures, il avait le temps. Il descendit d'un bon pas, content de se dégourdir les jambes. Une centaine de mètres en contrebas, le 4x4 du chef d'équipe s'arrêta à sa hauteur.

- Je te dépose l'Italien ?

- Non, ça ira.

- Allez, monte, j'ai rien contre les Italiens, ma femme est originaire des Pouilles. Je te pose où ?

- Champagnole c'est pas mal, sinon Sirod, ainsi je suis presque arrivé.

- Tu serais pas de Conte, l'ancienne scierie c'était à ton paternel ? C'était un sacré bonhomme. Quand tu m'as dit le nom, j'avais pas fait le rapprochement. Salieri Siméoni, ça te rappelle rien ?

- Le Corse, un peu que ça me rappelle. Il aurait pas été contre que je me fiance avec Marie, sa fille.

- Et bien Marie, c'est ma sœur ! Putain, le monde est petit.

- Ça fait longtemps que tu bosses pour ADES ?

- Trop longtemps, mais ils tiennent la région. Faudra que tu passes à la maison un de ces quatre, le père sera content de te serrer la pince. Il est pas toujours de bon poil, je te préviens. Je pousse jusqu'à Conte, c'est presque ma route. A partir de maintenant je te prends tous les jours à Sirod, tu seras moins emmerdé qu'avec le car.

- Merci. Tu veux rentrer boire un coup ?

- Ce serait pas de refus, mais l'Italienne m'attend ! Et tu sais ce qu'une Italienne peut être chiantie hein ! A demain.

Marco descendit de la voiture, décrocha ses bottes sur l'arceau, une fois sous l'auvent, il se déchaussa avant d'ouvrir la porte.

- Tu es rentré plus tôt, dit Helen qui se rendait dans la cuisine.

- Oui, on m'a ramené en voiture. Je monte prendre une douche et je vous raconte, continua Marco tout en grimpant à l'étage.

Corinne avait rejoint Helen au pied de l'escalier.

- Traîne pas, on a faim.

Marco continuait à trouver cette situation étrange tout en l'appréciant. Helen n'était pas seule et lui retrouvait une maison qu'il avait délaissée. Lorsqu'il entra dans la chambre, Helen l'attendait. Il se doutait qu'il allait devoir se justifier.

- Ecoute, les démarches pour la maison, j'ai pas eu le temps...

- Je m'en fous de la maison, je voulais plutôt qu'on parle de ne pas partir. Je suis bien ici, Louise me plaît, Corinne est très sympa et ta mère est supportable malgré ses crises d'angoisse. Et puis y a les vestiaires des ouvriers, je voudrais qu'on s'y intéresse.

- Tu es certaine que...

- Ecoute, les trois quarts du temps tu seras absent toute la journée, tant qu'on s'entend bien on peut rester ici. Quand on en aura marre, il sera temps de déguerpir. Et puis je ne suis pas certaine de ne pas vouloir retourner au Canada.

- Bon.

- Y a ta sœur qui appelle pour qu'on descende.

En effet, Louise était déjà installée devant son assiette pendant que Corinne apportait un faitout.

- C'est encore un truc végétarien, ronchonna Marco.

- On mange pas les animaux, cria Louise.

- Je sais, excuse-moi. Mais y a que moi que ça dérange ? Helen, d'habitude tu en manges ?

- Y a que les crétins qui ne changent pas d'avis. Et puis Louise n'a pas tort.

- Qu'est-ce que tu dirais si on te mangeait ! cria à nouveau Louise.

- Arrête de la provoquer tout le temps, calme-toi, il est bête, faut pas écouter quand il parle, expliqua tout doucement Helen prenant Louise par les épaules.

Marco ne dit rien, mais il trouva étrange ce contact entre sa femme et sa sœur. Louise ne supportait pas qu'on la touche, ça la mettait dans un état d'angoisse intense. Elle ouvrait la bouche en regardant en l'air, agitait ses doigts devant ses yeux. Ou bien rangeait les bûchettes étalées dans toute la maison selon un ordonnancement connu d'elle seule. Là, rien de tout cela, au contraire, une proximité attendue. C'était la perception de Marco.

- Alors il paraît qu'on t'a raccompagné en voiture. Tu as fait du stop en relevant ton pantalon et en agitant la jambe.

- Pourquoi il a enlevé son pantalon Marco ?

- Relevé, Louise et il ne l'a pas fait, je le chamaille, répondit Corinne en utilisant une expression de Louise.

- Justement, je voulais t'en parler. Tu te rappelles de Salieri, le Corse ?

- Il faisait le bois avec papa !

- Je l'ai jamais entendue parler autant, qu'est-ce qu'elle a ?

- Elle est contente que tu sois revenu. Hein Louise que tu es contente que ton frère soit là.

- Je suis contente qu'il a rapporté Helen du Canada.

Helen ne put retenir un rire franc et joyeux qui entraîna les deux autres filles. Marco se força à rire, mais il n'aima pas cette réponse.

- Pour en revenir à Salieri, reprit Corinne, tu sais, moi la scierie je n'y étais pas souvent. Ce sont plutôt les Yakov qui étaient toujours fourrés chez toi.

- Que sont-ils devenus ?

- Je crois qu'il y en a un en prison, une histoire d'escroquerie et l'autre est parti à Marseille.

- A part toi, il ne reste plus personne ?

- Ah si, Petit Louis, tu te rappelles, il avait fabriqué des lances en roseaux.

- On s'était tous blessés et qu'est-ce qu'on avait dérouillé, fessées pour tous les gars du village.

- Eh bien il est médecin. En parlant de médecin, Helen tu pourrais aller le voir, il est bien. Je peux t'accompagner, il est à Lons-le-Saunier.

- Je veux venir aussi pour voir le bébé.

- C'est quoi ces conneries ?

- Je suis vraiment enceinte, dit Helen en regardant Marco. Tu es fâché ?

- Non, mais j'aurais préféré être le premier au courant.

Sa remarque jeta un froid et tous finirent le repas silencieusement.

Pour le week-end, Corinne était partie rejoindre sa famille, passer un peu de temps avec eux. Louise l'avait accompagnée, de cette façon, Helen et Marco pourraient se retrouver, avoir un peu d'intimité. Mais Helen était lasse, elle avait besoin d'espace, qu'on la laisse se reposer. Seule, dans la chambre, avec le bébé qu'elle portait en elle.

Marco accepta la chose avec philosophie car il était bien trop heureux d'être un futur papa. Il s'installa dans le salon et s'occupa de sa mère. La pauvre perdait la raison à une vitesse effrénée. Il s'était donné pour tâche de préparer les repas. Il faisait au plus simple, purée, pâtes, légumes à la vapeur et viande. Il profitait de l'absence des deux végétariennes pour se refaire une santé de carnivore.

Le résultat fut catastrophique, Helen vomit tout ce qu'elle ingurgitait sur le tapis de la chambre et sa mère lui envoyait les plateaux repas à la figure en le traitant de salaud d'infirmier de merde. Il tenta de lui expliquer qu'il était son fils, elle ne voulait rien savoir, elle n'avait que deux filles, Louise et Manon. Il ne lui fut pas difficile de comprendre que Manon n'était autre que Corinne.

Dans la nuit de samedi à dimanche, il perdit sa mère. Cristina n'était plus dans sa chambre. Il monta à l'étage et s'inquiéta auprès d'Helen, lui demandant si elle ne l'avait pas vue. Comme il n'en était rien, il fit le tour des différentes pièces. Il lui arrivait de se cacher, prétextant qu'elle avait peur des bâtons animaux. Personne ne savait de quoi elle parlait. Marco descendit jusqu'à la cave, pourtant toujours fermée à clef. Il n'y trouva que les outils du père entassés sur un vieil établi. Il réalisa l'importance que soit effectivement maintenu fermé l'accès à ces dangereux outils surtout avec une folle dans les lieux. Il regretta d'avoir eu une telle pensée.

Il remonta, refit un tour rapide puis s'habilla pour aller à la recherche de sa mère. Muni d'une lampe de poche, il inspecta les moindres recoins du jardin où elle aimait aller chercher les légumes. Légumes qui n'existaient pas encore puisque ce n'était pas la saison. Il poussa jusqu'au chemin qui menait à l'étang, pour cela il emprunta la petite porte au fond du jardin. Mais aucune trace dans la boue. Il rebroussa chemin et prit le vélo de Corinne pour suivre la route. La pluie se mit à tomber, il regretta de n'avoir pas emporté son ciré. Sa mère ne pouvait avoir parcouru plus d'un kilomètre ou deux. A cet instant, il pensa que sa mère avait tout simplement voulu rejoindre « ses » deux filles. Il accéléra autant qu'il put, compte tenu du vélo inadapté à sa taille. Juché sur sa selle, il pédalait en crapaud. Il ne lui fallut pas longtemps pour arriver à la maison de Corinne, elle le reçut en chemise de nuit. Derrière elle, Louise en liqueur, pieds nus, écoutait ce qui se disait.

- Non, ta mère n'est pas ici. Elle s'est enfuie ? C'est la première fois. Je ne veux pas t'inquiéter davantage, mais ta mère devient incontrôlable.

- Maman est dans la maison, cachée, ajouta Louise.

- J'ai regardé partout, elle n'y est pas. Je refais la route. Peux-tu appeler les gendarmes ?

- Je m'en occupe. Ne t'en fais pas, on va la retrouver.

- Oui, les polices vont chercher !

Marco s'amusa de la formulation de Louise. Il retrouvait la petite sœur qu'il avait connue avec sa bouille de grenouille et ses grands yeux ouverts sur un monde qui lui échappait. Louise le fixa à son tour. Il aurait voulu savoir ce qu'elle pensait de lui, pour une fois qu'elle

semblait accessible. Mais il n'eut pas le temps d'aborder ce sujet, un autre occupait son esprit, la vie de sa mère.

La pluie redoublait, il pensa trop tard qu'il aurait pu récupérer un imper chez Corinne. Une image s'imposa à lui, les deux femmes l'une à côté de l'autre. Leur complicité et leur proximité. Mais il oublia bien vite cette pensée et il se concentra sur la route qu'il devinait à peine. Heureusement, la nuit était baignée de la lumière de la lune lorsque les nuages se dissipèrent.

Il arriva enfin devant la maison. Emmaillottée dans un manteau épais, Helen l'attendait, le combiné à la main. La porte ouverte laissait passer un halo lumineux qui l'enveloppait. Son visage blême laissait deviner une fatigue étrange, mélange de manque de sommeil et d'inquiétude. Marco jeta le vélo contre la clôture et courut s'abriter sous l'avancée de la toiture. Lorsqu'il tourna la tête, il découvrit les phares d'une voiture au travers des bosquets.

- C'est Corinne et Louise. Je viens de les appeler pour savoir si tu étais avec elles.

- J'y étais il y a peu.

- Je sais. Je voulais te prévenir que les pompiers ont retrouvé ta mère, elle va bien, mais ils l'ont emmenée à l'hôpital de Lons-le-Saunier à cause de son état psychique.

Helen avait à peine fini sa phrase que les portières de la voiture claquèrent.

- Je peux emprunter ta voiture ? dit Marco.

- Pourquoi crois-tu que nous sommes là ?

- Prends le temps de manger un morceau et surtout de te changer, tu es trempé jusqu'aux os, intervint Helen.

- Tu peux attendre demain matin, proposa Corinne et nous viendrons avec toi.

- Non, je veux y aller seul et maintenant.

- Je comprends, on va tenir compagnie à Helen.

- Je suis désolée Marco, mais je ne me sens pas de faire la route de nuit.

- Mon amour, il n'en était pas question surtout pour côtoyer une démente.

- Tu en auras pour longtemps ?

- A cette heure de la nuit, une cinquantaine de minutes, à peine.

- Sois prudent.

Louise avait suivi la conversation attentivement, les yeux et la bouche grands ouverts. Marco monta se changer, une fois de retour, il attrapa le sandwich au pâté que lui tendait Helen. Il grimpa dans la voiture et démarra en trombe.

- Crois-tu que c'est bien prudent de le laisser partir dans cet état, demanda Helen.

- Pouvait-il en être autrement ?

- J'ai peur qu'il s'endorme ou bien qu'il roule trop vite.

Corinne ne répondit rien, elle invita Helen à rentrer, elles s'installèrent toutes les trois dans le salon, sur le canapé. Louise vint se blottir près d'Helen, elle souleva son pull et colla sa tête tout contre le ventre. « Pourquoi le bébé ne parle pas dans sa maison ? »

Marco roulait à tombeau ouvert sur la route départementale. Une grande ligne droite jusqu'à l'entrée de la forêt, puis une série de lacets pour passer entre les collines. Marco poussait le moteur à son maximum. Le premier virage se négocia à la limite et au sortir de celui-ci, il s'était déporté sur la gauche. Pour le deuxième, il mordit carrément sur le bas-côté soulevant une giclée de graviers qui obscurcissait la visibilité dans le rétro. C'est pourquoi il ne vit pas la voiture de gendarmes et le gyrophare. Il fallut les appels et la sirène pour qu'il réagisse. Il se gara un peu plus loin sur un emplacement.

- Votre permis monsieur.

- Savez-vous à quelle vitesse vous rouliez ?

- Trop vite, je sais bien.

- Soufflez dans l'alcootest lui intima le deuxième gendarme.

- Je n'ai pas bu une goutte d'alcool.

- On n'en doute pas, sinon vous seriez mort à l'heure qu'il est. A plus de cent cinquante, il y a peu de chance que vous ayez réussi à négocier l'entrée du premier virage.

- Je suis désolé, mais ma mère vient d'être admise aux urgences, elle s'est sauvée de la maison.

- Vous êtes monsieur Allocchis, le fils du patron de l'ancienne scierie de Conte ?

Marco confirma d'un signe de tête.

- C'est nous qui l'avons trouvée, elle a été conduite à Lons. Pour cette fois on passe l'éponge, suivez-nous. On préfère que vous arriviez entier à l'hôpital et pas dans une civière.

Marco se cala derrière la voiture de gendarmerie, écarquillant les yeux pour ne pas s'assoupir. Il ouvrit grand la fenêtre, espérant que l'air allait le maintenir éveillé. A hauteur de Briod, il mordit le terre-plein. La peur d'avoir évité la sortie de route, le maintint éveillé jusqu'à Lons. Les gendarmes le laissèrent à l'entrée de l'hôpital.

- Les urgences de nuit, c'est au fond, vous vous garez là, vous avez droit à une heure, après faut aller au parking de l'autre côté de la rue. Quand on l'a trouvée, elle allait bien, sur le plan physique, par contre la tête n'y était plus. Bon courage !

Marco regarda la voiture s'éloigner avant de se diriger vers la rampe d'accès.

- Votre mère est dans le box orange après le bureau des infirmières, lui expliqua le médecin de garde aux urgences. Je vous préviens, elle fait une crise de démence et je crains pour sa santé mentale à plus ou moins brève échéance.

Marco, tout en remontant le long couloir, tentait de se préparer à ce qu'il allait devoir affronter. Jusqu'à présent, les noms, les lieux et les dates se mélangeaient dans l'esprit de sa mère. Maintenant, elle se mettait en danger et même devenait agressive. Dernièrement, elle avait jeté une tasse sur Helen en la traitant de sorcière. Et pour la première fois, elle s'était enfuie, en chemise de nuit sur une route mal éclairée au risque de se faire renverser. Il hésita un temps avant de pousser la porte entrouverte.

Sa mère était là, sur un grand lit. Les barreaux étaient relevés mais elle n'était pas sanglée. Elle était plutôt calme et observait l'extérieur par la fenêtre. Elle était seule. Marco s'avança, essayant de masquer son inquiétude, il approcha le fauteuil et s'assit. Parler lui était difficile, il ne savait pas par quoi commencer. Il n'avait pas la force de sortir les banalités habituelles, il avait le sentiment que tout allait sonner faux.

Avait-il dormi? Certainement un peu. La voix de sa mère qui disait « C'est toi Marco, c'est gentil d'être passé. » était-elle réelle ? Est-ce cette voix qui l'avait extirpé d'un demi-sommeil ? Sa mère était assise en tailleur et elle le regardait intensément.

- Je suis contente que tu sois venu me rendre visite à l'hôpital. Ta sœur ne va pas bien, il faut que tu t'en occupes, elle recommence à refaire ses gestes.

Marco avait l'impression qu'il y avait quelqu'un d'autre derrière lui, il était impossible que sa mère s'adresse à lui ainsi. Elle l'avait oublié, le confondait avec n'importe qui, l'infirmier, le facteur ou l'ouvrier qui venait pour la maison.

- Maman, tu me reconnais ?

- Evidemment que je te reconnais mon poussin.

« Mon poussin », ça remontait à quand la dernière fois. Il fouilla dans son esprit. A la gare, lorsqu'il partit pour le Canada.

- Qu'est-ce qui t'a pris cette nuit de quitter la maison ?

- Ah tu l'as vue aussi. Elle est encore venue avec ses yeux globuleux.

- De qui parles-tu ? De Louise ?

- Non, la grenouille qui happe les gens. Elle n'est pas seule, elle est accompagnée par l'oiseau, celui qui crève les yeux. Ils viennent maintenant toutes les nuits.

Marco reçut ces mots comme une douche froide. Un instant il avait pensé sa mère guérie, enfin elle s'adressait à lui. Même son regard avait changé, un regard habité et plein de vie, ce regard qu'il avait connu avant la maladie. Et voilà qu'elle délire à plein tube, furent les

pensées qui traversèrent son esprit lorsqu'il prit la main de sa mère pour la serrer dans la sienne. Elle tourna la tête pour se concentrer sur ce qui se passait dehors et elle ne prononça plus une parole. Marco reprit sa place dans le fauteuil sans lâcher la main de sa mère. Des larmes inondèrent ses yeux, il venait à la fois de retrouver sa mère et de la perdre au même instant. Le coup fut trop rude, il craquait. C'est à cet instant qu'entra le médecin.

- Désolé pour votre maman. Mais ce sont malheureusement des choses qui arrivent. La démence ne prévient pas et le pronostic ne laisse pas beaucoup de place pour l'espoir. Demain elle sera admise dans l'unité psychiatrique. Nous allons lui prescrire des calmants pour la nuit. Vous savez si votre père est en état de s'occuper d'elle ?

- C'est un alcoolique qui vagabonde plus ou moins. On ne peut pas compter sur lui.

Marco resta un temps silencieux puis il ajouta « Pourtant elle m'a reconnu. »

- Ce sont des moments de lucidité qui arrivent sans prévenir. Est-ce que son discours était cohérent ?

Marco s'effondra en larmes et il fut incapable de prononcer le moindre mot.

- Dans les jours qui viennent nous vous inviterons à prendre contact avec nous et nous ferons le point sur son état avant qu'elle n'arrive dans nos services.

Marco ne revint chez lui qu'au petit matin. Il mangea un morceau, prit une douche et se prépara pour rejoindre son équipe en forêt. En redescendant, il trouva Corinne dans la cuisine.

- Tu pars au travail, tu es complètement inconscient ! Appelle et explique la situation.

- Je ne peux pas, nous avons un rythme à tenir si nous voulons que la boîte reste rentable.

- Vous produisez quoi en ce moment, de la palette ! Bravo, tous ces arbres débités pour remplir des containers d'objets tous plus inutiles les uns que les autres.

- Est-ce bien le moment d'avoir cette discussion. Je sais bien tes orientations écolos mais moi, je ne peux pas me permettre de regarder le temps qui passe en espérant je ne sais quelle aubaine.

- Tu te trompes profondément, il ne s'agit pas d'attendre je ne sais quelle occasion. Nous y sommes, notre projet est viable. Nous allons enfin la réaliser cette scierie et tant pis si tu ne crois pas en nous. Il se pourrait qu'un jour ou l'autre tu déchantes et nous serons toujours là pour t'accueillir. On a besoin d'hommes comme toi, efficaces qui n'ont pas peur d'aller chercher les arbres là où ils sont.

- Qu'est-ce que tu en sais ? Que sais-tu de moi ? Ce n'est pas parce que j'ai été amoureux de toi quand j'étais mignard que ça te donne le droit de me juger.

- Première nouvelle, mais je suis heureuse de l'apprendre. Tu aurais pu le dire un peu plus tôt.

- Est-ce que ça aurait changé quelque chose ?

- Non. Sauve-toi tu vas être en retard. Je suppose que tu nous donneras des nouvelles de ta mère ce soir ?

- Les nouvelles se résument à pas grand-chose, elle a perdu la tête et ça s'aggrave. Voilà tout !

Marco quitta la maison en claquant la porte. Il était en colère contre Corinne. Il lui en voulait de l'avoir laissé se fourvoyer, de l'avoir envoyé dans les bras de Mathilde alors qu'elle avait déjà un copain. Il lui en voulait aussi d'être ce que lui ne serait jamais. De lui avoir repris la scierie de son père et surtout d'y avoir associé Louise. Elle la berçait d'illusions et le désenchantement serait terrible. Mais que pouvait-il y faire ? La catastrophe annoncée ne pouvait que se produire et seulement après il pourrait dire « Je vous avais prévenues ! »

Siméoni était déjà là, son 4x4 garé sur l'emplacement du bus.

- Désolé je suis à la bourre !

- Non, c'est moi, je suis parti plus tôt, je me suis engueulé avec ma femme. Tu sais les Italiennes ! Elle veut un deuxième chiard et moi, j'suis pas chaud !

- Décidément, moi je me suis fâché avec Corinne.

- Je croyais que ta femme c'était Helen, je comprends plus rien !
 - Non, elle vit à la maison mais ce n'est pas ma femme, Corinne !
 - Mais tu as combien de gonzesses chez toi ?
 - Trois avec Louise.
 - Rassure-moi, Louise c'est ta frangine ! Parce que sinon, t'es mal barré l'ami.
 - C'est à cause de la scierie du père, elle veut reprendre l'affaire.
 - Oui, j'ai entendu parler de ce projet de hippies ! Ils vont se foutre dedans et gare au pognon qu'il va falloir sortir quand ça va tourner court !
 - On fait une coupe blanche sur la parcelle numéro 4.
 - Et la 12 aussi. Je te mets à l'abattage sur la Ponsse, elle ne craint pas la pente et tu es un as du tout terrain.
 - Qui va gérer la collecte des grumes ?
 - On nous envoie des gars qui bossent pour pas cher.
- Au moment où Helen sortait de la salle de bain, Corinne quittait la chambre de Louise.
- Avec Louise on va à l'étang, tu nous accompagnes ?
 - C'est une très bonne idée, j'ai besoin de marcher un peu et m'aérer les méninges. Je prends un gilet et me voilà.

Louise sortit à son tour de la chambre et fila dans la cuisine. Elle se prépara une tartine de miel, se versa un grand verre de lait et ajouta une pomme à ce qu'elle appelait « son goûter du matin ».

Helen arriva accompagnée de Corinne.

- Comment fait-elle pour ne pas grossir, elle mange tout le temps !
 - Je ne sais, ça doit être physiologique, elle dépense beaucoup d'énergie.
- Helen trancha une petite tartine et y déposa du miel.
- Je t'en prépare une ?
 - Non merci. Je ne suis pas comme Louise, si je ne fais pas attention je prends tout dans les fesses !
 - Tu as de la marge. Moi, c'est plus les hanches !
 - Toi tu es enceinte ce n'est pas pareil, tu manges pour deux.
 - Ce n'est qu'un têtard...

Louise se figea, regarda du côté de Corinne. Tout son visage se crispa en une affreuse grimace qui l'enlaidissait au point qu'elle devenait méconnaissable. Ses poings se fermèrent et prirent une blancheur extrême. Sa mâchoire serrée devint saillante à hauteur des pommettes. Mais le plus étonnant, c'étaient ses yeux, ils donnaient l'impression de s'assombrir. La couleur restait la même, ce bleu virant au vert, mais la coloration semblait plus dense. Corinne pressentant le danger, prit son visage entre ses mains et le tourna afin qu'elle puisse capter son regard.

- Je suis là, continue à chercher, tu vas me retrouver. Elle est perdue, il faut qu'elle capte mon regard sinon elle a la sensation que son corps se fragmente, qu'il est absorbé par les objets qui l'entourent.

- Je peux faire quelque chose ?
- Non, tout devrait rentrer dans l'ordre. Louise, fixe-moi, je suis devant toi.
- C'est incroyable, on dirait qu'elle ne te voit pas, que son regard passe à travers toi.

Corinne continua à parler à Louise d'une voix de plus en plus douce. Helen eut l'impression étrange de ne plus exister. Il y avait une intimité entre elles deux qui l'excluait. Enfin Louise fut de retour, elle semblait s'extirper d'un étrange voyage halluciné. Corinne embrassa Louise sur la bouche et elle constata que ses lèvres étaient fraîches et douces. Elle se redressa et découvrit le regard intrigué d'Helen.

- C'est ainsi que je sais qu'elle va mieux, quand ses lèvres sont froides.
- Et alors ?

- Elle va mieux.
- Peut-être faut-il ne pas sortir ?
- Au contraire, hein Louise ?
- Faut sortir, dehors il y a l'air bon.

Helen enfila le gilet qu'elle tenait serré dans sa main droite. Louise ingurgita le restant de tartine et but son verre de lait, mais elle délaissa la pomme. Corinne passa une veste.

- Et Louise, il faudrait qu'elle enfille quelque chose, il ne fait pas chaud !
- Elle n'a jamais froid et pour la promenade, elle ne veut que sa robe jaune et ses bottes en caoutchouc. Je n'ai jamais pu la faire changer d'idée. Elle a quatre robes identiques et comme tu as pu le remarquer, elle porte rarement autre chose. Ah si, son affreux pantalon en toile élimée.

- Il est pas affreux, la couleur est belle. C'est la couleur de l'eau.

- Je ne sais pas d'où lui vient cette idée et à quel endroit l'eau peut avoir cette couleur !

- Je connais un lac dans une pourvoirie qui a cette teinte, exactement. Il n'est pas très profond, mais il est impossible d'en deviner le fond ! Marco a failli s'y noyer et notre ami Sam, lui, n'a pas fait que faillir. Allons-y sinon je vais ressasser de mauvaises choses.

Helen partit devant et quitta la maison en premier. Louise se tourna vers Corinne.

- Sam, je le connais ?

- Non, c'est au Canada et tu n'es jamais allée au Canada.

- Oui, je ne suis jamais allée sur la route après Minatana, celle qui traverse la mauvaise forêt et qui mène au lac Atiawenhrahk.

Corinne fixa Louise et sourit puis elle lui prit la main pour l'inciter à rejoindre Helen qui attendait appuyée contre la balustrade.

- Tu connais le chemin pour aller à l'étang demanda Corinne.

- Pas le moins du monde, on devait y aller avec Marco mais il n'a jamais le temps.

Corinne attendit la suite, mais il n'y en eut pas. Elle ôta le petit anneau en fil de fer pour libérer la porte. On se demandait comment elle pouvait encore tenir à la clôture, une seule fixation faisait fonction de charnière et un autre bout de fil de fer. La porte s'inclina, Corinne dut la soulever légèrement afin qu'elle ne frotte pas sur le sol. Puis elle s'échina à la refermer.

- Pourquoi ne pas la laisser ouverte ?

- Essaye de faire comprendre à Louise qu'il est inutile de fermer cette satanée porte. Je te souhaite bien du courage.

Le petit groupe emprunta le sentier, par endroits à peine perceptible à cause des hautes herbes et des bosquets qui envahissaient les lieux. Par le raccourci, il ne fallait guère plus de quinze minutes pour atteindre l'étang. Et encore, en traînant, ce qui arrivait immanquablement puisque Louise ramassait des fleurs pour en faire un bouquet. « C'est pour maman quand elle reviendra de l'asile des fous ! » chantonait-elle tout en sautillant comme une petite fille.

- Si tu vas dans l'eau retire tes bottes, hurla Corinne, mais trop tard.

- Par moment elle se comporte comme une enfant, c'est incroyable !

- Installons-nous ici, nous serons bien.

Corinne étendit un vieux drap sur le sol puis elle se dirigea vers un endroit ombragé où elle accrocha le panier à un arbuste.

- Si on le pose à même le sol, on ne mangera que des fourmis ! Tu as l'air fatiguée ?

- Oui, en ce moment je ne dors pas bien. Je fais de mauvais rêves.

- Ils parlent de quoi, dit Corinne tout en s'asseyant dans la partie ensoleillée.

- Des rêves d'enfants qui se perdent. Je cours après mais il est impossible de les rattraper à cause de deux bestioles qui me barrent la route. Une affreuse grenouille et un drôle d'oiseau noir avec des yeux qui font un tour sur eux-mêmes. C'est idiot non ? Je m'installe à l'ombre, ça ne te gêne pas ?

- Non, non. Pour les rêves, ils ne sont jamais idiots, ils sont le reflet de nos émotions. Tu es enceinte de ton premier enfant et c'est normal que tu t'inquiètes pour lui.

- Justement, je ne suis pas inquiète pour ceux qui sont dans mon rêve, je sais juste qu'il faut les ramener à la grenouille. C'est ce que me dit l'oiseau noir !

Lorsqu'Helen ouvrit les yeux, elle était seule sur la petite plage sablonneuse. Le calme, la brise légère et le reflet du soleil qui égayait les arbres d'une guirlande lumineuse, tout cela avait concouru à son apaisement. Avait-elle dormi longtemps ? Elle n'en savait rien, mais profondément, c'était une certitude. Elle se leva trop vite et fut saisie d'un étourdissement passager. Elle se campa sur ses jambes en attendant que l'équilibre soit assuré. L'absence de Marco à ses côtés l'attrista, elle aurait aimé partager cet instant de bonheur avec lui. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour fouiller dans le panier toujours suspendu dans l'arbre. Le pain était accessible facilement, elle déchira un morceau. La bouteille de rosé n'était plus là, ni la gourde d'eau. Elle chercha du regard Corinne. Elle appela, pas de réponse. Après avoir enfilé ses sandales, elle descendit plus loin sur la grève. Au bord de l'eau se dressaient des roseaux, un bosquet d'ajoncs complétait ce tableau naturel. Helen eut une soudaine envie de tremper ses pieds dans l'étang. Elle ôta son jean et noua son tee-shirt, puis elle poussa les hautes herbes afin de se frayer un chemin jusqu'à l'eau claire. Elle y entra jusqu'à mi mollet et en ressentit immédiatement sa fraîcheur apaisante. Elle mit ses mains en coupe, les plongea dans l'onde et s'aspergea le visage. Son corsage fut mouillé, elle frissonna en sentant l'eau glisser sur sa peau. De petites bulles montèrent à la surface, Helen se baissa pour tenter de deviner quels animaux étranges peuplaient ce fond d'eau douce. Elle pensa aux grenouilles de Louise. Pourrait-elle en attraper une pour lui offrir. Elle avança un peu plus dans l'eau, mais ne découvrit que quelques dytiques qui glissaient sur la surface. Plus loin encore venaient affleurer des nénuphars, elle se dit qu'elle aurait plus de chance. Elle s'avança de quelques pas, l'eau venait caresser le haut de ses cuisses. Mais la vase devenait plus épaisse, et ses sandales faisaient ventouse, elle eut de plus en plus de mal à décoller ses pieds. La vase n'en était plus, le fond de l'étang devenait gras et épais, on s'y enfonçait sans que le corps ne puisse reprendre ses appuis. Helen le comprit, mais trop tard, elle était maintenant engluée dans une mélasse qui l'aspirait. Elle fit l'erreur classique de se débattre. Plus elle tentait de s'extraire de cette glu, plus elle s'y enfonçait. L'énervement mêlé à la peur eut raison de son énergie, elle eut encore la force de crier mais déjà l'eau lui montait jusqu'au cou. Elle releva la tête, hurla tant qu'elle put, puis elle s'immobilisa. Elle s'était résignée. La terre marécageuse se glissa entre ses cuisses et cette fois la terreur l'envahit. Elle se sentait avalée. Son vagin se dilata et fut aspiré par une succession de petites succions. Son ventre se contracta pour résister à l'arrachement de ses organes, projetés les uns après les autres hors de son corps dans la mélasse carnivore. Helen perdait la raison, elle pria un dieu qu'elle avait oublié depuis des lustres, se rappelant de quelques mots récités sur les bancs de l'église quand elle était enfant. Elle voulait que ce dieu lui accorde le droit de vivre. A elle. Le fœtus, Helen l'avait oublié, une seule personne comptait en cet instant : elle-même. Elle aurait tout donné pour une bouffée d'oxygène. Comble de l'ironie, la grenouille, qu'elle avait cherchée vainement, apparut. La bestiole coassait tout près de son visage, Helen crut même deviner un air moqueur, perchée sur son nénuphar avec ses gros yeux globuleux. Bêtement, Helen espéra la présence de l'oiseau noir dans le ciel lumineux, elle ne vit qu'une hirondelle à la recherche d'un fil électrique pour s'y percher. Helen sut alors que son heure était venue, elle abandonna toute forme de résistance et se laissa aspirer par le fond vaseux. Mais de quels animaux fantastiques pouvait-il être bien peuplés, fut sa dernière pensée.

Ses yeux, les premiers revinrent à la vie. Un scintillement lumineux transperçait ses paupières. Puis des sons, éloignés et proches, indistincts mais significatifs, se muèrent progressivement en voix. Enfin elle réalisa qu'elle avait un corps, engourdi. Elle devait en prendre possession au fur et à mesure qu'elle découvrait qu'il n'était pas SON corps, mais UN

corps. Corps douloureux au niveau des mollets, d'une douleur sourde, ankylosante, qui ne la quitterait pas de sitôt, car les veines avaient souffert du manque de circulation provoqué par l'aspiration de la vase. Helen voulait comprendre. Ne pas être morte dans cet étang en y laissant une partie d'elle-même était une énigme. La petite voix claire était celle de Louise, elle s'inquiétait. Une autre brodait autour un contrechant monotone, celle de Corinne. Enfin elle se décida à entendre, d'ailleurs avait-elle un autre choix

- Tu reviens enfin parmi nous ! Tu nous as fait une de ces peurs.

Helen observa le visage de Corinne, son calme et sa sérénité ne la surprirent même pas. Où étaient-elles, toutes les deux, quand elle a hurlé ? Helen n'avait pas besoin de poser la question, il y aurait une réponse, il y avait toujours une réponse avec Corinne.

- Veux-tu manger pour le bébé ?

Maintenant c'était Louise qui s'adressait à elle. Etonnamment, Louise était le personnage dont elle se sentait la plus proche. Elle avait envie de la prendre dans ses bras et de lui offrir un présent. Elle n'aurait pas su dire lequel. Un morceau de pain arriva jusqu'à elle, Helen s'en saisit. C'était un sandwich avec des épinards et des pois chiches mélangé à de l'avocat agrémenté de rondelles de tomates.

- Tu sais bien qu'elle aime la viande, donne-lui celui au jambon.

- Pour le bébé, la viande c'est pas bon !

En entendant les paroles de Louise, Helen fut persuadée de la justesse du propos, cela s'imposa à elle. Finalement, ce sandwich n'était pas mauvais du tout.

- On t'avait dit de ne pas aller te baigner par ici. La petite plage est agréable, mais pour aller nager, il faut se rendre sur l'autre rive. Cependant il n'y a pas de sable.

Helen fut entièrement d'accord avec Corinne, elle se dit même qu'elle avait désobéi, comme une enfant à qui on interdit le pot de confiture.

- Mes habits ont déjà séché ?

- Tu étais entièrement nue dans l'eau quand on t'a trouvée.

- Quelle idée j'ai eue.

Helen ne chercha même pas à nier puisque rien n'avait de sens. Ses souvenirs n'étaient pas les siens, mais ceux d'une autre qui avait existé avant ce naufrage.

- Tu trembles, tu as froid, on va rentrer. Louise ramasse les affaires, je m'occupe d'Helen. Tiens prends la couverture et enveloppe toi dedans.

Helen avait froid, en effet, mais d'un froid intérieur. Elle n'arrivait pas à lutter contre l'engourdissement et ses jambes lourdes la faisaient atrocement souffrir. Instinctivement, elle porta la main à son ventre. Non pour le bébé, le bébé aussi était devenu un étranger qui vivait en elle, non, elle voulait s'assurer de la présence de ses entrailles. Ce qui était idiot, elle le savait, mais elle ne put s'en empêcher.

Lorsque Marco revint du travail, il trouva Helen endormie dans le canapé du salon. Louise et Corinne jouaient au Scrabble. Toutes deux se levèrent pour l'accueillir et immédiatement il comprit qu'il y avait eu un événement grave.

- Que s'est-il passé ?

- Helen a voulu aller se baigner dans l'étang, du côté de la plage de sable.

- Et vous l'avez laissé faire, vous êtes timbrées toutes les deux ! Vous savez bien que c'est un endroit dangereux !

- Tu ne lui avais rien dit ?

- Pourquoi je lui aurais dit quoi que ce soit ! Ce n'est pas moi qui ai des idées à la con !

- Si tu ne pensais pas qu'à ton boulot aussi !

- Je suis désolé, mais c'était à vous de la prévenir !

Helen ouvrit les yeux. La scène qu'elle avait devant elle lui parut ridicule. Louise tenant la main de Corinne et Marco, tout rouge, qui criait. Louise lâcha la main de Corinne et vint se

coller à Helen et lui caressa délicatement le ventre. Helen aimait de plus en plus ce moment d'intimité, ça l'apaisait.

- Heureusement que tu es là pour penser à moi, dit-elle.

Louise battit des mains, elle était heureuse comme un enfant qu'on vient de récompenser d'un présent merveilleux.

Partie 6

Le bruit, voilà ce qui exaspérait Marco. Et le rythme continuels auquel tombaient les arbres. Ebranchage, découpe réglementaire à deux cinquante, tronçonnage de la partie haute et dépôt sur le remblai. Avancée de quinze mètres lorsque la dizaine de troncs avait été débitée au sol. Et la ronde recommençait. Le rythme devenait insoutenable pour cause de rendement. Plus de douze heures d'affilé et le mal de dos. Les crampes aussi dans les mains à manipuler ce foutu joystick. Aussi lorsque le tracteur se présenta sur sa droite, il ne le vit pas et quand Randy sauta de la cabine pour s'approcher de l'abatteuse, il ne le remarqua pas davantage. Le bras de la machine en pivotant heurta la poitrine de Randy et l'envoya voler à quelques mètres. Mais Marco était occupé à repérer le passage pour gagner la nouvelle zone de coupe. Les chenilles gravirent le monticule de terre pour, une fois au sommet, stabiliser la machine. Dix arbres, c'était le chiffre qui occupait l'esprit de Marco, dix avant de se mouvoir à nouveau et l'estimation du nombre de stères. Il pouvait atteindre les deux cents. Le remblai prenait de plus en plus d'importance et allait gêner le chargement des grumes. Si elles n'étaient pas transportées sur la zone des camions elles ne seraient pas comptées pour sa journée et le chef d'équipe allait encore gueuler. Et comble de malchance, si Marco changeait d'affectation, la découpe serait pour le gars suivant. Il enquilla encore une série, puis exaspéré il mit la machine en pause et sortit sur le marchepied de la cabine. Tout d'abord il fut saisi par le calme, puis la fraîcheur. Ainsi il se rendit compte qu'il transpirait abondamment. « Putain de cabine, on crève de chaud » maugréa-t-il. Puis il repensa à ce que lui avait dit le garde-forestier qu'il croisait régulièrement au bistrot. « Tu as déjà remarqué comme les forêts dans lesquelles tu bosses sont silencieuses ! ». Oui il avait remarqué et oui il savait que la vie avait totalement disparu dans ces forêts plantées au cordeau avec une même essence à perte de vue. Cette discussion l'avait énervé d'autant plus que le garde-forestier participait à cette transformation des forêts jurassiennes. Bien obligé de respecter les contrats d'objectif et performance. On avait retrouvé le garde pendu à la poutre de sa maison. Marco lui en voulait. Il n'avait pas le droit de conclure ainsi la discussion tout ça parce que, à bout d'arguments, le type avait fini son Ricard, payé sa tournée et claqué la porte en bafouillant une poignée de mots incompréhensibles. « Merde ! » avait hurlé Marco en prenant les buveurs à témoin, « J'y peux rien si la société a changé ! » Personne n'avait répondu, Marco avait terminé son verre un peu honteux puis il était rentré à la maison se finir au vin jaune devant sa télé écran plat dernier cri.

Debout à la porte de sa cabine il repéra le tracteur, il était arrêté en contrebas. « Mais qu'est-ce qu'il fout ce con ! » Puis il avait sifflé d'un coup sec entre ses index, signe avec lequel ils s'étaient mis d'accord pour dire que c'était super important. Deuxième tentative, pas plus de succès. Puis Marco avait gueulé le nom de son coéquipier. Sans plus de succès. Il avait fini par quitter son abatteuse pour rejoindre le tracteur. « Putain, il va entendre parler du pays ce bon à rien ! ». Puis il pensa que ce type était certainement une force de la nature, mais qu'avec l'âge il ne pouvait plus suivre. Aussi, il y allait fort sur la picole pensa-t-il tout en évitant d'admettre que lui aussi il avait augmenté sa consommation. Helen ne disait rien mais il voyait bien ce qu'elle pensait. Corinne, elle, avait été plus directe.

Il grimpa à l'échelle du tracteur, s'attendant à trouver Randy en train de roupiller. Il n'en était rien car la cabine était vide. Il regarda par acquit de conscience du côté de la grue attenante placée entre les deux berceaux destinés à recevoir le bois. Personne. Il siffla encore une fois, cria à nouveau le prénom mais sans conviction. Petit à petit une idée prenait corps dans son esprit, il y avait eu un accident. Il remonta vers le talus. Là il comprit ce qui ne collait pas. Dans l'enchevêtrement des branchages, Randy apparaissait à peine. Il se précipita vers lui, le secoua, mais n'eut aucune réaction. « Connard » se dit-il à lui-même, il ne faut pas le bouger et il se rappela les règles qu'on lui avait inculquées en cas d'accident. «

Premièrement, appeler les secours, deuxièmement... » Randy respirait péniblement, mais il respirait quand même. Marco se dit qu'il avait du temps devant lui. Il remonta dans sa machine et effectua quelques coupes, il devait atteindre au moins un objectif de base de cent-vingt stères. Il accéléra le mouvement, jouant du joystick comme s'il s'agissait d'un jeu de combat en ligne. Il combattait un ennemi, cet ennemi n'était autre que lui-même. La sueur coulait sur son visage et venait glisser dans le coin de l'œil provoquant un picotement désagréable. Encore trois découpes, encore trois se répétait-il comme si cela faisait avancer plus vite le travail. La fatigue se faisant sentir, il devait s'y reprendre à deux fois pour saisir la base de l'arbre, le tronçonner et le faire basculer pour l'élagage. Le temps filait trop vite, mais le compteur de coupe approchait de l'objectif, cent-dix-huit stères. Maintenant il fallait qu'il déplace l'engin pour se positionner dans un secteur où il pourrait effectuer une bonne série de découpes. Pour cela il devait prendre le risque de se placer dans le devers côté pente. Il avait déjà fait ce genre d'acrobatie, mais l'énerverment et la précipitation nuisaient à sa clairvoyance. Il s'engagea beaucoup trop avant de redresser, l'arrière partit en dérapage et la machine vint taper dans les troncs, en en brisant deux net avant de stopper. Le choc fut brutal, la tête de Marco frappa dans le montant haut de l'habitacle. Le sang coulait abondamment et c'est en pensant essayer ce qu'il pensait être de la sueur qu'il comprit l'étendue de la blessure.

« Randy ! » pensa-t-il. Il se redressa sur son siège. Combien de temps avait-il perdu connaissance. Le soleil était bas sur l'horizon. L'inquiétude sur l'état de l'abatteuse vint après. Il eut un mal fou à se sortir de sa prison à cause de la position de la machine. Elle avait versé complètement sur le côté. « Est-ce que le bras est faussé ? » il l'inspecta rapidement, puis son esprit revint à Randy. Il s'affola, il courut, sautant par-dessus les branchages. Il s'étala de tout son long, se releva et courut encore. Randy avait tenté de se redresser, mais il avait basculé sur le côté. Sa respiration était saccadée. « Le talkie ? », il ne l'avait plus, à sa ceinture il ne restait que la poche en cuir ouverte. Il pensa qu'il l'avait perdu quelque part, pas très loin sur le chemin qui menait à l'abatteuse. Il entama la remontée en sens inverse, s'arrêta à mi-chemin. « Mais j'suis vraiment con ! » Il retourna près du corps de Randy. Il avait encore son appareil, mais il devait bouger son compagnon pour dégager le talkie. Il se mit à vibrer quand il l'eut en main.

- Qu'est-ce que vous foutez les gars, on est à la bourre pour la rotation !
- On a eu un pépin, faut venir avec les secours !
- Qui parle, c'est pas Randy ?
- Non, c'est moi, Marco.
- Il est en rade ton talkie ?
- Oui, mentit Marco.

Marco retourna à toute vitesse auprès de l'abatteuse évaluer les dégâts. Pas moyen de sortir la machine sans l'aide d'un tracteur et à condition d'être au moins deux. Il grimpa dans la cabine pour couper le contact. Le talkie était tombé entre la portière et le siège. Il le récupéra et le jeta contre la tôle. Le voyant était éteint, le contact ne se faisait pas. « Parfait » pensa-t-il. Il se dirigea vers le tracteur et vint le coller au plus près de l'abatteuse, puis il coupa le contact et retourna auprès de Randy. « Mon coéquipier est mal en point. », se dit-il. La respiration était à peine perceptible et irrégulière. Il tenta de prendre son pouls, mais il ne le trouva pas. « Aucune chance de s'en sortir. » était la conclusion à laquelle il arriva. Une fois installé sur une souche qu'il avait coupée lui-même, il observa les alentours. Le silence devenait pesant après l'excitation qui l'avait envahi. A peine quelques craquements dus à la brise légère qui traversait la forêt. Le soleil avait roulé sur l'horizon pour glisser dans la vallée. Encore une bonne heure et la nuit ne tarderait pas. Mais il sut qu'il ne la verrait pas car il reconnut au loin le moteur du 4x4 qui grimpait par la piste principale. Marco se leva, comme si d'être debout était plus respectueux envers ce corps inerte, étalé dans les branchages. Il aurait voulu

modifier la position du corps, aligner les jambes ou bien mettre les bras le long du buste. En réalité, sans oser se l'avouer, il se préparait à l'idée de la mort.

Les portières claquèrent, Siméoni arriva le premier, suivi de deux types des secours.

- C'est grave, il faut l'emmener d'urgence à l'hôpital.

- On va le brancarder jusqu'à la voiture. Marco tu vas rentrer avec nous, puis tu iras chez toi, tu te reposes et on se voit demain matin pour faire le point.

- Faudra dégager l'abatteuse de...

- Demain on voit ça. Pour le moment on s'occupe de Randy !

A peine la voiture garée dans la cour, il vit sortir Corinne, Louise et Helen. Il descendit en prenant tout son temps. Il repoussait le moment où il devrait prononcer les premiers mots. Avant de quitter les Algecos, il avait déjà dû s'expliquer rapidement auprès des gars qui squattaient ce que les hommes avaient l'habitude d'appeler le bar. Trois tables mises bout à bout où un employé distribuait les sandwiches pour ceux qui n'avaient pas pris le temps ou bien n'avaient pas pu se les préparer. Il servait aussi les cannettes de bière qu'il prenait dans le bac réfrigérant. Et maintenant, il allait devoir redire les mensonges qu'il prenait déjà pour des semi-vérités. La réalité, c'est qu'il avait sacrifié son coéquipier au nom du rendement.

- Que s'est-il passé, questionna Corinne.

- Une sale journée de merde, on a eu un pépin et l'abatteuse a versé sur le côté.

Marco optait pour une formulation impersonnelle, il lui était encore impossible de parler en son nom propre, tout simplement parce qu'il ne voulait assumer ses actes. C'était la condition pour continuer à mentir aux autres et surtout à lui-même.

- Je suis nase, faut que je mange un morceau.

- Louise a fait sa purée de pois cassés, je te prépare une Montbéliard pour accompagner.

Ils entrèrent dans la maison et prirent place autour de la table de la cuisine.

- Comment va mon petit Camille, dit Marco pour orienter la discussion sur un autre sujet.

Il n'arrivait pas à se faire à ce prénom de fille pour un garçon. Il avait cédé de guerre lasse. Il avait été déçu de constater qu'Helen prenait le parti de Louise et de Corinne. Il s'était senti évincé.

- Il a bu tout le lait des tétines d'Helen, s'enthousiasma Louise.

- Tu vas parler comme tout le monde, coupa Marco de plus en plus exaspéré par sa sœur et sa façon d'être.

- Pourquoi es-tu si agressif, dit Helen tristement.

Marco dévisagea sa femme, il ne la reconnaissait plus. Il la trouvait neurasthénique. Un terme qu'il utilisait sans savoir exactement ce qu'il signifiait. Mais il pensait que cela qualifiait parfaitement l'état de sa femme.

- Je vais me coucher.

- Tu n'as pas fini ta purée et la saucisse de viande, s'étonna Louise.

- J'ai plus faim, dit-il en se levant de table. Il jeta sa serviette négligemment et monta à l'étage, laissant les trois femmes seules dans la cuisine, ne sachant quoi penser.

- Il nous prend pour ses larbins ou quoi ! s'insurgea Corinne. Mais Helen débarrassait déjà la table et était prête à faire la vaisselle. Elle était prête à n'importe quelle activité pour ne pas avoir à montrer sa tristesse et cacher ses larmes.

Depuis plusieurs jours, Helen repassait en boucle les derniers événements cherchant à comprendre ce qui avait changé dans leurs rapports. Elle exclut de sa réflexion leur fils. Mais une idée commençait à germer dans son esprit, rendre visite à sa famille au Canada. Rendre visite était l'arbre qui cachait la forêt.

Le lendemain, Corinne et Louise gagnèrent la scierie pour attendre la livraison de leur dernière acquisition, une écorceuse d'occasion en attendant de pouvoir investir dans un outillage moderne. La nouvelle scierie était plus loin que les anciens bâtiments. Après étude,

il revenait plus cher de rénover que de reconstruire. Elles auraient souhaité avoir l'avis de Marco, mais il ne voulait pas entendre parler de ce projet.

Elles optèrent pour la fourgonnette de service et retour à pied. La route était humide à cause de la petite pluie qui brouillait. Louise avait ouvert la vitre, elle aimait sentir les petites gouttes d'eau sur son bras.

- Le bébé est resté à la maison avec Helen, commença Louise, mais comme d'habitude, elle n'en dit pas plus.

- Il ne faut plus l'appeler ainsi, il faut dire Camille.

- Camille est resté à la maison, répéta Louise, une façon d'intégrer la modification dans l'ordre des choses.

- Tu crains qu'Helen ne s'en occupe pas bien ?

- Oui, elle ne pense pas à l'enfant.

- Si, mais pas comme nous et elle va prendre soin de lui. Suffisamment pour qu'il ne soit pas triste.

- Comment on va faire ?

- Que veux-tu dire ?

- Elle va retourner au Canada.

- On savait que ça arriverait. Mais comment le sais-tu ?

Corinne posa la question machinalement, mais elle n'attendit pas de réponse. Louise avait cette habitude énervante d'ignorer les questions. Habitude qui exaspérait tout le monde, sauf Corinne que cela amusait.

- J'ai parlé avec la grenouille.

Corinne fit une embardée pour éviter les bas-côtés.

- Que viens-tu de dire ?

- J'ai parlé à la grenouille et le corbeau a répondu.

- Depuis quand tu parles avec la bestiole du bocal ?

- C'est pas une bestiole !

- Excuse-moi tu as raison.

- Et c'est pas avec celle du bocal. Regarde la route, on va casser l'auto.

Louise prit la main de Corinne pour la rassurer car elle sentait que cette information la tracassait.

- Rends-moi ma main, on est arrivées.

- Tu ne m'aimes plus.

- Mais si, il faut juste que je rétrograde !

Corinne dut débrayer et finir au frein pour ne pas caler et surtout ne pas finir dans le hangar. Salvador Alvarez, l'Espagnol comme on l'appelait dès qu'il n'était pas là, sortit du hangar.

- Voilà les plus belles, dites donc, c'est nouveau ces arrivées fracassantes !

Louise fut la première à sauter de la camionnette.

- C'est Corinne, elle me croit pas que je parle avec la grenouille et le corbeau.

- Je le sais moi ! Salut Corinne dit-il en l'embrassant à son tour.

- Tu savais toi qu'elle parlait avec sa grenouille ?

- Avec une grenouille, tu veux dire. Mais on n'est pas là pour ça, les gars ont déjà livré l'écorceuse, c'est bien ce que je pensais, c'est un modèle Cambio 66.

Louise tapa des mains, fit sa grimace affreuse, mais elle réussit à contrôler son visage et ses émotions assez rapidement.

- Elle a vécu, reprit Salvador, mais ce sont des machines increvables. Pour le prix on est pas mal.

Malek vint les rejoindre, il salua de la tête tout le monde. Lui ne faisait pas la bise. Mais il montrait une telle admiration pour les deux filles qu'il n'était pas besoin de marques supplémentaires d'affection.

- Alors vous venez voir ou pas ?

- On te suit Salvador.

Louise était la seule à l'appeler par son prénom. Elle lui prit la main comme s'il se fut agi de son père. En les voyant ainsi, cela rappela quelque chose à Corinne. Elle s'approcha de Malek.

- Tu as parlé au père de Louise de ce qu'on a dit ?

- Je t'avais prévenu que ça ne marcherait pas, c'est encore trop tôt. Et puis il a foutu le camp, il n'est plus chez Jacqueline.

- Il reviendra, comme toujours.

- Peut-être qu'un jour elle aura trouvé chaussure à son pied et la place sera prise. Il a de la chance qu'elle l'aime autant.

- Comment va Sophia ?

Malek savait que dans les paroles de Corinne il n'y avait aucun sous-entendu concernant l'ancien métier de celle qui était devenue sa compagne. Pour tous les autres, elle restait la putain.

- Bien, son fils aîné s'est calmé, les emmerdes avec les flics sont derrière lui, il a trouvé du boulot à Besançon. Il fait de la manutention.

- Tu veux qu'on lui trouve une place à la scierie, il nous manque encore un ouvrier ?

- Je préfère pas, là où il est, il a trouvé son équilibre. Faut pas le bouleverser.

Ce qu'il évitait de dire, c'est que lui et ce fils ne s'entendaient pas très bien et qu'il craignait qu'un jour ça finisse à coups de poing.

- Et voilà, s'écria Alvarez, on a toutes les machines ! On en est où avec les commandes ?

- On en a déjà trois qui attendent, on peut lancer la ligne de production, répliqua Corinne.

Louise battit des mains.

- Tu es heureuse ma belle, lui dit Malek. Alors on y va ?

- Les bûcherons sont en forêt ? demanda Corinne.

- Oui, ils bossent à deux et ce sont de bons gars. Ils ont fait le repérage des troncs avec le propriétaire et ils démarrent la coupe demain pour la commande suivante.

- Ils ont leurs nouvelles tronçonneuses ?

- Pas encore, mais elles ont été livrées hier, ils passeront les récupérer ce soir. Que dit Marco de tout ça ?

- Il est bête comme ses pieds, répondit Louise, il continue à tuer les forêts !

Personne n'ajouta mot, le petit groupe partit rejoindre le chef d'atelier pour assister à l'installation de l'écorceuse et au démarrage de la première ligne de production. Tous avaient le cœur serré, c'était maintenant que les résultats de leurs investissements personnels allaient prendre forme.

Marco était debout devant le bureau de Siméoni, le chef de chantier. Toute l'équipe avait passé une partie de la matinée à sortir l'abatteuse du fossé. Le bras de coupe était légèrement faussé mais toute la partie mâchoire et tronçonnage n'avait subi aucun dommage. Les autres étaient sur place et Marco était revenu avec Siméoni.

- Assieds-toi !

Marco attrapa une chaise pliante et s'installa silencieusement.

- Raconte-moi un peu ce qui s'est passé.

- Je ne sais pas trop, Randy a approché le tracteur sur ma droite, je pense qu'il voulait manœuvrer pour reprendre de la pente. Quand il a vu le problème, il a voulu me prévenir, je pense, en réalité j'en sais rien. J'étais concentré sur une coupe difficile et je voulais prendre de l'avance. Lorsque le bras a pivoté, je l'ai fauché et il a fait un vol plané dans le tas de branches.

- Mais à quel moment l'abatteuse a-t-elle basculé ?

- Lorsque j'ai voulu me dégager du tracteur, j'avais pas le choix, fallait que je m'avance dans la pente. C'est à ce moment que la machine a dérapé dans la boue.

- Et le talkie, c'était quoi le problème, parce qu'ils sont vérifiés à chaque départ d'une équipe. S'il y a un souci, je vais voir ça avec le responsable équipement !

- Il n'y est pour rien. En quittant la cabine, je me suis foutu par terre et j'ai péti le talkie en tombant. Comment va Randy ?

- S'il s'en sort, il aura de la chance. Pour le moment il est dans le coma.

- Merde !

- Comme tu dis. Bon, on ne te retient que le retard à la coupe sur ta feuille de paye. Et le talkie, c'est toi qui l'a bousillé, c'est toi qui le remplace. En gros t'en es, tout compris, pour quatre-cents euros, je te dis ça au pif, faudra voir avec la comptable.

- C'est normal. Je reprends quand ?

- Je te donne deux jours à cause de l'enquête. Normalement les flics viendront prendre ta déposition, mais c'est juste une formalité. Je voulais te parler d'autre chose.

- Je t'écoute.

- Ta frangine et sa copine, je ne sais plus son prénom.

- Corinne.

- Elles commencent à faire chier dans la région, elles nous piquent des parcelles.

- J'ai rien à voir avec elles, d'ailleurs elles me font chier avec leurs idées d'écolo !

- Je te dis ça et je dis rien, mais faudrait pas qu'on soit obligé de débaucher des gars à cause de contrats qui ne se font pas !

- Je rentre alors ?

- Ouais, les deux jours te seront payés en chômage technique. T'es gagnant.

- Merci.

Marco quitta le bureau mécontent. Il n'avait pas aimé le ton de Saliéri. Maintenant, il l'avait dans le collimateur. La moindre incartade et il giclerait. La voiture était dans la cour, il y grimpa, il claqua la portière avec rage, lança le moteur, embraya d'un coup et partit en trombe dans un nuage de poussière.

Arrivé à Champagnole, il se gara dans la rue principale. Il s'alluma une cigarette et resta un moment derrière son volant. Il n'avait pas envie de rentrer pour retrouver Louise qui l'exaspérait au plus haut point. Même Corinne lui tapait sur le système, toujours à squatter dans la maison. Quant à Helen, il savait qu'elle n'allait pas bien et qu'elle n'avait plus qu'une idée en tête, rejoindre sa famille au Canada. Au moins il n'aurait plus à s'occuper de Camille. Son fils aussi l'insupportait, sans raison. Il aurait voulu qu'il ait déjà une quinzaine d'années, qu'ils puissent enfin partager des trucs d'homme à homme. Le coup sur le toit de la voiture le fit sursauter.

- Bah ça alors, regarde qui nous v'là !

Marco qui avait ouvert la vitre de sa voiture, tourna la tête. La voix lui rappelait des souvenirs lointains. Le type se baissa pour se pencher à la fenêtre.

- Y nous remet pas les copains.

- Les frères Yakov, bah merde alors !

Marco sortit de la voiture, ils se firent la bise.

- Y a le Café des Amis au bout de la rue, vous avez le temps de vous en jeter un ?

- On a le temps ou pas, dit le plus costaud.

- Malapel a dit 15h30 on a de la marge.

- Tu te souviens de Malapel et sa bande de branleurs à l'école ?

- Un peu que je m'en souviens.

- Y trafique des bagnoles pour son compte. Il bosse dans une concession, il rachète les caisses en bon état en truandant le client et hop il revend aussi sec.

- Et vous allez faire affaire avec ce filou ?

- Un peu mon neveu, il nous a une Audi A3 comme neuve pour vingt mille !
- Il trafique le compteur, mais on est au courant et on s'en fout comme ça on peut la revendre plus facilement, ajouta le fluet. C'était celui des frères Yakov qui parlait très peu. Il écoutait et il conseillait son frère.

- Tu devrais pas le crier sur les toits !
- Tu vas faire quoi, nous dénoncer à la police des vilains !
- Moi je dis ça, c'est pour vous.
Ils entrèrent dans le café, s'installèrent au comptoir et commandèrent chacun un demi.
- T'étais pas parti au Canada ?
- Si qu'il était parti, il a même rapporté un souvenir en forme de gonzesse !
- C'est vrai ?
- Oui c'est vrai, on a même un fils, Camille.
- C'est un prénom de pisseuse !
- Paraît que c'est mixte.
- Et vous alors, vous êtes plus à Besançon ?
- On n'a jamais été à Besançon, on a vécu un moment près de Arbois, on retapait des baraques pour un con. Ensuite on est descendu à Marseille, c'était la belle vie, mais ça a tourné vinaigre alors on a foutu le camp avant les emmerdes.
- Vous êtes revenu dans le coin ?
- Remets-nous une tournée. Non, on est de passage chez la vieille, on reste une semaine puis on vire.

- Vous vous lancez dans quoi ?
- Là, on peut pas trop te dire. A la tienne !
Marco quitta le bar plus tard qu'il ne l'aurait souhaité. Grisé par les effets de l'alcool et des retrouvailles, il avait reporté son départ. Une fois dehors, il embrassa à nouveau les deux frères puis il regagna son véhicule. Ce n'est que derrière son volant qu'il réalisa la dureté du froid qui était descendu sur la vallée. Avant de rouler, il régla le chauffage au plus puissant. Il patienta jusqu'à ce que les effets se fassent sentir et surtout que la buée disparaisse. La voiture des frères Yakov passa à sa hauteur, ils échangèrent un coup de klaxon.

La nuit sans lune emportait le paysage dans une obscurité blafarde. Les phares découpaient les bords de la route pour les oublier au plus vite. L'ivresse donnait un sentiment de maîtrise qui poussait Marco à rouler un peu trop vite. Il connaissait la route par cœur, ce qui rajoutait à son sentiment de contrôle des trajectoires. Il roulait tantôt trop à gauche, tantôt trop à droite, mordant sur le bas-côté. La vitesse le grisait, il accéléra encore. Il trouvait amusant de faire des embardées.

Lancé trop vite, il rata l'entrée de la maison, il pila dérapant sur une trentaine de mètres. Il engagea la marche arrière et revint sur ses pas. Il gara la voiture n'importe comment, sauta du véhicule en claquant la portière, ce qu'il regretta instantanément à cause d'Helen qui avait le sommeil léger en ce moment. L'engueulade qui l'attendait pouvait attendre le lendemain, qu'il ait les idées un peu plus claires, pensa-t-il.

Lorsqu'il entra dans le couloir, la lumière du salon était allumée, ce qui n'augurait rien de bon. Mais au lieu de trouver Corinne, il découvrit Louise, assise dans le fauteuil.

- Tu n'es pas couchée avec ta copine ?
- Ce n'est pas copine, c'est ma compagne, au cas où cela t'aurait échappé.
- Vous êtes des gouines, ma sœur est une gouine !
- Tu es bien un connard, tu vois, on fait ce qu'on peut pour exister.
- Je ne te permets pas.

Marco s'avança pour faire face à sa sœur et lui faire comprendre qui était le chef dans ce lupanar. Il eut bien du mal à mettre un pied devant l'autre.

- Tu as encore trop bu, ça devient une habitude.

- De quoi je me mêle

Marco chercha autour de lui un siège pour s'asseoir, il n'y avait que le canapé. Il regretta immédiatement son choix car il s'y affala et s'enfonça dans les coussins. Et puis il avait soif, il tenta de se relever péniblement, mais il retomba dans le canapé lourdement. Louise se leva et revint avec une carafe d'eau et un verre.

- Tu fais pitié mon pauvre frère !

- Pas plus que toi en te tapant Corinne.

- Ce que je fais avec elle ne te regarde pas.

Marco se remplit un verre d'eau à ras-bord et le porta à ses lèvres.

- Il va falloir que tu arrêtes de faire n'importe quoi avec les forêts.

Marco s'étrangla avec l'eau qu'il avait dans la bouche, il toussa, devint rouge écrevisse. L'air lui manquait. Il ouvrit grand la bouche pour que l'air pénètre ses poumons. Mais rien n'arrivait. Il fit signe à Louise d'aller chercher de l'aide. Mais Louise s'installa encore plus confortablement dans son fauteuil, observant son frère.

- Comme je t'ai dit, ton travail avec l'industrie du bois détruit la vie et nous avec. La gestion industrielle des forêts est en contradiction totale avec l'avenir de la région.

Etonnamment, Marco gardait toute sa lucidité alors qu'il était sur le point d'étouffer et que sa gorge le brûlait atrocement. Le langage de Louise le déroutait, il ne l'avait jamais entendue parler de cette façon. Elle avait perdu ce côté enfantin dans ses remarques et ses tournures étranges. Les yeux lui sortaient des orbites. Une violente claque de Corinne le ramena à lui.

- Qu'est-ce que tu fabriques ?

Marco eut un peu de mal à reprendre ses esprits. Derrière Corinne se trouvait Helen en chemise de nuit.

- Elle est où l'autre ? gueula Marco. Je m'en vais lui dire ma façon de penser à cette salope. Elle m'a laissé crever !

- Louise est couchée et elle dort à poings fermés, ce qui n'est pas le cas de tout le monde, intervint Helen. Et tu pourrais être un peu plus respectueux envers ta sœur, excuse-moi de te dire ça, mais tu deviens insupportable !

- Mais puisque je vous dis qu'elle était là, sur ce fauteuil à me regarder étouffer !

- Il est tard je propose qu'on aille se coucher et on reparle de tout ça demain, proposa Corinne.

- Oui, c'est ça, va peloter ma sœur !

Corinne gifla Marco et disparut dans les escaliers. Helen resta un moment, à dévisager celui dont elle avait été amoureuse. Elle ouvrit la bouche pour lui dire sa façon de penser, mais elle préféra l'abandonner là, se disant qu'il devait cuver avant qu'on puisse s'adresser à lui. En arrivant dans la chambre, Helen hésita, puis elle mit un tour de clef, elle ne voulait pas de lui dans cet état, elle voulait de lui de moins en moins.

Le lendemain matin, on frappa à la porte. Helen était descendue la première, elle alla ouvrir. Devant elle se trouvait un jeune homme à l'allure scandinave. Elle se serait presque attendue à l'entendre parler suédois.

- Je suis bien au domicile de monsieur Allocchis, Marco Allocchis ?

- Oui, je suis sa femme, il y a un problème ?

- Je peux lui parler ?

- Il doit être sorti car il n'était pas là quand je suis descendue.

- Il doit se présenter au commissariat de Dole cet après-midi à 15 heures.

- Que s'est-il passé ?

- Rien de grave, il est convoqué par la commissaire adjointe pour détailler les circonstances d'un accident sur le lieu de travail. Je vous laisse ma carte, derrière il y a le numéro du commissaire.

Marco était en route pour l'hôpital de Champagnole, il voulait avoir des nouvelles de Randy. Il gara sa voiture et se présenta à l'accueil.

- Est-il possible de voir Randy Provost, il a été admis chez vous il y a deux jours ?

L'agent d'accueil observa son écran.

- Il est installé en chambre 205, au deuxième, présentez-vous au bureau des infirmières.

- Merci.

Lorsqu'il entra dans la chambre, il trouva son collègue installé devant la télé.

- Salut Randy !

- Tiens voilà le faucheur !

- Qu'est-ce que tu foutais près de l'abatteuse ?

- Je voulais te prévenir que le chargement des grumes ne se ferait que le lendemain et qu'il ne servait à rien de s'acharner au rendement.

- Et pourquoi avoir placé le tracteur si près de l'abatteuse ? questionna Marco pour savoir ce dont se rappelait son coéquipier.

- Je ne sais plus, il me manque un morceau de temps. J'ai morflé un max au niveau du citron !

Marco avait visé juste, les souvenirs de son coéquipier étaient parcellaires. Au vu de son état, il ne serait pas mis en cause et lui n'aurait pas à rendre de compte. Il regretta sa façon d'agir, sa précipitation pour assurer le rendement, non pas parce que Randy avait valdingué, mais parce que ces connards de l'entreprise n'avaient pas envoyé les camions pour le chargement.

- T'es venu me voir pour quelle raison, pour prendre des nouvelles ou pour me faire subir un interrogatoire !

- Pour savoir comment tu allais, crétin, mentit Marco.

- Bon bah t'es rassuré... t'aurais pu m'apporter des fleurs ou des chocolats ! Laisse, je me moque de toi, de toute façon j'attends Michelle, elle aura un tas de bonnes choses, je la connais. Y aura peut-être même les enfants si l'école est d'accord.

Marco envia cette famille parfaite. Il n'avait pas besoin de les connaître, il le voyait dans les yeux de Randy et la façon dont son visage s'illuminait simplement en les évoquant. Une soudaine envie de le voir mort s'empara de son esprit. Il aurait voulu, à cet instant, que le bras de l'abatteuse lui eut arraché la tête.

- Bon, bah s'ils arrivent, je te laisse en bonne compagnie.

En réalité Marco ne voulait pas les croiser, devoir se présenter, expliquer l'inexplicable. Il fuyait.

- Dommage, tu aurais pu voir mes filles, mais je suppose que tu dois avoir des choses importantes à faire.

- Je dois retourner au chantier.

- Les salauds, ils auraient pu te filer deux jours pour encaisser le coup !

- On se reverra sur le terrain !

- Y a peu de chance mon ami, je suis paralysé au niveau des jambes...

- Merde...

- Comme tu dis, allez casse-toi !

Marco sortit en trombe de la chambre, il heurta un membre du personnel qui remontait le couloir avec le chariot repas. Il ne s'excusa pas, il aurait souhaité n'être jamais venu. Une fois dans sa voiture, il pleura. Le temps qu'il passa, assis derrière son volant, il n'aurait su l'estimer. Mais lorsqu'il démarra enfin, il sut exactement où il allait se rendre.

Corinne était dans le bureau de la scierie. Un bureau, c'était beaucoup dire. Ils avaient aménagé un Algeco récupéré dans une entreprise en faillite. Malek, qui était au courant de tout, avait dégotté cette affaire pour rien. Il devait par contre s'occuper du déplacement. Son

cousin travaillait pour les transports hors gabarit et un dimanche, ils avaient opéré discrètement au petit matin.

Louise avait sa place d'assistante, ce qui la rendait fière. Elle trônait derrière son bureau, toujours à vérifier si la balance des comptes était juste, à réceptionner les factures mais aussi les rentrées d'argent. Leur entreprise avait pris son envol, les commandes étaient en cours de traitement et les machines tournaient à plein rendement. Lorsque Malek était sur un chantier, Alvarez prenait le relais et s'assurait que les hommes exécutaient bien leur tâche. Il parcourait l'atelier d'un pas martial, ce qui amusait les gars. Ils l'appelaient le Capo. La réalité était toute autre, il n'aurait pas fait de mal à une mouche et s'il le fallait, il n'hésitait pas à relever les manches pour donner un coup de main. Mais le plus important, tout le monde était heureux d'avoir un boulot dans cette entreprise et se donnait à fond. Une partie des ouvriers étaient actionnaires et l'autre attendait de le devenir.

Aussi lorsque Malek entra alors qu'il était censé repérer du hêtre sur la parcelle d'un gérant, tous eurent un moment de frayeur. Alvarez se tourna d'un coup et se figea, Corinne stoppa la rédaction d'un courrier administratif, seule Louise ne broncha pas, concentrée sur son tableur.

- Le fils Garaffa veut nous rencontrer !

- Si ce con vient ici pour nous foutre sur la paille, il va être reçu ! dit Alvarez en crachant par terre.

Il s'excusa immédiatement car Corinne ne supportait pas cette façon de faire. Il prit un mouchoir en papier sur le bureau et essuya le sol. Pendant ce temps, Olivier Garaffa qui attendait à la porte, entra un peu à cause de la pluie et aussi parce qu'il estimait qu'il n'avait pas que ça à faire.

- Non, je ne viens pas pour vous mettre sur la paille. Au contraire, je voudrais que le gestionnaire de mon domaine forestier du Brey, travaille avec vous pour la vente à la découpe.

- Pourquoi ne pas faire affaire avec l'entreprise de votre père ? demanda Corinne.

- Je me diversifie, la gestion industrielle des forêts je connais, ce que je ne connais pas, c'est votre façon de travailler. Et puis je ne vous cache pas qu'en ce moment, la rentabilité est moins bonne. Nos bois se vendent mal, la concurrence est rude. Et puis un ami qui s'est lancé récemment en faisant appel à vous m'a convaincu.

- Nous allons étudier votre proposition avec tout le sérieux nécessaire, cependant, on ne vous cache pas que les menuiseries que nous fournissons ont largement ce qu'il faut.

- Je sais, voilà pourquoi je vous invite à vous rapprocher de mon gestionnaire, il a des relations avec certains établissements qui ne seraient pas mécontents de vous avoir dans leurs carnets de commande.

- Et qu'en pense votre père, intervint Alvarez qui restait méfiant.

- Pour tout vous dire, on ne se parle pas beaucoup depuis que mon épouse m'a proposé, fort gentiment, de choisir entre lui et elle. En d'autres termes, c'est un imbécile, voilà tout. Bien, je ne voudrais pas abuser de votre temps, je vous laisse les coordonnées de mon gestionnaire, vous verrez, c'est un homme très bien, un peu âgé, mais d'une efficacité redoutable. Evidemment je reste à votre disposition si nécessaire.

Olivier Garaffa quitta l'Algeco, Malek le raccompagna jusqu'à sa voiture, puis revint en courant. Lorsqu'il entra, il cria « Pour le fils Garaffa, hip hip hip ! » et tous lancèrent un « hurra ! » sauf Louise qui n'avait pas lâché son clavier.

- Il a dit qu'il trouvait très bien que ce soit une entreprise dirigée par des femmes ! rajouta Malek.

- Ce n'est pas vrai, nous sommes tous...

Mais Alvarez lui coupa la chique « Arrête un peu Corinne, sache accepter un compliment quand il t'est adressé et nous aussi on trouve très bien que l'entreprise soit gérée par des femmes. »

- Et puis c'est une belle revanche sur ce con de Garaffa, père ! Il a tué notre scierie à l'époque de Morizo, paix à son âme ! dit Malek.

- Vous avez des nouvelles du père de Marco.

- Ecoute Corinne, je préfère pas en parler, par respect pour les enfants.

- Papa est un piccolo, il boit sa paie au bar des amis. Et dans ce bar, c'est pas des amis.

Tous se tournèrent vers Louise. C'est Malek qui éclata de rire en premier. Alvarez suivit, puis les deux filles. Malek proposa d'aller chercher une bouteille de pétillant comme il disait. Tous furent d'accord. La joie et le plaisir avaient pris possession des lieux depuis longtemps déjà. Et ce nouvel événement ne faisait qu'en rajouter.

Marco était rentré tard dans la soirée, ce qui lui arrivait de plus en plus souvent. Il avait passé une bonne partie de son temps au bar, il y avait rencontré son père. Le patron avait craint l'affrontement. Les deux hommes s'étaient regardés en chiens de faïence, jusqu'à ce que le père de Marco commande un Ricard. Marco avait dit « la même chose ». Le père avait souri en premier, la glace était rompue. Ils avaient parlé du Canada, puis d'Helen, qu'il faudrait un jour qu'il la rencontre. Et les boissons avaient fait le reste jusqu'à ce qu'ils abordent la scierie montée par Louise et Corinne. Marco trouvait ça con, ainsi que leurs idées d'écolo de merde. Morizo avait reposé son verre sur le comptoir, il s'était tourné vers un gars dans son dos qu'il connaissait afin d'éviter ce sujet. Mais Marco avait trop bu pour comprendre la stratégie de son père. Il insista lourdement sur ces deux gonzesses qui se croyaient plus fortes que les mecs. Il avait agrippé son père à l'épaule pour le maintenir en face de lui. Il lui parlait dans le nez, ce qui exaspérait Morizo. Il traita sa sœur de putain et il ne vit pas venir la colère de son père qui le saisit par les pans de sa chemise « Tu ne parles pas de ta sœur de cette façon, tu m'entends ! » Morizo avait hurlé, ce qui avait provoqué un malaise dans le bar. Les échanges avaient baissé d'intensité avant de se transformer en silence. Le patron s'apprêtait à intervenir. « T'inquiète pas, on s'est compris avec le fils. » Morizo extirpa le gros portefeuille en cuir qu'il gardait dans la poche arrière de son pantalon, il paya et quitta les lieux sans même saluer son fils. Marco qui avait été cueilli à froid ne comprenait pas ce qui s'était passé. Il lança une tournée. « Faut partir maintenant, il est tard ! » dit le patron sur un ton qui ne supportait pas la contradiction, ce qui fit que les picolos attelés au comptoir comprirent que la tournée, il valait mieux l'oublier.

Il avait fallu une bonne dose d'air frais et la marche pour dégriser Marco. La meilleure hypothèse qui se présenta à son esprit, c'était que son père était un con. Il finissait sa soirée affalé dans le canapé devant son écran plat. Les trois filles avaient été contre cet achat. Mais estimant que c'était lui l'homme et qu'il avait besoin de détente après le travail, il n'en avait fait qu'à sa tête. Un match de foot sans intérêt prenait fin, les deux équipes rivalisaient en stratégie pour en rester au nul, 0 à 0. C'est durant le temps additionnel qu'une idée prit corps dans sa tête. Il se leva péniblement de son canapé, passa d'abord dans la cuisine, car il avait besoin d'eau pour hydrater son corps desséché par l'alcool. Il ôta ses chaussures pour ne pas faire de bruit, il se glissa dans les escaliers discrètement. En passant devant la chambre d'Helen, il entrebâilla légèrement la porte. « Elle dort à poings fermés. » conclut-il. Il remonta le couloir jusqu'à la chambre de sa sœur et de Corinne. La porte était fermée, un instant il craint qu'elle le soit à clef. Il manoeuvra la poignée délicatement, et glissa sa tête dans l'ouverture.

- Qu'est-ce que tu fais ?

Marco surpris par la présence de sa femme, se cogna la tête dans le chambranle et lui fit signe de se taire.

- Tu n'es quand même pas en train de faire ce que je crois !

- Chut, elles vont nous entendre.

- J'espère bien qu'elles vont nous entendre espèce de porc.

Marco repoussa la porte tout en continuant à inciter Helen à baisser d'un ton.

- Ce n'est pas ce que tu crois, je veux juste savoir si elles dorment ensemble !
- Y a qu'un lit, tu croyais que l'une d'entre elles dormait sur le tapis ?
- Je veux dire couchent ensemble, dit-il en détachant chaque mot.
- Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Je te demande, moi si tu couchais avec les frères Yakov !
- Mais ça n'a rien à voir, c'est ma sœur !
- Et donc, ça te donne le droit de l'espionner quand elle baise.
- Qu'est-ce qui se passe ? questionna Corinne en se frottant les yeux, vous en faites un raffut !

- Rien, coupa Marco, on allait se coucher.
- Et vous êtes venus jusqu'ici pour faire une promenade ?
- Non, on allait dans la salle de bains et on s'est engueulés.
- C'est pas grave au moins ? dit Corinne en se tournant vers Helen.
- Si justement, et monsieur va aller dormir dans le salon, parce qu'il commence sérieusement à me fatiguer.

Sur ces mots, Camille se mit à pleurer, ce qui réveilla Louise instantanément.

- Il va falloir une heure pour le rendormir, merci papa !
- On va le prendre avec nous, je chanterai la chanson des ours et il dormira, dit Louise qui sans attendre la réponse, partit chercher Camille. Elle savait qu'Helen n'attendait que ça.
- Il ne va pas coucher avec ces...

Mais Marco n'eut pas le temps de finir sa phrase, arrêté par une gifle cinglante.

- Je te la devais pour plusieurs raisons, mais la principale c'est que venant d'un père qui n'est jamais là pour s'occuper de son fils, les conseils sont malvenus. Est-ce que je dois développer pour la suite.

Marco fit signe que non et il fila rejoindre le canapé qui l'attendait et la télé avec la rediffusion d'un match de ligue 1.

Lorsque Marco se réveilla, les filles étaient rassemblées dans le salon, Camille allongé sur sa couverture avec ses jeux de construction. Un mal de crâne fulgurant lui rappela qu'il avait abusé de l'alcool. Il enfila un tee-shirt et se rendit dans la cuisine pour boire un grand verre d'eau. Pendant ce temps, les filles restèrent silencieuses, attendant son retour. Lorsqu'il pointa le bout du nez, il s'arrêta à l'entrée.

- Ben quoi ?
- Ta femme s'en va, dit Corinne.
- Bah oui, elle va au Canada, elle me l'a déjà dit.
- Je pars demain.

Camille lâcha ce qu'il tenait en main et se redressa sur ses pattes maladroitement.

- Comment ça demain, mais tu m'avais dit que...

Il ne termina pas sa phrase car il était bien incapable de se rappeler ce que sa femme avait évoqué et quand. Le temps venait se précipiter sur lui, il lui avait asséné un direct du droit et il était sonné.

- J'avais dit courant mai et on est fin avril, je suis juste un peu en avance.
- Et tu pars pour combien de temps ? Tu emmènes Camille ?

L'enfant se campa fermement sur ses pieds.

- Peut-être un mois, ou deux, pour voir ma famille. Je voudrais avoir la possibilité d'aller à Québec retrouver ma mère et passer un peu de temps à Frisco pour parler à mon père.

- San Francisco, précisa Louise comme si son frère n'était pas en état de comprendre.
- Et oui, je pars avec Camille.

Le visage du petit bonhomme se crispa en une grimace affreuse le rendant pratiquement méconnaissable. Seule Louise était attentive à lui. Il passa entre la petite table et le canapé pour arriver à hauteur de sa mère.

- Que veux-tu mon chou ?

Ce mot sonna étrangement dans la bouche d'Helen, elle n'avait jamais utilisé de petit nom pour s'adresser à son fils. Même Marco tiqua, mais n'en dit rien. Helen lui tendit les bras pour l'accueillir, mais le corps de l'enfant se raidit d'un coup. Il attrapa la main de sa mère entre ses puissantes mâchoires et ne la lâcha plus. Helen hurla de douleur car les petites incisives pénétraient la chair pour atteindre l'os. Louise s'approcha, et tranquillement, comme si tout allait pour le mieux et qu'il s'agissait juste d'une assiette renversée, elle prit la main de Camille.

- Viens avec moi, il ne faut pas manger les mains.

Camille rassuré par les mots de Louise, desserra les dents et se colla contre elle.

- Pas maman, pas Canada ! dit-il d'une voix posée.

- Mais si mon chéri, nous allons voir Grand-pa et Grand-ma !

Camille se mit à hurler d'une voix stridente, le son était suraigu et provoquait une crispation de tout le corps. Seule Louise semblait indifférente.

- Y veut pas aller, dit-elle.

Le cri monocorde stoppa. Marco, les mains sur les oreilles cherchait dans ses souvenirs un événement ou bien un lien avec la situation présente. Si seulement il n'avait pas mal au crâne. Il retourna dans la cuisine prendre un Doliprane. Le verre qu'il venait de remplir d'eau lui échappa des mains pour rouler dans l'évier en grès. Il aurait pu se casser, pensa-t-il, quel coup de pot. C'est là que les souvenirs revinrent. Ils n'avaient aucun lien avec ce verre, en apparence. Les cris de Louise, il s'agissait des mêmes sons qui mettaient toute la famille sans-dessus-dessous. Pourtant il était certain que Camille n'était pas autiste. Cette fois ce furent à nouveau les hurlements d'Helen qui le firent réagir. Il mit son comprimé dans la bouche, remplit le verre d'un fond d'eau et avala. Lorsqu'il revint précipitamment dans le salon, cette fois, les incisives étaient plantées dans le haut de la cuisse d'Helen et elle n'arrivait pas à se dépêtrer de l'emprise de son fils. Louise n'intervint pas. Marco pensa que peut-être son fils était autiste finalement. Il tira Camille en arrière, mais ce fut une mauvaise idée, car il arracha un morceau de chair de la jambe de sa mère. Il fut impossible de lui faire recracher, il le garda dans la bouche jusqu'à ce que Louise et Corinne interviennent, très calmement, elles lui firent desserrer les dents, Corinne entra deux doigts dans la bouche de Camille et en ressortit ce qu'elle contenait, comme s'il se fut agi simplement d'un bout de viande. Pendant ce temps Helen boitait jusqu'à la salle de bain, tous les muscles tendus par la douleur. Marco voulut la soutenir, elle le repoussa brutalement.

Le lendemain, Corinne et Helen étaient à la table de la cuisine, l'une buvait un thé et l'autre avalait un grand verre d'eau avec un Doliprane.

- Tu vas mieux ?

- Oui, répondit sèchement Helen.

Corinne dévisagea Helen, elle la comprenait, elle aussi aurait été contrariée et aurait du mal à contenir sa colère.

- Excuse-moi, reprit-elle. En réalité, je le savais. Je ne voulais pas m'en rendre compte, mais dès le départ je l'ai rejeté. C'est un étranger pour moi.

- Ne dis pas ça, au fond il t'aime bien.

- Ah oui, en effet, pour m'aimer il m'aime, au point de me bouffer !

- Alors tu es décidée.

- Je pars seule, ce sera plus simple. Et puis il y a son père.

Helen sentit que sa phrase sonnait creux, elle n'y croyait pas elle-même. Camille n'avait pas plus de père que de mère.

- Tu me vois dans l'avion avec un petit fauve. Que vont penser les gens ? Et puis, contrairement à ce que tu dis, il ne m'aime pas.

Helen prit le temps de réfléchir. Quand avait eu lieu la rupture ?

- Tant que je l'ai allaité nous étions en symbiose, ainsi que dans mon ventre. Puis petit à petit, je l'ai perdu. Heureusement qu'il y avait Louise. Et toi évidemment. J'ai dû rater un truc.

- Tu n'es pas fautive, il y a des enfants, on ne peut aller contre leur volonté. Regarde Louise, quand elle était toute petite personne ne la comprenait. Les relations avec elle, étaient inexistantes, je veux dire des relations humaines. Elle nous considérait comme des objets placés là, sur son chemin. Quand ils gênaient, elle faisait tout pour s'en débarrasser, quand ils avaient un intérêt, elle les utilisait comme on utiliserait une binette pour désherber.

- La vie ne devait pas être rose tous les jours. Et moi qui me plains ! répondit Helen d'un ton cinglant.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire. Bien au contraire, tu as justement des raisons de te plaindre. Ce qui arrive n'est pas normal. Et puis lorsque tu reviendras, tu verras, tout ira beaucoup mieux, on lui expliquera, Camille aura grandi et il comprendra.

- Peut-être que je n'aurais pas dû me défausser sur Louise, ça semblait si simple. Dès qu'il y a un problème, il va vers elle. Louise sait jouer avec lui, elle a toujours su, même quand Camille était encore dans mon ventre, elle l'attirait et le faisait réagir, juste en posant sa main sur ma peau. Et j'aimais ce moment-là, j'étais apaisée.

Les deux femmes restèrent un moment silencieuses. Corinne se resservit un thé pendant qu'Helen fixait son attention sur son verre vide.

- Veux-tu manger un morceau ?

- Non, dans l'avion, on ne fait que ça manger. Je fais fuir tout le monde, même Marco. Regarde, il ne s'intéresse plus à moi. La dernière fois qu'on a fait l'amour remonte à quand ? Je ne saurais le dire.

- L'amour et les bistrots ne font pas bon ménage. Il boit trop. Je le lui ai dit, je l'ai même invité à faire une cure. Il a dit qu'il y pensera. C'est un début, il faut que ça chemine dans son esprit.

- Et toi, ça remonte à quand la dernière fois que tu as fait l'amour ? Laisse tomber, c'est une question idiote. Je monte récupérer mes valises, le taxi ne devrait plus tarder.

- Si ta question concerne Marco, nous n'avons jamais couché ensemble.

Mais sa question ne concernait pas Marco, toutes les deux le savaient bien.

Camille fit un grand au revoir à sa mère. Louise était juste derrière lui et passait sa main dans ses cheveux. Helen lui envoya un baiser par la vitre de la voiture. Puis elle disparut rapidement.

Plus tard dans l'après-midi, Louise fut chargée de surveiller Camille. Après sa crise, Marco avait disparu on ne savait où. Il était arrivé trop tard pour souhaiter un bon voyage à sa femme et l'embrasser avant le départ. Il avait engueulé Corinne en lui reprochant de ne pas l'avoir prévenu par téléphone, téléphone qu'il avait oublié dans le salon. Puis il s'en prit à sa sœur qui faisait encore la « ouin ouin » et qui ne comprenait à rien à rien décidément. Il était remonté dans sa voiture et il avait foutu le camp sans autre forme d'explication. C'était donc à Louise que fut dévolue la charge de gérer Camille. Corinne en avait gros sur le cœur mais elle devait se rendre à la scierie pour régler les dernières formalités avec le gestionnaire de domaine du fils Garaffa.

Louise n'avait que faire des paroles de son frère, avait-elle seulement un frère. Elle connaissait bien le mot et sa définition mais il ne collait plus avec l'image du personnage. Camille était dans la chambre de sa mère occupé à jouer dans son parc. Louise estima qu'il était trop grand pour qu'on l'enferme derrière des barreaux, elle démontra la cage et la rangea dans le cagibi à l'étage. Camille la suivait partout où elle allait, comme un caneton suivrait sa mère. Elle choisit des vêtements pour l'extérieur, on était au printemps, mais un joran frais orienté Nord Ouest se glissait jusqu'à Conte. Elle lui fit mettre ses bottes, s'éloigna de Camille pour vérifier l'allure, satisfaite, elle lui tendit la main pour descendre les escaliers.

- Où va Camille ? demanda l'enfant.
- Camille va se promener à l'étang.

Il battit des mains, fila dans le séchoir derrière la cuisine pour revenir avec son seau et son épuisette. Louise s'assit sur le sol, en tailleur et attendit son retour. Elle aimait sa démarche, la façon dont il se dandinait, parfois chancelant sur ses petits pieds.

- J'ai l'épissette.
- L'épuisette reprit Louise.
- L'é pui z'ette, s'appliqua Camille.
- Tu es fort comme un petit d'homme. Maintenant on va à l'étang.
- L'étang, cria Camille en sautant sur place. En réalité, il ne sautait pas, il pliait les genoux et se détendait d'un seul coup sans que ses pieds ne quittent le sol.

Louise lui tendit la main et ils partirent de la maison. Ils cheminèrent un moment, cueillant de petites fleurs blanches.

- Ma main a plein de perce-neiges, dit Camille.
 - Les perce-neiges, c'est fini, ici ce sont des primevères.
- Ils passèrent le portail, et s'engagèrent sur le chemin qui mène à la grève.
- On va chanter la chanson proposa Louise.
 - Oh oui, la chanson.

*Il était une fois tout au fond des bois
Trois méchants pêcheurs
Tant de truites ils prirent
Qu'ils finirent par partir*

Camille donnait la main à Louise, il marchait de plus en plus sûr de lui. Louise faisait attention à adapter son allure à celle de Camille. Camille ne s'intéressait plus aux fleurs, il fixait son attention de temps à autre sur les mouvements des cheveux de Louise.

*Devant eux une grenouille
Coassa trois fois
Dans le feu la jetèrent
Derrière eux une autre
Coassa à son tour
Dans le feu la jetèrent*

La mélodie rythmait maintenant la marche. Ils se glissaient entre les ajoncs qui débordaient sur le sentier. Camille évitait les épines dont il avait une peur bleue. Sa mémoire de petit n'avait pas encore oublié sa main griffée lorsqu'il avait tiré sur la tige envahie de fleurs jaunes.

*Sous les pieds du plus grand
Une troisième grenouille
Encore au feu fut jetée
Quand les pêcheurs
Furent aussi loin
Que le couchant
Une jeune femme apparut*

Derrière les bosquets serrés les uns contre les autres, on devinait à peine l'étang. Son eau opaque étincelait au gré des vaguelettes poussées par le vent. Camille jubila lorsque Louise pointa du doigt l'étendue liquide. Il croyait la voir, mais il ne faisait que nourrir des images créées par les paroles de Louise. Au bout de son bras, il balançait son petit seau blanc muni d'une anse bleu azur. Louise reprit sa chansonnette.

*Elle criait, « où sont mes enfants »
Les trois hommes prirent peur
Ils voyaient là un mauvais présage*

Et voulurent leur village rejoindre

Il n'en fut rien car un corbeau

Prince des cieus

Les attrapa un à un

Louise s'arrêta de chanter, elle se tourna vers Camille.

- Et les noya dans l'étang, cria Camille au comble de l'excitation.

Louise se saisit de Camille, le porta haut dans le ciel, comme il disait puis l'embrassa avant de le reposer sur le sol.

- Maintenant petit pêcheur, tu vas aller à la chasse aux grenouilles.

Louise entra dans l'eau tout en poussant délicatement Camille pour qu'il y entre à son tour.

- On va jusqu'aux roseaux, pour faire un pipeau, dit Camille.

Le petit bonhomme s'avança jusqu'aux roseaux, l'eau rentra dans ses bottes.

- Maintenant va dire bonjour à monsieur nénuphar.

Camille continua tout seul, l'eau lui arrivait au nombril.

- La grenouille t'attend pour faire une bise, ne la vois-tu pas au milieu de l'étang.

Camille s'avança encore. Une grenouille avec ses gros yeux tout ronds, le fixait. Elle n'était pas très loin, tout au plus cinq à six mètres.

- Un dernier effort petit garçon et tu seras bien récompensé.

Après sa rencontre manquée avec Helen, Marco était allé voir son patron pour faire le point. Il était content, Siméoni l'attendait pour le lendemain, trois coupes blanches. Le retour au travail était salubre, même si toute l'équipe allait être en chômage technique faute de commandes. La réussite de Corinne et de sa sœur continuait à l'exaspérer mais il y pensait moins. Pour lui, les écolos demeuraient une bande de bras cassés qui n'avaient rien compris à l'évolution de la société. Il était dix heures passées, il rentra directement à la maison. Résister au bar qui l'attendait fut difficile. La reprise du travail en zone forestière, l'avait poussé vers une résolution incontournable : l'alcool c'était fini. Il ne voulait pas terminer comme son père, pilier de comptoir à cinquante-cinq ans. Et puis, il tenait à Helen. Il s'était éloigné d'elle quand elle était présente, maintenant qu'elle était partie au Canada, il se rendait compte de ce qu'il avait perdu. En pensant à son fiston, terme utilisé par son père, mais de ça, il ne se souvenait pas, il eut des larmes aux yeux. Helen avait raison de lui reprocher son manque d'investissement envers Camille. La solution de facilité qui consistait à se défausser sur Corinne ou bien même sa sœur, était une forme d'évitement de sa responsabilité de père. Finies les conneries, il voulait repartir du bon pied. En rentrant, il n'avait qu'une idée en tête, une photo avec Camille pour la glisser dans une enveloppe et un petit mot tendre au dos. Il se devait de reconquérir sa famille. Helen voulait une maison bien à elle, eh bien elle l'aurait, que ce soit ici dans le Jura, et loin de cette maudite scierie, ou bien au Canada ou sur Mars, pensa-t-il, ce qui le fit rire. Il roulait à bonne allure, il se plaisait à faire des embardées. Une habitude qui ne faisait pas partie de ses nouvelles résolutions. Dans la traversée de la forêt, il y avait une longue ligne droite avec une bonne visibilité, il enfonça la pédale d'accélérateur et continua sa série de coups de volant, une fois à droite, une fois à gauche, comme une valse, en tous les cas, c'était l'idée qu'il se faisait de la chose. Tout en zigzaguant, il chantait sa chanson préférée, Born to be Wild.

Get your motor runnin'

Head out on the highway

Looking for adventure

In whatever comes our way

Il mordit sur le bas-côté.

Yeah, darlin'

Gonna make it happen

Take the world in a love embrace

Fire all of your guns at once

Le coup de klaxon du semi chargé de troncs, l'amusa il répondit de même.

And explode into space

I like smoke and lightnin'

Heavy metal thunder

Racing in the wind

And the feeling that I'm under

Il arrivait trop vite pour négocier le virage au sortir de la forêt. Il interrompit son chant pour se concentrer sur la route. Il contrebraqua, la voiture chassa de l'arrière, il évita de justesse le camping-car, redressa au mieux pour finir sa course dans une gerbe de poussière.

- Je t'ai eu putain de virage !

Marco tapait sur le volant et sautait sur son siège. Ce n'est qu'aux environs de Conte, qu'il se calma.

La maison semblait déserte, la porte d'entrée était restée ouverte. En quittant son véhicule, il avait le sourire aux lèvres. Un sentiment de satisfaction remplissait son être. Cet état venait de l'ensemble des bonnes résolutions qu'il avait prises. Non, décidément cette maison ne serait plus la sienne, elle lui sortait par les yeux et il se demanda comment il avait pu s'imposer cette forme de réclusion, à lui et à sa femme. Et à Camille, ajouta-il à sa réflexion. Il traversa la cour pavée, n'eut pas à ouvrir, une fois dans le couloir, il ôta sa veste et la suspendit à la patère. La maison était calme, pas un bruit, il pensa que Camille devait dormir ou plutôt jouer dans la chambre. Il passa par la cuisine, ouvrit la porte du placard à bouteilles, attrapa le whisky, mais il le remit à sa place et se versa un grand verre d'eau pétillante. Dans le rangement au-dessus du frigo, il saisit un sachet de cacahuètes grillées et prit la direction du salon. Il s'affala dans le canapé et but son verre. Il poussa un cri et s'étrangla en même temps. L'eau pétillante étant rentrée dans ses narines et avait pénétré sa trachée artère. Rouge comme une pivoine, il s'époumonait afin d'évacuer l'eau, pendant que l'autre partie lui sortait par le nez. Le paquet de cacahuètes s'étaient répandu sur le tapis et le contenu du verre se vidait sur le coussin.

- Tu ne peux pas prévenir quand tu es là ! reprocha Marco à Louise d'un ton cinglant lorsqu'il eut recouvert ses esprits.

Louise ne répondit rien, elle était dans le fauteuil, à contre-jour totalement immobile, les mains posées sur les genoux.

- T'as perdu ta langue !

- On dit d'abord bonjour quand on entre.

- T'es vraiment conne ! Où est Camille ? Je suppose que tu l'as laissé là-haut sans surveillance ! Imagine qu'il tombe du lit ou même qu'il s'étouffe.

- En buvant de l'eau avec des bulles, il n'est pas aussi bête que toi.

Marco se leva avec l'idée de le rejoindre à l'étage.

- Il n'est pas à l'étage, il attrape des grenouilles à l'étang.

Marco se figea d'un coup en plein milieu des escaliers.

- Qui est avec lui ? questionna-t-il, angoissé. Il savait que Corinne était à la scierie. « Corinne est rentrée ? »

- Non.

- Alors qui est avec lui ? répéta-t-il, de plus en plus inquiet.

- Personne.

- Tu l'as laissé tout seul à l'étang.

- Oui, il a son épuisette à grenouilles et son seau.

Marco se rapprocha de Louise et la gifla beaucoup plus fortement qu'il n'aurait voulu. La tête de Louise vint cogner le montant en bois du fauteuil et le sang coula de son nez, mais son

regard resta fixé sur lui. Marco ouvrit la bouche pour reprocher à sa sœur son inconséquence, mais il la referma aussitôt réalisant que son fils était toujours à l'étang.

En quittant la maison, il ne prit pas le temps d'attraper sa veste. Il dévalait le chemin, dérangeant les bergeronnettes avec leur chant roulé suivi d'un tii ype tireu yipe qu'il était le seul à entendre ainsi. Il ripa et se rattrapa comme il put à un bosquet d'ajoncs qui lui arracha la main. Passer la petite clairière, se dit-il. Mais il faillit la rater car les buissons bien plus hauts masquaient maintenant ce carré herbeux parsemé de jacinthes bleues à la belle saison.

- Merde !

Ce fut un « merde » absorbé par les feuillages, un « merde » qui resta planté sur place lorsqu'il glissa dans la vase. « N'allez pas traîner au bord de l'eau, les berges sont mauvaises. », que n'avait-il prévenu les enfants qui aimaient aller tremper les pieds. Cette même phrase répétée à travers le temps qui passe. Seul le vieux Mathis devait se souvenir de l'histoire de Jean, le fils des malheureux qui vivaient dans une cabane à la sortie du village. « Avalé par l'étang ! » ainsi finissait-il son histoire avec les yeux perdus dans le lointain. Il foutait la pétoche à tout le monde, expliquait Marco quand le vieux bonhomme fut envoyé à l'hospice. « Putains de bottes ! » pensa-t-il. Aussitôt il revit l'image de sa mère sur le pas de porte lui rappelant de les ôter. Il s'agita, voilà l'erreur. Il le savait, mais comment ne pas s'agiter quand la peur et l'angoisse d'étouffer s'emparent de vous. Et puis une branche apparemment si proche qu'il suffirait de tendre la main...

Il ne fut pas étonné de découvrir les trois grenouilles l'une sur l'autre avec, au sommet du totem, un corbeau. Le temps avait passé et son corps était « mangé par la gueule du Gueux » comme aurait raconté Mathis.

- Iyää'tayeh, on te parle !

« Ah oui ! » dit-il en se souvenant qu'il avait entamé une discussion avec le totem Gitrhawn à un moment ou un autre. Il venait d'apprendre que son nom indien était Iyää'tayeh, mais il n'était pas indien, se dit-il.

- Tu n'as pas le savoir.

Cette fois, ce fut le crapaud Calamita qui prit la parole.

- Nous sommes ici car yahwatsira' nous a appelés.

- Louise vous voulez dire !

- Nous ne connaissons pas cette Louise dont tu nous parles. Mais toi nous te connaissons et tu es en bien mauvaise posture. Tu as de la chance, Tintian est venu, il ne dit rien, il est perché tout là-haut, il attend.

Marco regarda ce qu'il pensait être un corbeau posé au sommet du totem. Il s'était plaint à cause des grenouilles, de ça, il se souvenait. Elles faisaient bouger le poteau au risque de le faire tomber. Mais, là, il était silencieux. Calamita s'adressa à Tintian en langage wendat. Marco pensa à son ami Sam et regretta sa disparition, il aurait su quoi faire.

Enfin l'oiseau s'arracha du totem, vint se positionner au-dessus de Marco, l'attrapa par les épaules et l'arracha du marécage dans lequel il était enfoncé. Un bruit de succion conclut l'effort du corbeau suivi d'un ploc quand la boue se referma sur elle-même.

- Il va te porter dans un nouveau village où tu pourras fonder une nouvelle famille car les pêcheurs ont tué trois grenouilles, enfants d'une femme qui, par désespoir s'est jetée dans un volcan.

Marco sourit, il connaissait bien cette histoire, Sam la lui avait racontée plusieurs fois avec des variantes en fonction du totem et du village Huron. Il savait aussi que les trois pêcheurs avaient été emportés par le corbeau pour nourrir ses enfants. Iyää'tayeh lui revint à l'esprit, on l'avait nommé ainsi mais pour quelle raison ? Il avait beau fouiller sa mémoire, il ne trouvait pas. Il sentait bien qu'il s'agissait d'une information essentielle. Le corbeau déploya ses ailes et prit son envol. Tout d'abord Marco ne comprit pas qu'il était en sustentation en découvrant que le sol se dérobaient. Le paysage défilait, les champs succédaient aux forêts qui elles-mêmes

succédaient aux villages et la ronde reprenait comme une comptine. Marco se mit à fredonner la ritournelle qui lui vint à l'esprit.

Il était une fois tout au fond des bois

Trois méchants pêcheurs

Tant de truites ils prirent

Qu'ils finirent par partir

En entendant la voix de Marco, le corbeau fut horrifié.

- Tu n'es donc pas une femme !

Etre tant de corps et pourtant n'être que celui-ci pensa Marco. Il venait de retrouver la signification de *Iyää'tayeh* : *celle qui donne naissance à la famille*. Et le corbeau desserra ses griffes laissant Marco choir. Son cœur s'arracha de sa poitrine, voilà ce qu'il ressentit. Il voulait voir la terre, il voulait voir le ciel, mais il se débattit, gesticulant en tous sens. Tant bien que mal il put pivoter, juste le temps de découvrir les roches qui se précipitaient à sa rencontre.

Corinne rentrait retrouver Louise, elle était heureuse, ait la scierie fonctionnait au-delà de ses espérances. En se lançant dans cette aventure, elle espérait à peine rentrer dans ses frais. Au moins pouvoir payer tous ceux qui avaient cru en elle. En arrivant, elle pesta contre Louise et son habitude de ne pas fermer les portes. Elle la repoussa doucement pour éviter de la claquer sachant que cela effrayait Camille. Elle les trouva dans le salon, occupés à faire des puzzles.

- Tu n'as pas fait enlever les bottes à Camille et il est encore en ciré. Il doit mourir de chaud.

Louise regarda Corinne intensément, avec cette impression de ne rien comprendre qui déroutait tant Corinne, même si depuis le temps, elle s'était habituée.

- On est allés aux grenouilles, c'est pour ça. Montre à Corinne tes grenouilles.

Camille fila dans la cuisine et revint avec son seau.

- Regarde, dit-il en mangeant les r.

- Oh comme ils sont beaux, ce sont des têtards, expliqua-t-elle tout en le déshabillant.

- Non, petites grenouilles.

Corinne s'inquiéta un peu de voir qu'il prenait toutes les mimiques et les intonations de Louise, mais elle s'en amusa aussi. Elle aimait retrouver son amie dans ce petit garçon jovial. Corinne vint s'installer auprès d'eux. Camille poussa un puzzle vers elle.

- Toi aussi tu joues.

- On est un peu ses mamans, n'est-ce pas ?

- Oui, un peu.

Elle n'osa pas dire que la vraie maman de Camille était Helen car elle savait que Louise se refermerait comme une huître et qu'il faudrait attendre jusqu'au soir pour qu'elle accepte d'entrer en relation avec le monde qui l'entourait.

- Est-ce que tu te marieras, questionna Louise soudainement.

- Oui, certainement.

- Pourquoi veux-tu te marier ?

- Pour avoir une jolie bague et faire une jolie fête, plaisanta Corinne.

- Dis pour de vrai ? intervint Camille qui avait délaissé son puzzle et qui fixait Corinne.

- Pour fonder une famille.

- Veux-tu être ma maman ?

Corinne paniqua, elle ne pouvait pas répondre qu'elle ne le voulait pas, ce serait une catastrophe. Elle finit par faire signe que oui.

- On se marie quand, ajouta Louise.

- Les filles se marient pas !

- Si, j'ai vu à la télé.

- Mais il faut s'aimer.

- Moi je t'aime, pas toi ?
- Si.
- Alors on va se marier, cria Camille au comble de la joie tout en tapant des mains.
- On verra, dit Corinne. Où est Marco ?
- Il est à l'étang pour chercher Camille.
- Mais Camille est ici.
- Oui, il est revenu pendant que Marco courait.

C'est à cet instant que Corinne vit la marque rouge qui avait légèrement bleui sur le visage de Louise.

- Que t'est-il arrivé ? demanda-t-elle en caressant délicatement le visage de Louise.
- C'est mon frère, il était en colère à cause de Camille.
- Marco est pas beau, on l'aime plus.
- Je monte chercher l'arnica puis après on va préparer le repas. Je prévientrai pour dire que je ne serai pas à la scierie cet après-midi.

Louise et Camille sourirent, ils étaient au comble de la joie, être tous les trois réunis. Corinne ne l'aurait pas admis, mais elle aussi était heureuse en prévision de ce moment passé ensemble. Elle repensa à cette idée idiote de mariage, mais elle fut contrainte de reconnaître qu'elle ne voyait personne d'autre avec qui se marier que Louise. Elle repensa aussi à ces nuits où elles partageaient le même lit, au moment où Louise venait se coller tout contre elle et posait sa main sur son ventre. Elle faisait semblant de dormir et restait immobile, il allait bien falloir un jour qu'elle se décide à ouvrir les yeux, dans tous les sens du terme.

Vers quinze heures le téléphone sonna.

- Va répondre, je suis occupée, cria Corinne de la cuisine où elle préparait un gâteau au yaourt avec Camille.

- Tu sais que j'aime pas le téléphone, répondit Louise. Je vais m'occuper de la pâte avec Camille, hein Camille qu'on va faire ensemble.

- Tu dis toujours que tu n'aimes pas mettre les mains dans... Bon j'y vais.

Corinne pressa le pas pour atteindre le téléphone avant que ça passe sur répondeur.

- Oui...

« Je suis Siméoni, le patron de l'entreprise Saliéri et Fils. »

- Je vous avais reconnu, je suis Corinne.

« Des Diez de Sirod, c'est bien ça, comment vont vos parents ? »

Corinne réalisa qu'elle ne les avait pas vus depuis un bon moment et qu'il serait temps qu'elle leur rende une petite visite.

- Bien, mais je suppose que vous n'appellez pas pour parler de mes parents.

« Non, en effet. Marco devait faire partie de l'équipe de l'après-midi et il n'est pas là, savez-vous où il se trouve ? »

- Normalement il était à l'étang dans la matinée pour récupérer son fils.

Et là Corinne paniqua. Elle avait complètement gommé cette information.

« C'est embêtant car on avait besoin de lui pour les engins, surtout qu'en ce moment on a un peu de mal à s'en sortir. Alors pour une fois qu'on a une commande ! »

Corinne nota le changement de Siméoni et en comprit la raison, depuis quelques temps, ils venaient marcher sur leurs plates-bandes.

- Si je le vois je lui dis qu'il vous rappelle.

« Pas la peine. Dites-lui simplement de rappliquer au plus vite. Désolé pour le dérangement. » et il raccrocha.

Une fois de retour dans la cuisine, Corinne eut une vision apocalyptique du comment tournait la recette du gâteau.

- Y en a partout !

- C'était qui ?

- Camille, enlève tes mains du saladier ! Et ne lèche pas tes doigts, tu vas avoir mal au ventre.

- Qui est le monsieur du téléphone ? demanda Camille, sa petite bouille dégoulinante de pâte.

Corinne prit un torchon et lui essuya le visage.

- Mon dieu...

- Alors ?

- Alors quoi ? Ah oui, le téléphone, c'était le patron de Marco, il voulait savoir où il était.

Pour la deuxième fois, Corinne réalisa qu'elle avait encore oublié l'urgence de la situation.

- Je prends la voiture, je vais à l'étang, ce n'est pas normal que Marco ne soit pas rentré.

Ni Camille, ni Louise ne prêtèrent attention à ses paroles, ils étaient déjà en train de remplir le moule à manqué. Louise avec la pâte et Camille avec les raisins.

- Stop, y a beaucoup trop de raisins, c'est n'importe quoi !

- Les raisins, que Camille prononçait « les raisons », il en faut plein.

- Il a raison ajouta Louise.

Corinne abandonna toute tentative de les raisonner, en passant dans le couloir elle attrapa les clefs de la voiture et fila au plus vite. Une idée l'obsédait de plus en plus, une image pour être précis, mais elle refusait d'y croire.

Il était plus de dix-neuf heures, Corinne était de retour de l'étang mais cette fois, en compagnie des gendarmes.

- Faut pas vous inquiéter comme ça, on va le retrouver.

- Et puis c'est un gars du coin, l'étang et ses dangers, il connaît, ajouta un autre gendarme.

- Je suis certaine qu'il est arrivé un malheur. Il a dit qu'il partait chercher son fils.

- Il a peut-être changé d'avis.

- Mais non, sa voiture n'a pas bougé. Et puis il devait se rendre sur l'exploitation forestière, monsieur Siméoni a appelé car il l'attendait.

- C'est le gérant de la société Siméoni et Fils, précisa le gendarme.

- Demain on envoie une équipe pour fouiller la zone encore une fois.

Corinne décida de rentrer, il n'y avait rien de plus à faire. Elle préféra remonter par le sentier et laissa sa voiture sur le chemin de pierres. Avec un peu de chance, se dit-elle, je pourrai trouver un indice ou je ne sais quoi. Elle restait persuadée que Marco s'était bien rendu à l'étang, mais qu'il avait dû avoir un accident. Il s'était affolé, un faux pas, la tête qui porte en premier ou bien une cheville brisée. Elle se fabriquait toute une série de scénarios. Arrivée sur la grève, elle longea la petite plage jusqu'au gros rocher entouré d'ajoncs. Elle grimpa dessus et observa scrupuleusement les environs à la recherche de la moindre trace. Elle ne vit qu'un gros corbeau au loin dans le soleil couchant. Il venait dans sa direction, droit sur elle. Un moment elle crut qu'il allait fondre sur elle, mais au dernier moment il obliqua et vint se poser à ses pieds. Il l'a fixa de son œil noir, donnant cette impression étrange de l'étudier. Puis il s'envola pour se poser un peu plus loin. Le bruit des grenouilles attira son attention. Elles coassaient dans un concert assourdissant, toutes tournées vers Corinne. Elle pensa à Louise, une envie soudaine de la rejoindre la prit, elle quitta son promontoire et remonta jusqu'à la maison par le sentier. Elle poussa la petite barrière branlante qui tenait par l'opération du Saint-Esprit. Lorsqu'elle entra, elle trouva Louise et Camille autour de la table basse, ils mangeaient des pâtes et du jambon.

- On a gardé un peu pour toi, dit Camille la bouche remplie de nourriture ce qui le rendait à peine compréhensible.

- Je n'ai pas trouvé Marco, commença d'expliquer Corinne.

- Faut manger, tu es toute blanche.

- Oui, faut manger, et Camille versa une partie de son assiette dans celle que Louise venait d'apporter.

- Ça ira, je n'ai pas très faim.

Corinne dévisagea Louise, elle fut heureuse de la trouver là, tout simplement. Elle se rendit compte aussi à quel point elle était bien en sa présence. Était-elle en train de tomber amoureuse ? C'était la question à laquelle elle devait faire face. Elle eut une soudaine envie de la prendre dans ses bras, une envie irrésistible. Elle serra Louise tout contre elle, des larmes coulèrent qu'elle voulut cacher maladroitement. Aussi bien Louise que Camille s'en aperçurent, mais ni l'un ni l'autre ne dirent quoi que ce soit.

- Tu voudrais de moi pour toujours, demanda Corinne, des sanglots dans la voix.

- On vaudra toujours toi, répondit Camille. Je veux aller coucher moi.

Corinne se leva pour l'accompagner.

- Moi suis grand, je sais aller au dodo.

Et il se leva, marcha d'un pas plus assuré et grimpa les escaliers sous le regard étonné de Corinne.

- Depuis quand il sait marcher aussi bien ?

- Depuis qu'il veut qu'on reste toutes les deux.

Louise embrassa Corinne sur la joue et se glissa tout contre elle.

- Finis ton jambon et tes pâtes.

- Tu me parles comme à Camille.

Louise embrassa Corinne sur la bouche.

- Et là je t'embrasse comme Camille ?

Epilogue

Lorsqu'on sonna à la porte, Corinne était sur le point de rejoindre la scierie. Elle venait de coucher Camille pour sa sieste pendant que Louise s'occupait de débarrasser. Elle cherchait les clefs de la camionnette qui d'habitude étaient dans le petit panier en osier sur le buffet du salon.

- Va ouvrir, tenta Corinne tout en sachant que Louise ne le ferait pas.

On tambourina à la porte. Corinne abandonna la recherche du trousseau et fila ouvrir la porte.

- Un jour il faudra quand même que tu apprennes à accueillir les gens.

- Je parle pas aux gens que je ne connais pas, c'est maman qui disait.

Corinne ouvrit la porte et trouva deux gendarmes face à elle.

- Bonjour, on est bien au domicile de monsieur Allocchis Morizo ?

- Non, il n'habite plus ici et personne ne sait où il est. Il peut disparaître pendant des mois.

- Et madame Cristina Allocchis de son nom de jeune fille Massarelli ?

- La pauvre est internée en gériatrie, elle a perdu la raison. Mais c'est pourquoi exactement ?

- Il faudrait qu'on parle à quelqu'un de la famille.

- Louise, viens voir. C'est sa sœur.

- Est-elle majeure ?

- Oui.

Louise arriva avec ses gants à vaisselle et se plaça derrière Corinne.

- Elle n'est pas très à l'aise avec la communication.

- C'est pour vous annoncer une mauvaise nouvelle, dit le gendarme le plus en avant.

- Mon frère est mort, intervint Louise, à cause des cailloux.

- On peut dire ça, on l'a retrouvé dans le parc national de la Haute Chaîne du Jura, sur le Crêt de la Neige. Il semblerait qu'il ait été jeté là d'assez haut, on pense à un avion ou un hélicoptère.

- Mais ça n'a aucun sens, il y a près de soixante-dix kilomètres et quand il a disparu, il était à l'étang, en bas du sentier derrière le jardin, à la recherche de son fils.

- Pour le moment on n'a pas plus d'explication que vous. Est-ce qu'il pratiquait le saut en parachute ?

- Pas le moins du monde et puis sa voiture n'a pas bougé.

- Etes-vous certain de l'identité ?

- Il avait ses papiers sur lui et l'empreinte dentaire ne laisse aucun doute.

- Peut-on le voir ?

- Je vous le déconseille.

- On va pas le voir, intervint Louise, je vais finir la vaisselle.

- On dirait qu'elle n'a pas l'air de le porter dans son cœur ? dit le gendarme un peu en retrait.

- Elle a un rapport à la mort qui est assez particulier, elle est autiste, précisa Corinne en baissant la voix.

- Je t'ai entendue, cria Louise de la cuisine.

- Et elle a l'oreille très fine, comme vous pouvez le constater.

- Nous vous tiendrons au courant en fonction des résultats de l'enquête, mais inutile de vous dire qu'on est dans la panade. Les quelques avions qui ont vaguement survolé la zone, n'ont déclaré aucun passager du nom de Allocchis et n'ont pas reconnu l'homme d'après photos. Nous pensons que l'accident remonte à une semaine, guère plus.

- C'est bien le jour de sa disparition.

- En effet, nous avons vérifié.

- Et donc vous comprenez ma surprise quand vous me dites qu'il a été retrouvé près du domaine de ski de Lélex.

- Nous sommes bien d'accord.

- Désolé pour le dérangement, dit le deuxième gendarme, si nous en apprenons plus nous vous tiendrons au courant. Nous ne pouvons exclure la pratique du parapente ou bien de l'ULM, même si dans ce cas nous aurions retrouvé l'engin. A moins que ce soit à deux.

- Mais à vrai dire, nous n'y croyons pas trop. La hauteur de la chute est estimée à plus de trois cents mètres.

- Mon frère ne faisait pas de l'ULM et encore moins du parachutisme, il était effrayé rien qu'en prenant l'avion, ajouta Louise qui revenait de la cuisine, toujours avec ses gants de vaisselle.

Elle serra la main des gendarmes sans les ôter, elle leur ferma presque la porte au nez, puis elle tira Corinne par la manche et lui tendit les clefs de la camionnette.

- Comment tu savais qu'il était mort à cause des cailloux ?

- C'est le bâton qui m'a dit et aussi parce que le corbeau n'était pas encore revenu. Il est content, alors il se promène avant de rejoindre les trois grenouilles.

- C'est un mythe, Louise.

- Peut-être, mais je le savais. Il faut partir tu vas être en retard.

- Si vous allez faire une promenade à l'étang, promets-moi de ne pas laisser Camille seul.

- Je promets dit Louise en embrassant Corinne sur la bouche.

Corinne se retrouva à la porte, poussée gentiment par Louise. Elle aimait plus que tout ces instant-là. Il lui était impossible de bouger de là où elle se trouvait pendant un moment. Elle était figée, comme piégée dans le sol, transformée en statue de sel. Et si elle retournait vers Louise, elle savait que le charme serait rompu.